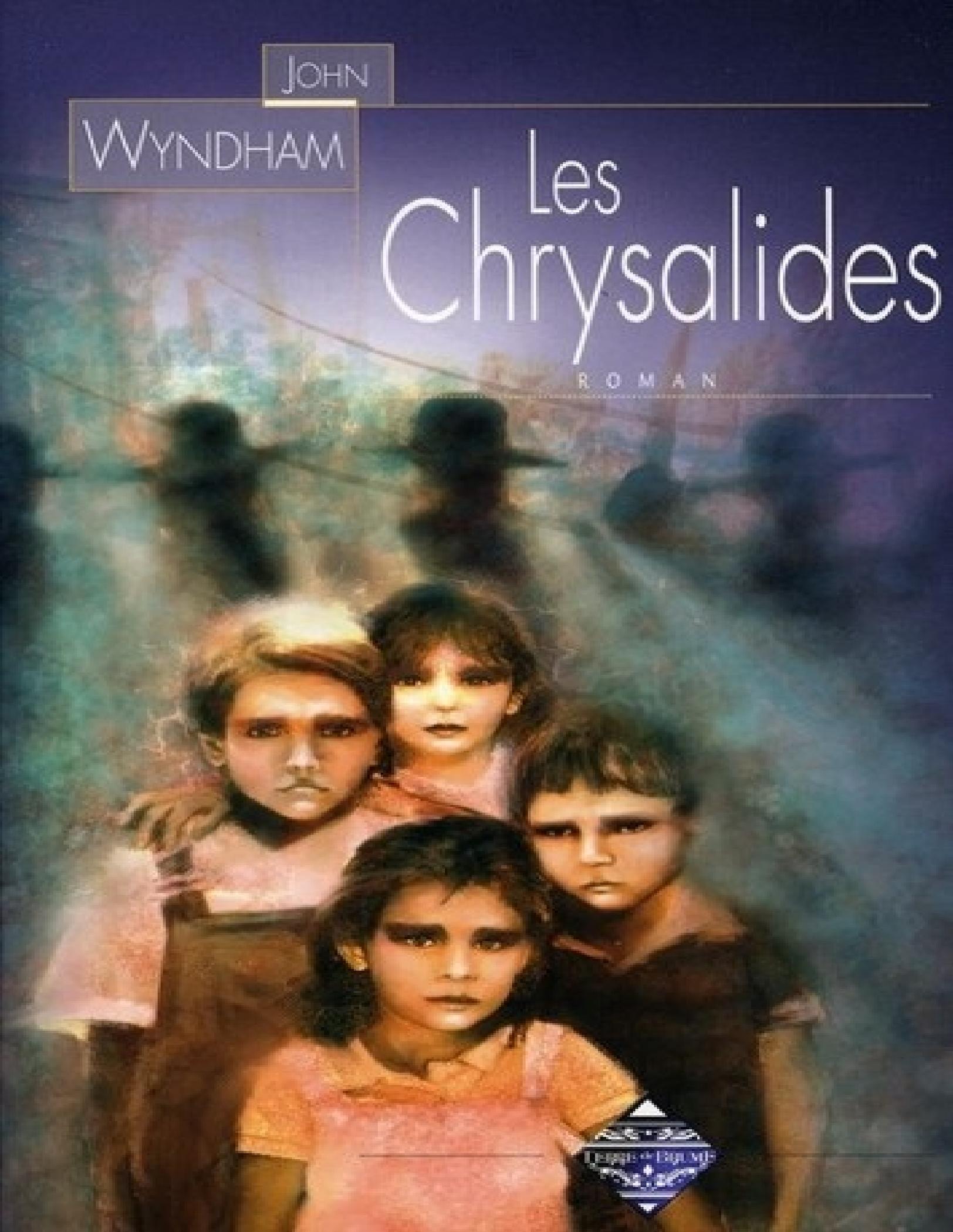


JOHN

WYNDHAM

Les Chrysalides

R O M A N



Les Éditions de la Bibliothèque

John Wyndham

Les chrysalides

Titre original : *RE-BIRTH*
Traduction de C. et L. Meistermann

Chapitre un

Lorsque j'étais petit, je rêvais parfois d'une ville – ce qui était étrange parce que cela commença avant que je sache ce qu'est une ville. Mais cette ville, nichée dans la courbe d'une grande baie azurée, pénétrait dans mon esprit. Je voyais les rues, les bâtisses qui les bordaient, le rivage, et même les bateaux dans le port ; pourtant, de mon vivant je n'avais alors vu ni mer ni bateau...

Et les bâtiments ne ressemblaient pas du tout à ceux que je connaissais. La circulation dans la rue était étrange : des chariots qui roulaient sans chevaux pour les tirer ; et dans le ciel apparaissaient parfois des objets, des objets en forme de poissons qui n'étaient assurément pas des oiseaux.

La plupart du temps, c'est de jour que je voyais cet endroit merveilleux, mais, de temps en temps, c'était la nuit, alors que les lampes brillaient comme un collier de vers luisants le long du rivage, et certaines paraissaient être des étincelles qui dérivait dans l'eau ou dans l'air.

C'était un lieu magnifique et fascinant, et une fois, alors que j'étais trop petit pour ne pas me montrer plus avisé, je demandai à ma grande sœur Mary où pouvait se trouver cette jolie ville.

Elle hocha la tête et m'apprit qu'il n'existait aucun endroit semblable... de nos jours. Elle me laissa supposer que je rêvais peut-être du temps passé. Les rêves sont curieux et l'on ne sait jamais, avec eux ; il se pouvait donc bien que ce que j'avais rêvé fût une parcelle du monde d'antan... le monde merveilleux où avaient vécu les Anciens ; tel qu'il était avant que Dieu ait envoyé la Tribulation.

Mais après cela, elle veilla à me mettre en garde de ne le mentionner à personne d'autre ; les autres gens, à sa connaissance, n'avaient pas ces images-là dans la tête, éveillés ou endormis, et il serait donc dangereux d'en parler.

Le conseil était bon et j'eus heureusement la sagesse de le suivre. Dans notre district, les gens avaient l'œil vif pour l'étrange ou l'inhabituel, de telle sorte que le fait que je sois gaucher provoquait une certaine désapprobation. À l'époque, et plusieurs années après, je ne le mentionnai donc à personne – en fait, je l'avais presque oublié, car en vieillissant le rêve se fit moins fréquent, puis très rare.

Mais le conseil demeura ancré en moi. Sans celui-ci, j'aurais sans doute mentionné cette compréhension particulière que j'avais de ma cousine Rosalind, ce qui nous aurait certainement plongés tous deux dans les pires ennuis... si quiconque m'avait cru. Ni elle ni moi n'y faisons alors tellement attention ; nous avons simplement l'habitude de la prudence. Assurément, je ne me sentais pas inhabituel. J'étais un petit garçon normal qui grandissait de façon normale et acceptait tout du monde environnant. Il en fut ainsi jusqu'au jour où je rencontrai Sophie. Même alors, la différence ne fut pas immédiate. C'est un retour en arrière qui me permet de l'établir comme étant le grand jour où les premiers doutes se mirent à germer dans le cercle jusqu'alors simple de mon agrément.

Ce jour-là, j'étais sorti seul, comme je le faisais souvent. Je crois que j'avais dans les dix ans. Mon autre sœur, Sarah, avait cinq ans de plus, et cet écart faisait que je jouais fréquemment seul. Je m'étais aventuré vers le sud sur le chemin, entre les limites de

plusieurs champs, jusqu'à la levée, puis en haut de celle-ci pendant un bon moment.

La levée ne m'intriguait en rien, alors ; en compagnie du reste du paysage, elle existait, voilà tout. Elle n'avait aucune signification ; elle était bien trop grosse pour que j'imagine que des gens l'avaient construite. Il ne m'était jamais venu à l'esprit de la relier aux merveilles accomplies par les Anciens dont j'entendais parfois parler. C'était simplement la levée ; elle réalisait une large courbe puis courait comme une flèche droit vers les collines éloignées – une partie du monde, ni plus ni moins étonnante que le fleuve, le ciel ou même les collines.

J'en avais souvent parcouru le sommet, mais rarement exploré l'autre côté. Pour quelque raison, je considérais le terrain au-delà comme étranger – pas vraiment hostile, mais en dehors de mon territoire. Il y avait cependant un endroit que j'avais découvert, où la pluie, en coulant le long de la levée, avait creusé une ravine sablonneuse. Si l'on s'asseyait en haut et qu'on se poussait fort, on glissait à toute allure pour finir par voler un mètre dans les airs et atterrir sur un tas de sable doux.

J'avais dû déjà y venir une demi-douzaine de fois, et jamais personne ne s'y était trouvé, mais cette fois-ci, alors que je remontais pour ma troisième descente, une voix lança :

« Salut ! »

Je regardai autour de moi. Je ne pus d'abord dire d'où elle venait, puis les branchettes supérieures d'un buisson en mouvement attirèrent mon regard. Tandis que je le regardais, les branches s'écartèrent et un visage me considéra. C'était un petit visage bronzé encadré de boucles brunes. L'expression était un peu sérieuse, mais les yeux pétillaient. Nous nous contemplâmes un moment, puis je répondis :

« Salut ! »

Elle hésita, puis écarta un peu plus les branches. Je vis une fillette plus petite que moi et peut-être un peu plus jeune. Elle portait une salopette marron rouge et un chemisier jaune. La croix cousue sur le devant de sa salopette était d'un tissu marron plus foncé. Ses cheveux étaient attachés de chaque côté de la tête par des rubans jaunes. Elle ne bougea plus pendant quelques secondes, comme si elle ne savait trop si elle allait quitter la sécurité des buissons, puis la curiosité prit le pas sur sa prudence et elle sortit.

Je la regardais fixement car elle m'était totalement étrangère. De temps en temps, il y avait des réunions ou des réceptions qui rassemblaient tous les enfants à des kilomètres à la ronde, et il était surprenant de rencontrer quelqu'un que l'on n'eût jamais vu auparavant.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demandai-je.

— « Sophie. Et toi ? »

— « David. Où tu habites ? »

— « Là-bas, » dit-elle en désignant vaguement le terrain étranger au-delà de la levée.

Ses yeux quittèrent les miens et se dirigèrent vers la piste sableuse le long de laquelle j'avais glissé.

— « C'est amusant ? » me demanda-t-elle avec un air de convoitise.

J'hésitai un instant avant de lancer mon invite. « Oui. Viens essayer. »

Elle resta en arrière, m'étudia une ou deux secondes avec une expression sérieuse, puis se décida tout d'un coup. Elle se rua en haut de la levée en me précédant.

Couettes et bouclettes au vent, elle glissa à toute allure dans le sillon. Lorsqu'elle atterrit, elle avait perdu son air sérieux et ses yeux pétillaient d'excitation.

« Encore ! » dit-elle, et elle se précipita en haletant au sommet de la levée. C'est à sa troisième descente que se produisit la mésaventure. Elle s'assit et décolla comme les autres fois. Je la regardai descendre rapidement et s'arrêter dans un tourbillon de sable. Elle avait atterri à un mètre à gauche de l'endroit habituel. Je me préparais à la suivre et attendais qu'elle s'en aille. Elle ne bougeait pas.

— « Allez ! »

Elle essaya de bouger puis me lança : « Je ne peux pas. Ça me fait mal. »

Je pris le risque de descendre ainsi et me retrouvai juste à côté d'elle.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Son visage était contracté. Des larmes emplissaient ses yeux.

— « J'ai le pied coincé, » me dit-elle.

Son pied gauche était ensablé. J'ôtai le sable avec les mains. Sa chaussure était coincée entre deux pierres pointues. J'essayai de la bouger mais il n'y eut rien à faire.

— « Tu ne peux pas un peu le sortir en le tordant ? » suggérai-je.

Elle essaya, les lèvres vaillamment serrées.

— « Ça ne vient pas. »

— « Je vais t'aider à tirer. »

— « Non, non ! Ça fait mal, » protesta-t-elle.

J'ignorais ce qu'il fallait faire, mais j'étais favorablement impressionné par son stoïcisme. Toutes les autres filles que je connaissais – et certains des garçons aussi – auraient crié à tue-tête, vu les circonstances. Elle était dans une position très douloureuse. Je réfléchis au problème.

« Il faut couper les lacets pour que tu sortes le pied de la chaussure. Je ne peux pas atteindre le nœud, » décidai-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Non, il ne faut pas. »

Elle fut si catégorique que j'en restai interdit. Si elle sortait le pied de la chaussure, on pourrait alors déloger la chaussure avec une pierre, mais si elle s'y refusait, je ne voyais pas ce qui nous restait à faire. Elle s'allongea en arrière sur le sable, le genou de la jambe prisonnière en l'air.

« Oh ! ça me fait très mal. » Elle ne pouvait plus contenir ses larmes. Elles coulèrent sur son visage. Mais elle se gardait toujours de hurler. Elle se contentait de petits gémissements de chiot.

— « *Il faut* que tu l'enlèves. »

— « Non, » protesta-t-elle encore. « Non, il ne faut pas. Jamais ! Il ne faut pas. »

Quelle qu'en fût la raison, on ne pouvait en mettre la force en doute. Je m'assis à côté d'elle, décontenancé. Ses deux mains s'agrippèrent aux miennes tandis qu'elle pleurait. Il était évident que la douleur augmentait dans son pied. C'était pratiquement la première fois de ma vie que je me trouvais responsable d'une situation qui exigeait une décision. Je la pris.

« C'est inutile. Tu es *forcée* de l'enlever. Sinon, tu vas rester ici et tu vas mourir. »

Elle ne céda pas aussitôt, mais elle finit peu à peu par accepter. Elle me regarda avec appréhension tandis que je coupais le lacet. Puis elle dit :

« Va-t'en ! Tu ne dois pas regarder. »

J'hésitai, mais l'enfance est une époque encombrée de mille et une conventions incompréhensibles mais importantes ; je m'écartai de quelques mètres et lui tournai le dos. Je l'entendis haleter. Puis elle se remit à pleurer. Je me retournai pour l'aider.

« Je n'y arrive pas, » me dit-elle en me regardant timidement, à travers ses larmes. Je m'agenouillai pour voir ce que je pouvais faire.

— « Tu ne le diras jamais à personne. Jamais, *jamais*. Promis ? »

Je promis.

Elle se montra très brave. Rien de plus que ses gémissements de chiot.

Lorsque j'arrivai enfin à libérer son pied, il avait un drôle d'air ; je veux dire qu'il était tout tordu et boursoufflé – je ne remarquai pas alors qu'il avait un nombre d'orteils plus grand...

Je parvins à extraire la chaussure de la faille et la lui tendis. Mais elle découvrit qu'elle ne pouvait l'enfiler, à cause de son pied gonflé qu'elle ne pouvait d'ailleurs poser à terre. Je songeai à la porter sur mon dos, mais elle était plus lourde que prévu, et il était clair que nous n'irions pas loin de la sorte.

« Il va falloir que j'aille chercher de l'aide, » lui annonçai-je.

— « Non. Je vais ramper. »

Je marchai à côté d'elle en portant sa chaussure, me sentant inutile. Elle continua sa reptation sur une distance étonnante, mais elle dut abandonner. Son pantalon était usé aux genoux, et les genoux étaient tout écorchés. Je ne connaissais personne, garçon ou fille, qui serait allé jusque-là ; cela me terrifia quelque peu. Je l'aidai à se relever sur un pied, assurai son équilibre tandis qu'elle m'indiquait la direction de sa maison et le filet de fumée révélateur. Je partis mi-courant, mi-marchant, avec un sens élevé de mes responsabilités.

Lorsque je regardai en arrière, elle s'était mise à quatre pattes et disparaissait dans les buissons.

Je trouvai la maison sans trop de difficultés, et je frappai un peu nerveusement. Une grande femme me répondit. Elle avait un beau visage avec de grands yeux brillants. Sa robe était roussâtre et un peu plus courte que celles des femmes de chez nous, mais elle portait la croix conventionnelle, du cou à l'ourlet et d'un sein à l'autre, verte comme le fichu posé sur sa tête.

« Vous êtes la mère de Sophie ? » lui demandai-je.

Elle me regarda froidement et fronça les sourcils. Elle répondit avec une rudesse anxieuse :

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Je le lui appris.

« Oh. Son pied ! »

Elle me jeta un nouveau regard froid, puis elle appuya contre le mur le balai qu'elle tenait et me demanda sèchement :

« Où est-elle ? »

Je la conduisis là d'où j'étais venu. En entendant sa voix, Sophie rampa hors des buissons. Sa mère considéra le pied bouffi et abîmé et les genoux ensanglantés.

« Oh, ma pauvre chérie ! » dit-elle en la tenant contre elle et en l'embrassant. Puis elle ajouta : « Il l'a vu ? »

— « Oui, » répondit Sophie. « Pardon, Maman. J'ai essayé de toutes mes forces, mais je ne pouvais pas y arriver toute seule, et ça faisait très mal. »

Sa mère hochait lentement la tête. Elle poussa un soupir.

— « Oh, tant pis. On ne peut plus rien y faire. Allez, debout. »

Sophie monta sur les épaules de sa mère et nous retournâmes ensemble à leur maison.

Les commandements et préceptes que l'on apprend enfant ne sont que juxtaposés ; des bouts de rien du tout sans aucun rapport réel. Certains se nichent en vous et demeurent pour toujours, mais ils ne signifient pas grand-chose sans exemple – et même alors, il faut reconnaître cet exemple.

Je fus ainsi capable de rester patiemment assis et d'observer le pied blessé être lavé, recevoir une compresse froide puis un pansement, sans voir la moindre relation entre celui-ci et l'affirmation que j'avais dû entendre presque tous les dimanches de ma vie. Je pouvais répéter les paroles de l'assertion comme toute autre suite de mots, mais il ne m'était pas venu à l'esprit qu'elles avaient le moindre rapport avec la vie réelle ni les gens réels. C'était seulement quelque chose que l'on répétait le dimanche :

« Et Dieu créa l'homme à son image. Et Dieu voulut que l'homme eût un corps, une tête, deux bras et deux jambes ; que chaque bras eût deux jointures et finît par une main ; que chaque main eût quatre doigts et un pouce ; que chaque doigt eût un seul ongle plat... »

Et ainsi de suite, pour finir par :

« Puis Dieu créa la femme également à son image, mais avec ces différences, suivant sa nature : sa voix était plus aiguë que celle de l'homme, elle n'avait pas de barbe ; elle possédait deux seins... »

Et ainsi de suite.

Je le savais par cœur... et pourtant la vue des six orteils de Sophie ne remuait rien dans ma mémoire. Ils ne paraissaient pas moins appropriés sur son pied que les cinq sur le mien. Je vis le pied reposer sur les genoux de sa mère. J'observai sa mère qui s'arrêta pour le regarder un court instant, le souleva et se pencha pour l'embrasser gentiment, puis releva des yeux pleins de larmes. Sa détresse me désolait, de même que Sophie et son pied blessé... mais rien de plus.

Tandis que s'achevait le pansement je jetai un regard circulaire à la pièce. La maison était bien plus petite que la mienne, un cottage, en fait, mais je la préférais. Elle avait un air amical.

Quoique la mère de Sophie fût plus qu'anxieuse, elle me parlait de temps en temps comme si j'étais une grande personne. Elle ne me donna pas l'impression que j'étais l'unique facteur regrettable et instable d'une vie ordinairement calme, à la façon de la plupart des gens de chez moi. Et la pièce me paraissait plus agréable, car il n'y avait pas de citations sur tous les murs que chacun pouvait désigner pour me gronder. On faisait cela à la maison avant même

que je sache lire. Il y avait là plusieurs tableaux de chevaux qui me semblaient très beaux.

Bientôt, Sophie, soignée et ses larmes séchées, clopina jusqu'à une chaise de la table. Tout à fait remise, n'eût été son pied, elle me demanda, avec un sens aigu de l'hospitalité, si j'aimais les œufs.

Je répondis par l'affirmative.

Sa mère me dit ensuite d'attendre tandis qu'elle portait Sophie au premier. Elle revint au bout de quelques minutes et s'assit à mon côté. Elle me prit la main et me considéra avec sérieux pendant un moment. Je ressentais fortement son anxiété ; la raison pour laquelle elle pouvait bien s'inquiéter m'était cependant assez peu compréhensible. Elle me surprénait, parce qu'il ne m'avait pas paru possible qu'elle pût avoir de telles idées. Je lui renvoyai des pensées et tentai de la rassurer, de lui montrer qu'elle ne devait pas s'inquiéter à mon sujet, mais je ne pus la toucher. Elle continua de me fixer avec les mêmes yeux brillants assez semblables à ceux de Sophie lorsqu'elle essayait de ne pas pleurer. Ses pensées n'étaient qu'anxiété informe tandis qu'elle me contemplait ; je fis un nouvel effort mais ne pus toujours pas la toucher. Puis elle hocha lentement la tête et parla :

« Tu es un bon garçon, David. Tu as été très gentil avec Sophie. Je veux te dire merci. »

Je me sentis gauche et regardai mes chaussures. Jamais personne, je crois, ne m'avait dit que j'étais un bon garçon. J'ignorais comment réagir face à ce genre d'événement.

« Tu aimes bien Sophie, n'est-ce pas ? » continua-t-elle en me regardant toujours.

— « Oui, » lui répondis-je. Puis j'ajoutai : « Je crois aussi qu'elle est rudement courageuse. Ça a dû lui faire terriblement mal. »

— « Est-ce que tu veux garder un secret... un secret important... »

— « Oui, bien sûr, » acquiesçai-je, mais avec une intonation d'incertitude car j'ignorais quel était ce secret.

— « Tu... tu as vu son pied ? » dit-elle en me regardant droit dans les yeux. « Ses... orteils ? »

Je hochai la tête. « Oui. »

— « Eh bien, c'est ça le secret, David. Personne d'autre ne doit le savoir. Tu es la seule personne à le savoir en dehors de son père et de moi. Personne d'autre ne doit le savoir. Absolument personne... jamais. »

— « Oui, » acquiesçai-je en hochant la tête avec sérieux.

Il y eut un silence, du moins, ses paroles s'arrêtèrent, mais ses pensées continuèrent, comme si « personne » et « jamais » formaient des échos désolants et désolés. Cela changea et en elle-même elle devint tendre, féroce, effrayée. Inutile de lui renvoyer des pensées. J'essayai maladroitement de confirmer en mots que je tenais à ce que j'avais dit.

« Jamais... absolument personne. »

— « C'est très très important, » insista-t-elle. « Comment te l'expliquer ? » Mais il était inutile qu'elle s'explique. Son air d'importance incroyablement tendue était facile à interpréter. Ses paroles étaient bien moins efficaces.

« Si quelqu'un devait le découvrir, on... on serait très méchant avec elle. Il faut veiller à ce que ça n'arrive jamais. »

C'était comme si son anxiété s'était transformée en quelque chose d'aussi dur qu'une barre de fer.

— « Parce qu'elle a six orteils ? »

— « Oui. C'est ça que personne d'autre que nous, ne doit savoir. Ce doit être un secret entre nous, » répéta-t-elle pour que cela pénètre bien en moi. « Tu dois me le promettre, David. »

— « Je le promets. Je peux jurer, si vous voulez. »

— « Ta promesse me suffit, » me dit-elle.

C'était une telle promesse que j'étais résolu à la tenir jusqu'au bout – même pour ma cousine Rosalind. Bien sûr, en moi-même j'étais dérouté par son importance évidente. Cet orteil paraissait bien petit pour causer une telle anxiété. Mais les adultes faisaient pas mal d'embarras sans commune mesure avec les événements. Si je n'avais appris depuis longtemps qu'un adulte peut difficilement donner une réponse satisfaisante à une question simple, je lui aurais demandé *pourquoi* c'était si important, et *pourquoi* quelqu'un se montrerait méchant envers Sophie à cause de cela. Mais comme l'on courait parfois le risque de se faire punir pour avoir simplement posé une question, j'avais pris l'habitude de ne plus tellement poser de questions. Je m'en tins donc à l'essentiel : la nécessité du secret. Ce ne serait pas difficile. Il me suffirait de le ranger dans mon éventail assez vaste de secrets personnels, quoiqu'il fût inhabituel de ne pas les partager avec Rosalind.

La mère de Sophie continua de me regarder avec une expression triste mais aveugle, au point que je me sentis mal à l'aise. Elle remarqua ma nervosité et me sourit. C'était un sourire gentil.

« Très bien, donc. On garde ça secret et on n'en reparle jamais ? »

— « Oui. »

En sortant dans l'allée, je me retournai.

— « Est-ce que je pourrai venir voir Sophie ? » lui demandai-je.

Elle hésita, réfléchit un instant à ma question et me répondit :

— « D'accord... si tu es sûr de pouvoir venir sans que personne ne le sache. »

Ce n'est que lorsque j'eus atteint la levée et en empruntai le sommet pour retourner chez moi que les monotones préceptes dominicaux entrèrent en contact avec la réalité. Soudain, la Définition de l'Homme apparut dans ma tête : « ... *que chaque jambe eut deux jointures et finît par un pied ; que chaque pied eût cinq orteils ; que chaque orteil eût un seul ongle plat...* » Et ainsi de suite, pour finir par : « *Et toute créature paraissant humaine mais différemment façonnée n'est pas humaine. Elle n'est ni homme ni femme. C'est un Blasphème de la véritable Image de Dieu, et détestable aux yeux de Dieu.* »

Je fus brutalement troublé... et considérablement dérouté. Un Blasphème était, ainsi qu'on m'en avait assez souvent donné l'impression, une chose terrifiante. Or, il n'y avait rien de terrifiant en Sophie. C'était une petite fille tout à fait ordinaire... peut-être beaucoup plus raisonnable et courageuse que les autres. Pourtant, suivant cette Définition...

Il devait visiblement y avoir une erreur quelque part. Assurément, le fait d'avoir un orteil supplémentaire, disons deux, parce que je supposais que l'autre pied devait être semblable –

assurément cela ne pouvait suffire à la rendre « détestable aux yeux de Dieu. »

Les coutumes de ce monde étaient très déroutantes. Au cours de mes dix années, j'avais accumulé pas mal de doctrines de bric et de broc, à l'église, par mes parents, par mes leçons, par les autres enfants et par mes diverses aventures, mais tout ceci était encore vague et ne pouvait suffire à me guider. Lorsque je faisais quelque chose de mal, je n'avais alors d'autre critère que la punition qui m'indiquait si j'avais commis une énormité ou une peccadille. Ce que je savais ne s'imbriquait point pour m'aider à agir. Le mieux que je puisse faire était de m'en tenir à ce que je comprenais – par exemple une promesse est une promesse. Cela au moins était clair et net.

Chapitre deux

J'arrivai selon la méthode habituelle. À un point où le bois s'avavançait jusqu'à la levée, et la franchissait ; je descendis vers un sentier étroit et peu fréquenté. Dès lors, je me tins sur mes gardes, la main sur le couteau. J'étais censé rester à l'écart des bois car il arrivait – quoique très rarement – que des créatures dangereuses pénètrent jusqu'à la région civilisée de Waknuk, et l'on risquait toujours de rencontrer un chien ou un chat sauvages. Mais, comme d'habitude, les seules créatures que j'entendis étaient minuscules et s'enfuirent à toute allure.

Après quinze cents mètres, j'atteignis le terrain cultivé, et la maison fut en vue de l'autre côté de trois ou quatre champs. Je longeai la lisière du bois en progressant à couvert, puis traversai les champs à l'ombre des haies et m'arrêtai prudemment au dernier. Personne en vue à part le vieux Jacob qui remuait lentement des pelletées de fumier dans la cour. Lorsqu'il m'eut tourné le dos, je franchis tranquillement mais rapidement l'espace à découvert, escaladai une fenêtre et me glissai prudemment jusqu'à ma chambre. L'un des ennuis, à la maison, c'était que si l'on rentrait par une porte on pouvait être à peu près sûr qu'il y aurait quelqu'un pour poser une question du genre « qu'est-ce-que-tu-fabriques-encore ? », et vous trouver une tâche utile mais peu réjouissante.

Notre maison n'est pas facile à décrire. Mon grand-père, Elias Storm, en avait construit la première partie il y avait plus de cinquante ans ; depuis lors, à diverses époques, avaient poussé des pièces et diverses extensions. Elle comportait alors une aile avec des entrepôts, des magasins, des étables et des granges ; avec l'autre – buanderies, laiteries, fromageries et chambres d'ouvriers, – on avait obtenu une grande cour aux trois quarts close, faite de terre battue, face au bâtiment primitif, avec un tas de fumier comme point central.

De même que toutes les maisons du district auquel elle avait donné son nom, elle était construite à partir d'une charpente de madriers solides et grossièrement équarris, mais, vu son âge, la plupart des espaces des murs extérieurs avaient été bouchés avec des briques et des pierres arrachées aux ruines des bâtisses des Anciens, et un clayonnage au plâtre couvrait les murs intérieurs.

Mon grand-père m'était présenté par mon père comme un modèle de vertus quelque peu monotones et ennuyeuses. Ce n'est que plus tard que je pus en reconstituer un portrait plus crédible sinon moins estimable.

Elias Storm était arrivé de l'Est, d'un lieu situé près de la mer. La raison de sa venue n'était pas très claire. Il maintenait que c'étaient les coutumes impies de l'Est qui l'avaient poussé à rechercher une région moins sophistiquée, à l'esprit plus rude ; mais j'ai entendu dire qu'il s'agissait en fait de ses voisins de jadis qui avaient refusé de continuer à le tolérer. Quoi qu'il en fût, à l'âge de quarante-cinq ans, il atteignit Waknuk – une région non développée, presque la brousse – avec tous ses biens dans une caravane de six chariots. C'était un homme costaud, dominateur, d'une rectitude féroce. Ses yeux lançaient des éclairs évangéliques sous des sourcils touffus. Le respect de Dieu se trouvait fréquemment sur ses lèvres et la crainte du Diable constamment dans son cœur ; il semble qu'il était difficile de dire lequel des deux l'inspirait le plus.

Peu après avoir entamé la maison, il partit en voyage et ramena une femme. Elle était

timide, jolie, rose et blonde, et plus jeune que lui de vingt-cinq ans. Elle se déplaçait, m'a-t-on dit, comme une jolie pouliche lorsqu'elle croyait qu'on ne l'observait pas ; et aussi craintivement qu'une lapine lorsqu'elle sentait sur elle l'œil de son époux.

Toutes les réponses de la malheureuse étaient misérables. Elle ne trouvait pas que la cérémonie du mariage engendrait l'amour ; elle ne permettait pas à son mari de trouver une seconde jeunesse à travers elle ; elle ne pouvait non plus compenser cela en conduisant sa maison comme une ménagère expérimentée.

Elias n'était pas homme à passer sous silence de tels défauts. En l'espace de quelques saisons, il dompta la fougue de la pouliche par ses remontrances, fit faner roseur et blondeur par ses prédications et produisit un spectre triste et grisâtre de femme qui mourut sans une protestation un an après la naissance de son second fils.

Grand-père Elias n'avait jamais douté un instant de l'avenir de son héritier. La foi de mon père avait été instillée dans ses os, ses principes étaient ses muscles, et tous deux obéissaient à un esprit richement approvisionné en maximes bibliques ou tirées des *Repentirs* de Nicholson. Dans la foi, père et fils ne faisaient qu'un ; la seule différence paraît avoir résidé dans leur approche ; l'éclair évangélique ne jaillissait point dans l'œil de mon père ; sa vertu était de nature plus législative.

Joseph Storm, mon père, ne se maria pas avant la mort d'Elias, et il ne répéta pas alors l'erreur de son père. Les points de vue de ma mère étaient en harmonie avec les siens. Elle avait un sens du devoir très développé et n'avait jamais aucun doute quant à celui-ci.

Notre district, et par conséquent notre maison qui fut la première à y être érigée, reçut le nom de Waknuk parce que la tradition prétendait que, par là, se trouvait un lieu ainsi dénommé, longtemps, longtemps auparavant, à l'époque des Anciens. Cette tradition était naturellement vague, mais il y avait assurément eu là des bâtiments, car ruines et fondations demeurèrent jusqu'à leur emploi pour de nouvelles maisons. Il y avait aussi la longue levée qui courait jusqu'aux collines, à l'énorme cicatrice qu'avaient faite les Anciens à leur manière surhumaine lorsqu'ils avaient découpé la moitié d'une montagne afin de prendre ce qui les intéressait. Ce devait déjà être Waknuk : et c'était de toute façon devenu Waknuk, communauté disciplinée, respectueuse de la loi, respectant Dieu, et constituée d'une centaine de propriétés diverses, grandes et petites.

Mon père était un personnage de quelque importance. Lorsqu'à l'âge de seize ans, il fit sa première apparition publique en prononçant un sermon dominical dans l'église qu'avait construite son père, il y avait moins de soixante familles dans le district. Mais avec le défrichement et l'arrivée de nouveaux colons, il ne fut pas submergé ; c'était toujours le plus grand propriétaire terrien, il continuait à prêcher fréquemment le dimanche et à expliquer avec clarté et bon sens les lois et points de vue du Ciel sur diverses questions et pratiques, et il fut jusqu'au bout le magistrat des lois temporelles. Le reste du temps, il veillait à ce que lui-même et tous ceux qui dépendaient de lui fussent un modèle de vertu pour le district.

À l'intérieur de la maison, la vie tournait comme à l'accoutumé autour de la grande salle de séjour qui servait aussi de cuisine. De même que la maison, la salle de séjour était la plus grande et la plus belle de Waknuk, le foyer en était un objet de fierté – et non d'orgueil, naturellement ; c'était un peu une question de prise de conscience du traitement valable accordé aux excellents matériaux fournis par le Seigneur : une sorte de testament, à dire le

vrai. L'âtre était en blocs de pierres solides. Toute la cheminée était en briques et l'on n'avait jamais entendu dire qu'elle eût pris feu. L'endroit où elle sortait du toit était couvert des seules tuiles du district ; de telle sorte que le chaume du reste du toit n'avait jamais pu prendre feu, lui non plus.

Ma mère veillait à ce que cette grande pièce restât propre comme un sou neuf. Le sol était dallé de morceaux de pierres, de briques et de pierres artificielles habilement ajustées. Le mobilier se composait de tables et tabourets récurés à la javel, avec quelques chaises. Les murs étaient chaulés. Plusieurs poêles rodées, trop grandes pour aller dans le buffet, y étaient accrochées. Ce qui approchait le plus d'une décoration était un certain nombre de tableaux en bois portant des maximes tirées généralement des *Repentirs* écrites au fer rouge. À gauche de la cheminée, on avait : SEULE L'IMAGE DE DIEU EST L'HOMME. À droite : GARDEZ PUR LE TROUPEAU DU SEIGNEUR. En face, deux autres : BÉNIE SOIT LA NORME, et, LE SALUT EST DANS LA PURETÉ. Le plus beau se trouvait sur le mur du fond, face à la porte qui donnait sur la cour. À quiconque entrait, il rappelait : PRENDS GARDE AU MUTANT !

Les références incessantes à ces textes me les avaient rendus familiers avant même que je susse lire ; en fait je ne sais pas trop s'ils ne furent pas l'objet de mes premières leçons de lecture. Je les connaissais par cœur, de même que ceux suspendus ailleurs dans la maison, qui déclaraient par exemple : LA NORME EST LA VOLONTÉ DE DIEU ET LA REPRODUCTION EST LA SEULE PRODUCTION SACRÉE, ou LE DIABLE EST LE PÈRE DE LA DÉVIATION, et autres, sur les Offenses et les Blasphèmes.

Nombreux étaient ceux qui me restaient alors obscurs ; d'autres s'étaient éclaircis. Les Offenses, par exemple. Cela parce qu'une Offense était un événement très impressionnant. Habituellement, le premier signe qu'il en était apparu venait de mon père qui rentrait de mauvaise humeur. Puis, dans la soirée, il nous rassemblait tous, y compris ceux qui travaillaient pour nous. Nous nous agenouillions et il proclamait notre repentir, et déclamait des prières demandant le pardon. Le lendemain matin, nous nous levions avant le soleil et nous réunissions dans la cour. Tandis qu'apparaissait le soleil, nous chantions un cantique et mon père sacrifiait solennellement le veau à deux têtes, le poussin à quatre pattes, ou autres Offenses. C'était parfois plus bizarre que ça. Je me rappelle un cas plus passionnant où une oie introduisit fièrement sa couvée dans la cour. Elle devait l'avoir élevée dans le bois car les animaux avaient déjà la taille de poulets. Ils n'avaient pas seulement des ailes palmées et non à plumes, mais possédaient des becs extrêmement pointus et un caractère impossible. Il y avait eu une scène violente dans la cour avant que la compagnie égratignée et mordue puisse s'assembler pour demander la bénédiction lors de la liquidation.

Mais les Offenses ne se limitaient pas au cheptel. C'étaient parfois quelques épis de maïs ou des légumes que mon père présentait et jetait sur la table, irrité et honteux. S'il ne s'agissait que de quelques rangées de légumes, on se contentait de les détruire. Mais si tout un champ était détraqué, nous devions attendre un temps favorable pour y mettre le feu en chantant des cantiques. Je trouvais cela très joli.

C'est parce que mon père était un homme prudent et pieux, prêt à déceler la moindre Offense, que nous tuions et brûlions plus qu'autrui. Si l'on laissait entendre que nous avions plus que notre part d'Offense, il était blessé et irrité. Il ne désirait point jeter l'argent par les fenêtres, faisait-il remarquer. Si nos voisins étaient aussi consciencieux que nous, il ne pouvait douter que leurs liquidations dépasseraient de loin les nôtres : il existait

malheureusement des personnes aux principes élastiques.

J'appris donc très tôt ce qu'étaient les Offenses. C'étaient des choses qui ne paraissaient pas *correctes* – c'est-à-dire qu'elles ne ressemblaient pas à leurs parents ou à leurs souches. Il n'y avait d'habitude qu'un petit détail qui n'allait pas – quoique ce pût être plus grave et que le tout fût très bizarre. Quoi qu'il en fût, il s'agissait d'une Offense, et lorsqu'elle se produisait chez les gens, c'était un Blasphème – c'était du moins le terme technique, car les deux s'appelaient Déviations.

Néanmoins, la question des Offenses n'était pas toujours aussi simple que l'on pourrait le croire. En cas de désaccord, on faisait mander l'inspecteur du district. Il examinait soigneusement la créature ou la plante douteuse, et la plupart du temps décidait que c'était une Offense – mais parfois il déclarait qu'il s'agissait d'un Croisement. Dans un tel cas, le Croisement pouvait continuer à vivre, mais personne n'en pensait grand bien. Mon père, lui, faisait rarement appel à l'inspecteur et préférait ne courir aucun risque en liquidant tout ce qui était douteux. Certaines personnes désapprouvaient sa méticulosité et disaient que le taux de Déviations local, qui n'avait cessé de s'améliorer et était devenu la moitié de celui de l'époque de mon grand-père, eût été encore meilleur sans mon père. Le district de Waknuk n'en avait pas moins une réputation de grande Pureté.

Notre région n'était plus la brousse. Un travail rude et des sacrifices avaient produit une stabilité dans le cheptel et les récoltes que pouvaient nous envier toutes les communautés orientales. On pouvait parcourir cinquante kilomètres au Sud ou au Sud-ouest avant d'arriver au Pays Désolé – là où les chances de reproduction pure étaient de moins de cinquante pour cent. Après cela, tout était de plus en plus erratique dans un secteur de quinze à trente kilomètres, jusqu'à la mystérieuse Orée où plus rien n'était sûr et où, suivant mon père, « le Diable se pavane dans son vaste domaine et les lois de Dieu sont bafouées ». La largeur de l'Orée était elle aussi variable, et au-delà s'étendaient les Terres Maudites sur lesquelles personne ne savait rien. D'habitude, ceux qui pénétraient dans les Terres Maudites y mouraient, et les deux ou trois hommes qui en étaient revenus n'avaient pas fait long feu.

Ce n'étaient pas les Terres Maudites, mais l'Orée qui nous causait des soucis de temps à autre. Les gens de l'Orée – de moins on les appelle gens même si en dépit de leur forme humaine ou quasi-humaine, ce sont en fait des Déviations – ces gens, donc, possédaient peu de choses dans leur pays inculte, et ils pénétraient dans les régions civilisées pour voler du grain, du bétail, des vêtements, des outils et aussi des armes, s'ils le pouvaient ; ils kidnappaient parfois des enfants.

Par intermittence, deux ou trois fois par an, ils effectuaient des incursions auxquelles personne ne prenait vraiment garde – sauf les gens qui subissaient ces raids, naturellement. Ceux-ci avaient habituellement le temps de s'enfuir et ne perdaient que leur bétail. Puis tout le monde contribuait d'une manière ou d'une autre pour leur permettre de se réinstaller. Mais, au fur et à mesure que les bornes de l'Orée étaient repoussées, de moins en moins de gens pouvaient vivre dans celle-ci. Certaines années, ils avaient grand-faim et ce n'étaient plus alors une douzaine qui effectuaient un raid rapide pour repartir rapidement ; il arrivait alors des bandes organisées importantes qui faisaient beaucoup de dégâts.

Quand mon père était enfant, les mamans calmaient et terrifiaient les bébés agaçants en leur lançant : « Sois sage, maintenant. Autrement, je vais dire à la vieille Maggie de venir de

l'Orée. Elle te surveillera avec ses quatre yeux, t'écouterà avec ses quatre oreilles et te giflera de ses quatre bras. Alors attention ! » Jack le Poilu était un autre personnage de mauvais augure que l'on pouvait invoquer. « ... et il t'emportera dans sa caverne de l'Orée où habite toute sa famille. Eux aussi sont poilus et ils ont de longues queues ; ils mangent un petit garçon au petit déjeuner et une petite fille au dîner. » De nos jours, ce n'étaient plus seulement les enfants qui songeaient à la désagréable proximité des gens de l'Orée. Leur existence était un fléau et leurs déprédations la cause de bien des requêtes auprès du gouvernement de Rigo.

Pour le résultat que produisaient des pétitions, on aurait pu éviter de les envoyer. À vrai dire, personne n'aurait pu dire d'où viendrait une attaque, sur un front de sept à huit cents kilomètres, et il est difficile de voir quelle aide pratique aurait bien pu nous être apportée. Ce que faisait le gouvernement, de sa très lointaine situation confortable à l'Est, c'était exprimer sa sympathie par des phrases encourageantes, et suggérer la formation d'une milice locale – et comme tous les hommes valides étaient membres d'une milice officieuse depuis les temps les plus anciens, cela équivalait à une sorte de désintérêt pour la situation.

En ce qui concernait le district de Waknuk, la menace de l'Orée était plus une gêne qu'un fléau. L'incursion la plus avancée ne s'était jamais approchée à plus de quinze kilomètres, mais de temps en temps se produisaient des alertes, plus nombreuses chaque année, apparemment, qui mobilisaient tous les hommes et interrompaient brusquement le travail à la ferme. Ces interruptions étaient coûteuses, ruineuses ; de plus, elles provoquaient toujours une certaine anxiété si les troubles se produisaient près de notre secteur : personne ne pouvait être certain qu'ils ne se rapprocheraient pas par la suite...

Mais, en général, nous menions une vie confortable, active et régulière. La maisonnée était de belle taille. Il y avait mon père et ma mère, mes deux sœurs et mon oncle Axel, et les employés de la famille, les cuisinières et les laitières, dont certaines étaient mariées à des ouvriers, leurs enfants et, bien sûr, leurs maris ; de telle sorte que lorsque nous étions tous rassemblés pour le repas du soir, nous nous retrouvions à plus de vingt ; lorsque nous nous réunissions pour prier, cela faisait encore plus, parce que les hommes des cottages voisins venaient avec femmes et enfants.

Oncle Axel n'était pas vraiment un parent. Il avait épousé l'une des sœurs de ma mère, Elizabeth. Il était alors marin et elle était partie pour l'est avec lui et était morte à Rigo lors du voyage qui avait fait de lui un infirme. C'était un homme à tout faire, quoiqu'un peu lent à cause de sa jambe, et mon père acceptait qu'il vive avec nous. C'était aussi mon meilleur ami.

Ma mère était issue d'une famille de cinq filles et deux garçons. Quatre des filles étaient sœurs à part entière ; la plus jeune et les deux garçons étaient leurs demi-sœur et demi-frères. Hannah, l'aînée, avait été répudiée par son mari et personne n'avait plus jamais entendu parler d'elle. Venait ensuite Emily, ma mère. Puis Harriet, qui était mariée au propriétaire d'une grande ferme, Kentak, située à une vingtaine de kilomètres. Puis Elizabeth, qui avait épousé oncle Axel. J'ignorais où se trouvaient ma tante Lilian et mon oncle Thomas, mais mon oncle Angus Morton possédait la ferme voisine, avec dans les deux kilomètres de clôture adjacente, ce qui énervait mon père qui ne pouvait jamais être d'accord avec oncle Angus. Sa fille Rosalind était bien sûr ma cousine.

Quoique Waknuk fût la plus grosse des fermes du district, la plupart avaient à peu près la

même organisation et toutes croissaient, car le taux de stabilité allant s'améliorant était une incitation à l'extension ; chaque année on abattait de nouveaux arbres pour créer des champs. Bois et bouts de forêts étaient grignotés de telle sorte que le paysage ressemblait de plus en plus aux terres antiquement cultivées de l'est.

On disait que de nos jours, même les gens de Rigo savaient où se trouvait Waknuk, sans avoir à regarder une carte.

J'habitais en fait la ferme la plus prospère d'un district en prospérité. À l'âge de dix ans, cependant, je ne m'en rendais guère compte. J'avais l'impression d'un lieu désagréablement actif où il semblait toujours y avoir plus de travaux que de gens, à moins de se montrer prudent, de telle sorte que ce soir-là je m'efforçai de rester au vert en attendant que les bruits routiniers m'apprennent qu'il était suffisamment tard pour me montrer sans danger avant le repas.

En m'aventurant dans la cour, je rencontrai Janet qui rapportait une grande cruche de la laiterie. Elle me regarda d'un air soupçonneux.

« Où étais-tu donc ? Ton père voulait que tu fasses faire un peu d'exercice au poney. »

Je m'y attendais. « Je pêchais, » lui répondis-je sans rougir. « Au moulin. »

Je rôdai un peu partout et observai les chevaux que l'on dételaient et laissait aller. La cloche du devant ne tarda pas à sonner deux coups. Les portes s'ouvrirent et les gens sortirent dans la cour pour se diriger vers la cuisine. Je les accompagnai. Je rencontrai l'avertissement **PRENDS GARDE AU MUTANT !** en entrant, mais il m'était bien trop familier pour évoquer quoi que ce fût. J'étais alors exclusivement intéressé par l'odeur de nourriture.

Chapitre trois

Habituellement, je rendais visite à Sophie une ou deux fois par semaine. Pour nous, l'école – qui rassemblait une douzaine de gosses à qui une vieille femme ou une autre apprenait à lire et à écrire et à faire des additions – avait lieu le matin. Au déjeuner, il n'était pas difficile de s'éclipser de la table pour que tout le monde pense qu'on m'avait trouvé du travail, mais je jugeais qu'il était peu avisé d'agir ainsi trop souvent, et me faisais un devoir de laisser quelqu'un m'assigner une occupation deux ou trois après-midi par semaine.

Très souvent, je n'avais pas besoin d'aller jusque chez Sophie. Je l'entendais parfois m'appeler mais n'apercevais aucun signe d'elle avant qu'elle s'extrait d'un des buissons ou jaillisse de derrière une touffe d'herbes hautes.

Quand sa cheville fut remise, elle put me faire faire le tour des coins favoris de son territoire. Nous allions souvent jusqu'au cours d'eau. Elle aimait regarder les poissons qui nageaient dans les mares. Afin de ne pas les déranger, nous rampions jusqu'à la rive et avançons notre tête lentement et prudemment. On observait ainsi des choses très curieuses.

Un jour, nous contemplions un poisson avec sur le dos un trait noir qui s'éparpillait sur les côtés en moucheture. Entre deux eaux, face au courant, la gueule tranquillement ouverte, il engloutissait les débris qui dérivait vers lui. Sophie me donna un coup de coude. Je suivis la direction de son regard et aperçus un poisson encore plus gros qui rôdait telle une ombre allongée sous un buisson en surplomb. Il observait attentivement l'autre poisson, et en dépit de son immobilité il paraissait tendu et prêt à bondir, mais en arrière de lui, il y avait encore quelque chose. Une créature sur des pattes longues, en échasses, avec des pinces largement ouvertes. La queue repliée sous lui battait lentement tandis qu'il se rapprochait de plus en plus du poisson en attente.

Nous observions, fascinés. Le drame se prolongeait douloureusement. Le gros poisson attendait le moment propice tandis que l'autre créature progressait vers lui.

Soudain Sophie s'écria : « Non ! » et jeta un caillou. Lorsque les remous eurent disparu, la scène avait changé.

« Pourquoi as-tu fait ça ? » Je voulais voir ce qui allait se passer.

– « Le truc horrible allait l'attaquer. Ils le font presque toujours. »

– « Il y en a beaucoup, là-dedans ? » Je regardai dans l'eau.

– « Oh, oui. Mon papa en attrape parfois. Ils sont très bons à manger, mais ils sont horribles. »

– « On dirait une Offense. Il faut brûler les Offenses, et non pas les manger. »

– « Pourquoi ? »

Je ne savais trop, mais je savais que c'était ainsi qu'il fallait agir. Je lui dis que c'était toujours ce que nous faisons chez nous.

– « Mais c'est idiot, s'ils sont bons à manger, » décida-t-elle.

C'était, lui expliquai-je, une question de principe. J'ignorais également ce que cela signifiait, mais j'étais sûr que c'était ce qu'aurait dit mon père dans une telle circonstance.

— « Oh, » fit Sophie d'un air vague mais tout de même impressionné.

Un soir, je l'amenai de notre côté de la levée pour lui montrer la machine à vapeur. Il n'y avait pas d'autre machine à vapeur à cent cinquante kilomètres à la ronde et nous en étions très fiers. Corky, qui s'en occupait, n'était pas là, mais les portes du bout du hangar étaient ouvertes, et il en sortait un grognement, un craquement et un souffle rythmiques. Nous nous aventurâmes jusqu'au seuil et plongeâmes nos yeux dans la pénombre. Il était fascinant d'observer les grosses poutres qui montaient et descendaient avec des bruits sifflants tandis que sous le toit une énorme traverse se balançait lentement d'avant en arrière avec une pause à chaque mouvement comme si elle reprenait ses forces pour l'effort suivant. Fascinant... mais monotone, au bout d'un moment.

Dix minutes nous suffirent et nous escaladâmes le tas de bois à côté du hangar. Nous nous assîmes dessus et la pile entière tremblait au-dessous de nous tandis que la machine continuait à pétarader pesamment.

« Mon oncle Axel dit que les Anciens devaient avoir de bien meilleures machines. »

— « Mon papa dit que si le quart de ce qu'on raconte sur les Anciens est vrai, ils devaient être magiciens et pas du tout des gens normaux, » répliqua Sophie.

— « Mais ils étaient quand même merveilleux, » insistai-je.

— « Trop merveilleux pour être vrais, » dit-elle.

— « Il ne croit pas qu'ils savaient voler, comme on le dit ? »

— « Non. C'est idiot. Sinon, nous aussi on pourrait le faire. »

— « Mais il y a des tas de choses qu'ils savaient faire et que nous réapprenons. »

— « Pas à voler. » Elle secoua la tête. « Quelque chose peut voler, ou non ; nous non. »

Je songeai à lui parler de mon rêve avec la ville et les objets qui la survolaient mais, après tout, un rêve ne prouve pas grand-chose, et je laissai courir. Nous descendîmes bientôt en abandonnant la machine à ses halètements et ses craquements et nous dirigeâmes vers chez elle.

John Wender, son père, était revenu de l'un de ses voyages. Des coups de marteau retentissaient sous l'appentis où il tendait des peaux sur des cadres, et les lieux étaient infestés par l'opération. Sophie se précipita vers lui et lui entoura le cou de ses bras. Il se redressa et la tint d'une main contre lui.

« Salut, poulette, » lui dit-il.

Il m'accueillit plus sérieusement. Nos relations étaient d'homme à homme, d'un accord tacite. Il n'en avait pas toujours été ainsi. La première fois qu'il m'avait vu, il m'avait regardé d'une façon inquiétante qui m'avait rendu incapable de parler en sa présence. Cela avait graduellement changé. Nous étions devenus amis. Il me montrait et me disait plein de choses intéressantes – mais je levais parfois les yeux pour le trouver en train de m'observer d'un air mal à l'aise.

Pas étonnant, d'ailleurs. Ce n'est que quelques années plus tard que je pus me rendre compte combien il avait dû être embarrassé de découvrir que Sophie s'était foulée la cheville et qu'il avait fallu que ce fût David Storm, le fils de Joseph Storm, qui eût vu son pied. Je crois qu'il avait dû penser qu'un gamin mort ne peut rompre sa promesse. Cela se comprend.

C'est peut-être M^{me} Wender qui m'avait sauvé.

Mais je pense qu'il aurait été rassuré s'il avait eu connaissance d'un incident qui s'était produit chez moi un mois après que j'eus rencontré Sophie.

Je m'étais enfoncé une écharde dans la main et en l'enlevant il avait coulé beaucoup de sang. J'allai dans la cuisine, je me rendis compte que tout le monde était bien trop occupé par les préparatifs du dîner pour prendre soin de moi, et je saisis un bout de chiffon dans le tiroir. Pendant une ou deux minutes, je tentai maladroitement de m'en faire un pansement, puis ma mère m'aperçut. Elle eut un petit *ts-ts* de désapprobation et exigea que je lave ça. Puis elle serra correctement le pansement, en grommelant qu'il fallait absolument que ça arrive au moment où elle était occupée. Je lui demandai pardon et ajoutai :

« J'y serais arrivé tout seul si j'avais une troisième main. »

Ma voix dut porter, car le silence tomba dans la pièce comme un enchantement. Ma mère était pétrifiée. Je jetai un regard circulaire à la pièce soudain muette. Mary, immobile une tarte à la main, deux ou quatre hommes assis en attendant leur repas, mon père sur le point de prendre sa place en tête de table, et les autres ; tous me fixaient. Je surpris l'expression de mon père au moment où elle passait de l'ébahissement à la colère. Inquiet sans savoir pourquoi, je vis sa bouche se crispier, sa mâchoire avancer, ses sourcils se rejoindre au-dessus d'yeux encore incrédules.

« Qu'as-tu dit, mon garçon ? »

Je connaissais cette intonation. Je m'efforçai de découvrir à une allure désespérée quelle offense j'avais commise, cette fois-ci. Je bégayai et marmonnai :

— « Je... j'ai d... dit que je n'arrivais pas à serrer ça tout seul. »

Ses yeux s'étaient faits moins incrédules, plus accusateurs.

— « Et tu as souhaité avoir une troisième main ! »

— « Non, père. J'ai seulement dit *si* j'avais une autre main... »

— « ... tu pourrais le serrer. Si cela n'est point un souhait, qu'est-ce donc ? »

— « J'ai seulement voulu dire *si* » protestai-je. J'étais inquiet et trop troublé pour expliquer que je n'avais fait qu'utiliser une façon d'exprimer une difficulté qui aurait pu être présentée de bien d'autres manières. Je savais fort bien que tout le monde m'avait regardé bouche bée et fixait maintenant mon père avec appréhension. Son expression était menaçante.

— « Toi... mon propre fils... tu as demandé au Diable de te donner une autre main ! » m'accusa-t-il.

— « Mais non. Je ne voulais... »

— « Silence, mon garçon. Tout le monde dans cette pièce t'a entendu. Tu n'arrangeras rien en mentant. »

— « Mais... »

— « Est-ce que oui ou non tu as exprimé ton mécontentement de la forme du corps que Dieu t'a donnée... la forme à son image même ? »

— « J'ai seulement dit *si* je... »

— « Tu as blasphémé, fils. Tu as trouvé la Norme défectueuse. Tout le monde t’a entendu. Qu’as-tu à dire à cela ? Tu connais la Norme ? »

Je cessai de protester. Je savais fort bien que mon père, dans cette disposition, ne tenterait point de comprendre. Je marmonnai comme un perroquet :

— : « “La Norme est l’Image de Dieu.” »

— « Tu le sais donc. Et, sachant cela, tu as délibérément désiré être Mutant. Ceci est terrible, outrageant. Toi, mon fils, commettre un blasphème face à ses parents ! » De sa voix de prédication la plus sévère, il ajouta :

« Qu’est-ce qu’un Mutant ? »

— « “Une chose honnie par Dieu et les hommes”, » grommelai-je.

— « Et c’est ça que tu as souhaité ! Qu’as-tu à dire ? »

Désespéré, sachant très bien qu’il était inutile de dire quoi que ce fût, je tins les lèvres closes et les yeux baissés.

— « À genoux ! » ordonna-t-il. « À genoux, prie ! »

Les autres s’agenouillèrent aussi. La voix de mon père s’éleva :

— « Seigneur, nous avons péché par omission. Accorde-nous ton pardon pour ne pas avoir mieux appris tes lois à cet enfant... » La prière parut retentir pendant très longtemps. Après « Amen » il y eut une pause, puis mon père annonça :

— « Maintenant, va dans ta chambre et prie. Prie, malheureux enfant, pour un pardon que tu ne mérites pas, mais que Dieu, dans sa miséricorde, t’accordera peut-être. Je viendrai te voir ensuite. »

J’allai dans ma chambre mais ne priai point. Je restai assis misérablement sur mon lit tandis que la honte et l’égarement laissaient lentement la place à un sentiment d’injustice qui brûlait dans ma poitrine comme un charbon ardent.

Durant la nuit, lorsque l’angoisse qui avait suivi la visite de mon père fut quelque peu apaisée, je restai allongé, interdit. Je n’avais eu aucune envie de souhaiter une troisième main, mais même en ce cas... ? S’il était si terrible de penser seulement au fait d’avoir trois mains, que se passerait-il si on les avait pour de bon... ou autre chose ; comme, par exemple, un orteil supplémentaire... ?

Et quand je fus endormi, je rêvai.

Nous étions tous rassemblés dans la cour, comme au cours de la dernière Purification. Il y avait eu alors un petit veau sans poils qui attendait bêtement en clignant les yeux devant le couteau de mon père ; cette fois-ci c’était une petite fille, Sophie, debout nu-pied, tentant vainement de dissimuler la longue rangée d’orteils que chacun pouvait voir. En attendant, nous la regardions tous. Elle se mit bientôt à courir d’une personne à l’autre en les implorant de l’aider, mais personne ne bougeait et aucun visage n’avait d’expression. Mon père s’avança sur elle, le couteau brillant dans la main. Sophie s’affola ; elle papillonnait de l’un à l’autre, des larmes sur le visage. Mon père sévère, implacable, s’approchait toujours ; et personne pour secourir Sophie. Mon père s’approcha encore, ses longs bras tendus pour l’empêcher de s’échapper tandis qu’il la coinçait.

Il l'attrapa et la tira jusqu'au milieu de la cour. L'orange du soleil commençait à paraître au-dessus de l'horizon et tout le monde se mit à chanter un cantique. Mon père tenait Sophie d'une main de la même façon que le veau qui se débattait. Il leva l'autre main et, en abaissant le couteau, celui-ci étincela à la lumière du soleil levant, comme il l'avait fait en coupant la gorge du veau...

Si John et Mary Wender s'étaient trouvés là quand je m'étais éveillé en me débattant et en pleurant pour rester allongé dans la nuit à tenter de me convaincre que ce tableau terrible dans mon esprit n'était rien d'autre qu'un rêve, je crois qu'ils se seraient sentis beaucoup plus tranquilles.

Chapitre quatre

Ce fut une époque où je passai d'une période de quiétude à une période d'événements en série. Aucune raison à cela ; je veux dire que peu de choses étaient reliées entre elles. Un peu comme si un cycle d'activité s'était instauré de la même façon que s'installe un temps différent.

Ma rencontre avec Sophie fut, je suppose, le premier incident ; le suivant fut que mon oncle Axel découvrit ce qui se passait entre ma cousine Rosalind Morton et moi. Ce fut une chance qu'il s'agît de lui et de personne d'autre ; il me surprit alors que je lui parlais à voix haute parce que, tout en étant plus lent, cela était plus clair pour elle.

Ce devait être l'instinct de conservation qui nous avait fait garder cela pour nous, car nous n'avions aucune réelle impression de danger – à un tel point que lorsque oncle Axel me découvrit assis derrière une meule en train de me parler apparemment à moi-même, je fis très peu d'efforts pour donner le change. Il devait bien y avoir une ou deux minutes qu'il était là lorsque je me rendis compte du coin de l'œil de sa présence, et me retournai pour voir de qui il s'agissait. Mon oncle Axel était un homme grand, ni gros ni mince, mais robuste, avec un air aguerri. En le regardant travailler, je trouvais que ses mains et avant-bras burinés avaient une sorte de parenté avec le bois poli des manches qu'il utilisait. Il était debout à sa façon habituelle, la majeure partie de son poids appuyée sur la canne épaisse dont il se servait parce que sa jambe avait été mal replacée lorsqu'elle avait été cassée en mer. Ses sourcils broussailleux, avec une touche de gris, étaient à demi froncés, mais les rides de son visage hâlé étaient à demi amusées tandis qu'il me considérait.

« Eh bien, mon petit David, avec qui bavarde-t-on comme ça ? Des fées, des gnomes, ou seulement des lapins ? »

Je hochai la tête. Il claudiqua et s'assit à mon côté en mâchant un brin d'herbe de la meule.

— « On se sent seul ? »

— « Non. »

Il fronça encore un peu les sourcils. « Ça ne serait pas plus drôle de bavarder avec les autres gosses ? Plus intéressant que de rester assis à te parler à toi-même ? »

J'hésitai, puis, parce que c'était oncle Axel et mon meilleur ami adulte, je déclarai :

— « Mais c'est ce que je faisais. »

— « Tu faisais quoi ? » me demanda-t-il, dérouté.

— « Je bavardais avec quelqu'un d'autre. »

Il fronça encore les sourcils et continua à paraître dérouté.

— « Qui ? »

— « Rosalind. »

Il s'arrêta un instant et me regarda de plus près.

— « Humm... je ne la vois pas par ici, » me fit-il remarquer.

— « Oh, elle n'est pas ici. Elle est chez elle... ou plutôt près de chez elle, dans une petite cabane secrète dans un arbre que ses frères ont construite dans les bois. C'est son coin

préféré. »

Au premier abord, il ne put comprendre mon explication. Il continua à parler comme si on jouait à faire semblant ; mais après une tentative d'explication il resta coi, observant mon visage tandis que je parlais encore, et son expression ne tarda pas à devenir sérieuse. Après cela, il fut silencieux pendant une ou deux minutes, puis me demanda :

— « Ce n'est pas pour jouer, c'est la vérité que tu me dis, mon petit David ? » Cela en me regardant fixement.

— « Oui, oncle Axel, bien sûr. »

— « Et tu n'en as jamais parlé à personne d'autre ? »

— « Non. C'est un secret. » Il parut soulagé.

Il jeta les débris du brin d'herbe et en sortit un autre de la meule. Après en avoir songeusement mâché et recrach  quelques bouts, il me regarda bien en face.

— « David. Je veux que tu me fasses une promesse. »

— « Oui, oncle Axel. »

— « Voilà, » fit-il sur un ton très sérieux. « Je veux que ça *reste* un secret. Je veux que tu me promettes de ne jamais, au grand jamais parler à quiconque de ce que tu viens de me dire... *jamais*. C'est très important ; tu comprendras plus tard à quel point. Tu ne dois rien faire qui puisse permettre à quiconque de s'en douter. Me promets-tu cela ? »

Sa gravité m'impressionna énormément. Je ne l'avais jamais vu parler avec une telle force. En le promettant, je pris conscience qu'il s'agissait de quelque chose de bien plus important que je ne pouvais le comprendre. En parlant, il garda les yeux fixés sur les miens, puis hocha la tête, satisfait que je pense ce que je disais. Pour sceller cet accord, nous nous serr mes la main. Puis il déclara :

« Il vaudrait mieux que tu n'y penses plus du tout. »

J'y réfléchis puis hochai la tête.

— « Je ne crois pas que ça serait possible, oncle Axel. Pas pour de bon. Je veux dire que c'est là, c'est tout.  a serait un peu comme d'essayer de ne plus penser à... » et je stoppai net, incapable de m'exprimer.

— « Comme d'essayer de ne plus penser à parler, ou à écouter, peut-être ? »

— « Oui, un peu... mais différent. »

Il hocha la tête et réfléchit encore.

— « Tu entends les mots dans ta tête ? »

— « Eh bien, le terme n'est pas exactement « entendre » ni « voir ». C'est... des sortes de formes... et si on utilise des mots, c'est plus clair et plus facile à comprendre. »

— « Mais vous n'êtes pas *obligés* d'utiliser des mots... de les dire à voix haute comme tu le faisais tout à l'heure ? »

— « Oh, non,  a rend tout plus clair, parfois, c'est tout. »

— «  a rend aussi tout plus dangereux pour tous deux. Je veux que tu me fasses une promesse de plus : ne plus faire  a à voix haute. »

— « Très bien, oncle Axel. »

— « Quand tu seras plus vieux, tu comprendras combien cela est important, » me dit-il, puis il insista pour que Rosalind fasse les mêmes promesses. Je ne lui dis rien des autres parce qu'il avait déjà l'air très inquiet, mais je décidai de les amener à le promettre aussi. Pour finir, il me tendit à nouveau la main et une nouvelle fois nous promîmes très solennellement le secret.

Le soir même, je présentai la chose à Rosalind et aux autres. Un sentiment commun se cristallisa. Je suppose qu'il n'y en avait pas un qui n'eût commis un jour une gaffe qui lui avait attiré un regard d'embarras, bizarre. Quelques regards semblables avaient suffi à nous mettre en garde ; c'étaient ces regards, incompris mais nettement désapprobateurs, à la limite des soupçons, qui nous avaient évité des ennuis. Il n'y avait eu parmi nous aucune politique ouverte de concertation. Mais, en tant qu'individus, nous avons simplement choisi le secret par mesure de conservation. Dorénavant, avec l'insistance d'oncle Axel, le sentiment de menace se renforçait. Il nous était toujours informel mais plus réel. De plus, en tentant de leur communiquer le sérieux d'oncle Axel, je dus réveiller le malaise qui devait dormir dans leur esprit, car il n'y eut pas d'avis contraire. Ils firent la promesse de bon gré, à la hâte, en fait, comme s'il s'agissait d'un fardeau qu'ils étaient heureux de partager. Ce fut notre premier acte en tant que groupe ; il nous *transforma* en groupe par l'admission officielle de nos responsabilités réciproques. Il changea notre vie en marquant notre première mesure de conservation commune, quoique nous comprîmes assez peu cela, à l'époque. Le plus important était pour nous ce sentiment de participation.

Puis, faisant immédiatement suite à cet événement personnel, en survint un autre qui était de nature plus générale : une invasion en force en provenance de l'Orée.

Comme de coutume, il n'y avait aucun plan concerté pour y faire face. Ce qui approchait le plus d'une organisation était la désignation d'un quartier général pour chaque secteur. En cas d'alerte, tous les hommes valides du district se devaient de se réunir à leur quartier général où une ligne d'action devait être décidée en fonction du lieu et de l'étendue des troubles. En tant que méthode pour faire face à de petits raids, cela s'était avéré valable, mais n'avait aucune autre ambition. Il en résulta que lorsque les habitants de l'Orée se trouvèrent des chefs qui purent organiser une invasion concertée, il n'existait aucun système de défense qui pût les arrêter. Ils purent avancer sur un front déployé en absorbant çà et là les petites patrouilles de notre milice, pillant suivant leur bon plaisir et ne rencontrant aucune résistance jusqu'à une trentaine de kilomètres à l'intérieur de la civilisation.

À ce moment-là, nos forces étaient dans un ordre plus net et les districts voisins s'étaient réunis pour éviter la dispersion et harasser leurs flancs. Nos hommes étaient également mieux armés. Un bon nombre possédaient des fusils, alors que les gens de l'Orée n'en avaient que quelques-uns, volés, et dépendaient en gros de leurs arcs, flèches et lances. Néanmoins, l'étendue de leur avance rendait la bataille difficile. C'étaient des hommes des bois accomplis et plus aptes à se camoufler que les êtres humains normaux, de telle sorte qu'ils purent avancer encore vingt kilomètres avant que nous les contenions et les amenions à combattre.

C'était passionnant, pour un jeune garçon. Les gens de l'Orée n'étant pas à plus de neuf kilomètres, notre cour de Waknuk était devenue l'un des points de ralliement. Mon père, qui avait reçu une flèche au début de la campagne, aidait les nouveaux volontaires à organiser

leurs escouades. Durant plusieurs jours, on s'affaira, on allait et l'on venait ; les hommes s'enrôlaient, se catégorisaient et finirent par partir avec un bel air de détermination, toutes les femmes de la maisonnée agitaient leurs mouchoirs.

Après leur départ, et celui des ouvriers, les lieux parurent étrangement calmes pendant une journée. Puis un unique cavalier revint en flèche. Il s'arrêta pour nous annoncer qu'il y avait eu une grande bataille et que les gens de l'Orée, certains de leurs chefs ayant été capturés, s'enfuyaient aussi vite que possible, puis il repartit au galop avec sa bonne nouvelle.

Le même après-midi, une petite troupe de cavaliers pénétra dans la cour, encadrant deux des chefs de l'Orée.

J'abandonnai mon ouvrage et courus les voir. Ce fut d'abord décevant. Les histoires sur les gens de l'Orée m'avaient amené à attendre des créatures à deux têtes, ou toutes velues, ou avec une demi-douzaine de bras et de jambes. Mais ceux-ci paraissaient ordinaires et barbus – quoiqu'inhabituellement sales, et vêtus de chiffons. L'un d'eux était un petit bonhomme blond dont les cheveux formaient des touffes comme s'ils avaient été coupés avec un couteau. Mais lorsque je regardai l'autre je reçus un choc qui me laissa ébahi et le regard fixe. Je fus secoué à un tel point que je restai à le fixer, car, en habits convenables et la barbe faite, c'était mon père tout craché.

Assis sur son cheval, il me remarqua quand il regarda autour de lui ; avec désinvolture la première fois, en passant, puis son regard revint brutalement en arrière et il me dévisagea longuement. Une flamme étrange que je ne pus comprendre apparut dans ses yeux.

Il ouvrit la bouche pour parler, mais à cet instant des gens sortirent de la maison – mon père parmi eux, le bras toujours en écharpe – pour voir ce qui se passait.

Mon père s'arrêta sur le perron et examina le groupe de cavaliers, puis lui aussi remarqua l'homme qu'ils encadraient. Il resta un instant à le fixer tout comme moi ; puis ses couleurs s'évanouirent et son visage se couvrit de taches grises.

Je jetai un coup d'œil rapide à l'autre homme. Il était assis absolument droit sur son cheval. L'expression de son visage fit se serrer quelque chose dans ma poitrine. Jamais auparavant je n'avais rencontré la haine à l'état pur, les rides profondes, les yeux étincelants, les dents à nu comme celles d'un animal sauvage. Ce fut comme une gifle, horrible révélation de quelque chose qui m'était jusqu'alors inconnu, et hideux ; elle s'imprima dans mon esprit de telle sorte que jamais je ne devais l'oublier.

Mon père, l'air d'être sur le point de vomir, appuya sa main valide contre le montant et rentra dans la maison.

L'un des membres de l'escorte coupa la corde qui maintenait les bras du prisonnier. Il descendit de cheval et je pus voir ce qui n'allait pas en lui. Il avait cinquante centimètres de plus que les autres gens, mais pas parce qu'il était grand. Si ses jambes avaient été normales, il n'aurait pas dépassé le mètre soixante-quinze de mon père, mais elles étaient longues et maigres, et ses bras étaient également longs et maigres. Ce qui lui donnait un air mi-homme, mi-araignée.

Le soldat lui donna à manger et une cruche de bière. Il s'assit sur un banc et ses genoux osseux atteignaient presque le niveau de ses épaules. Il regarda dans la cour et observa tout en mâchonnant du pain et du fromage. Au cours de son inspection, il m'aperçut de nouveau.

Il me fit signe. J'hésitai et prétendis ne pas l'avoir vu. Il me fit à nouveau signe. J'eus honte d'avoir peur de lui. Je me rapprochai petit à petit, tout en restant prudemment hors de portée de ces bras arachnéens, décidai-je.

« Comment t'appelles-tu, mon garçon ? »

— « David, David Storm. »

Il hocha la tête d'un air satisfait.

— « L'homme qui était à la porte avec le bras en écharpe, ce ne serait pas ton père, Joseph Storm ? »

— « Si. »

Il hocha encore la tête. Il examina une fois de plus la maison et les dépendances.

— « Cet endroit ne serait-il pas Waknuk, alors ? »

— « Si, » répétai-je.

J'ignore s'il m'aurait interrogé davantage, car quelqu'un m'ordonna alors de circuler. Un peu plus tard, ils enfourchèrent tous leurs chevaux et s'éloignèrent, l'homme-araignée les bras à nouveau liés. Heureux de les voir partir, je les observai se diriger vers Kentak. Ma première rencontre avec quelqu'un de l'Orée n'avait pas été passionnante, après tout ; elle avait été désagréablement troublante.

J'appris plus tard que les deux hommes capturés étaient parvenus à s'enfuir la même nuit. Je ne me rappelle pas qui me l'annonça, mais je suis tout à fait sûr que ce n'était pas mon père. Jamais je ne l'entendis faire allusion à cette journée, et je n'eus jamais le courage de le questionner.

Puis, à peine, me sembla-t-il, avions-nous repris nos habitudes après l'invasion, les ouvriers s'étant mis à rattraper le travail en retard, que mon père se querellait à nouveau avec mon oncle Angus Morton.

Les différences de tempéraments et de points de vue les avaient confinés dans un état de guerre intermittente au cours des années. On prétendait que mon père avait résumé son opinion en déclarant que si Angus avait une once de principes, ils étaient d'une élasticité si infinie qu'ils menaçaient tout le voisinage ; ce à quoi Angus avait paraît-il répondu que Joseph Storm était un pointilleux à l'âme d'airain, fanatique au-delà de toute bêtise. Une querelle n'avait donc aucune peine à éclater ; et la dernière se produisit lorsqu'Angus acquit une paire de mégachevaux.

Les rumeurs sur les mégachevaux avaient atteint notre district mais personne n'en avait vus. Mon père se sentait déjà perturbé rien qu'à l'idée qu'ils pussent exister, et le fait que ce fût Angus qui les avait importés n'arrangeait rien à l'affaire ; en conséquence, ce fut donc sans doute avec quelques préjugés qu'il partit les examiner.

Ses doutes se confirmèrent aussitôt. Au moment où il posa les yeux sur les énormes créatures qui atteignaient vingt-six mains au garrot, il sut qu'ils étaient *mauvais*. Il leur tourna le dos avec dégoût et se rendit droit à la maison de l'inspecteur en exigeant qu'ils soient détruits en tant qu'Offenses.

« Vous êtes dans l'erreur, cette fois-ci, » lui dit gaiement l'inspecteur, heureux que pour

une fois sa position fût inattaquable. « Ils sont approuvés par le gouvernement, de telle sorte qu'ils ne dépendent pas de ma juridiction. »

— « Je n'y crois pas. Dieu n'a jamais fait de chevaux de cette taille. Le gouvernement *ne peut pas* les approuver. »

— « Mais si. Qui plus est, » ajouta l'inspecteur avec satisfaction, « Angus m'a appris que sa connaissance du secteur lui a procuré des pedigrees certifiés. »

— « Un gouvernement qui admettrait de telles créatures ne pourrait être que corrompu et immoral, » prononça mon père.

— « Possible, mais c'est toujours le gouvernement. »

Mon père lui adressa un regard de colère. « Il est facile de voir *pourquoi* certaines personnes les approuvent. Une de ces brutes peut faire le travail de deux ou trois chevaux ordinaires – et pour moins du double de la nourriture d'un. Voilà un bénéfice facile, un stimulant efficace pour les accepter. Mais cela ne veut pas dire qu'ils sont normaux. Je dis qu'un cheval pareil n'est pas l'une des créatures de Dieu... et dans ce cas, c'est une Offense qui doit être détruite. »

— « L'approbation officielle affirme que cette race ne fut obtenue qu'en croisant en fonction de la taille, de manière normale. Et de toute façon, je vous défie de trouver une seule caractéristique qui soit nettement mauvaise. »

— « Il ne s'ensuit pas qu'ils sont normaux, » s'entêta mon père. « Un cheval de cette taille n'est *pas* normal – vous savez cela tout aussi officieusement que moi, et l'on ne sort pas de là. Une fois que nous permettrons ce que nous savons être anormal, impossible de dire où cela peut nous mener. Une communauté craignant Dieu ne doit pas renier sa foi à cause des pressions d'un bureau de brevets gouvernementaux. Un bon nombre d'entre nous savent comment Dieu a voulu ces créatures, même si le gouvernement l'ignore. »

L'Inspecteur eut un sourire. « Comme pour le chat des Dakers ? » suggéra-t-il.

Mon père lui jeta un regard furibond. L'affaire du chat des Dakers avait laissé une rancœur.

Environ un an auparavant, il avait appris je ne sais comment que la femme de Ben Dakers abritait un chat sans queue. Il avait enquêté et lorsqu'il avait réuni les preuves selon lesquelles le chat n'avait pas perdu la queue d'une manière ou d'une autre mais n'en avait jamais possédé, il l'avait condamné, et en sa qualité de magistrat, avait ordonné à l'inspecteur de signer le mandat pour sa destruction en tant qu'Offense. L'Inspecteur s'était exécuté à contrecœur tandis que les Dakers faisaient aussitôt appel. De tels atermoiements dans un cas aussi patent portèrent atteinte aux principes de mon père et il veilla personnellement à la disparition de l'animal alors que l'affaire se trouvait encore *sub judice*. Sa position, lorsqu'un avis arriva ensuite qui reconnaissait l'existence d'une race authentique de chats sans queue avec une histoire bien précise, fut délicate et quelque peu coûteuse. C'est de très mauvaise grâce qu'il avait choisi de présenter publiquement des excuses plutôt que de démissionner de son poste de magistrat.

« Ceci, » déclara-t-il sèchement à l'inspecteur, « est une affaire autrement plus importante. »

— « Écoutez, » fit patiemment l'inspecteur. « Ces spécimens sont approuvés et ce couple a reçu une approbation supplémentaire. Si cela ne vous suffit pas, allez-y, abattez-les vous-

même... et vous verrez bien ce qui arrivera. »

— « Il est moralement de votre devoir de rédiger un édit contre ces prétendus chevaux. »

L'Inspecteur fut soudain fatigué de cette comédie.

— « Il est officiellement de mon devoir de les protéger des imbéciles ou des fanatiques, » lâcha-t-il.

Mon père ne frappa pas exactement l'inspecteur, mais il dut s'en falloir de peu. Il continua à bouillonner de rage pendant plusieurs jours, et le dimanche suivant nous eûmes droit à une imprécation enflammée sur la tolérance de Mutants qui souillait la Pureté de notre communauté. Il lança un appel au boycott général du propriétaire des Offenses, médita sur l'immoralité parmi les classes dirigeantes, laissa entendre que certains avaient peut-être quelques sympathies avec ces Mutants, et en termina avec une péroraison où un certain fonctionnaire fut cinglé en tant que mercenaire sans principes de maître sans principes, représentant local des Forces du Mal.

Bien que l'inspecteur ne disposât d'aucune chaire pour s'exprimer en public, certaines remarques tranchantes qu'il fit sur la persécution, le mépris de l'autorité, le fanatisme, la démente religieuse, les lois sur la diffamation et les effets probables d'une action en directe opposition avec la sanction gouvernementale furent longuement diffusées.

Il est fort possible que ce fut ce dernier point qui empêcha mon père d'aller plus loin. Il avait eu assez d'ennuis avec le chat des Dakers, qui n'avait aucune valeur marchande : mais les mégachevaux étaient très coûteux ; d'autre part, Angus n'était pas du genre à accepter une exécution.

Il régnait donc dans la maison un tel sentiment de frustration qu'elle était devenue un endroit où il faisait bon ne pas traîner.

Maintenant que la campagne était redevenue tranquille et ne contenait plus de gens indésirables, les parents de Sophie la laissaient à nouveau se promener et je me glissais vers chez elle dès que je pouvais éviter d'être remarqué.

Naturellement, Sophie ne pouvait aller à l'école. On l'aurait découverte très rapidement, même avec un faux certificat et, quoique ses parents lui apprirent à lire et à écrire, ils n'avaient pas de livres pour elle et cela ne servait donc pas à grand-chose. C'est pour cela que nous bavardions – ou du moins que je bavardais – beaucoup durant nos expéditions ; et j'essayais de lui enseigner ce que j'apprenais dans mes livres de lecture.

Je devais lui apprendre que le monde était, pensait-on, un endroit rudement grand, probablement rond. Sa région civilisée, dont Waknuk n'était qu'un petit district, s'appelait le Labrador. On pensait qu'il s'agissait du nom que les Anciens lui donnaient mais l'on n'en était pas sûr. Autour de la majeure partie du Labrador se trouvait une grande quantité d'eau appelée la mer, qui était importante à cause des poissons. Je ne connaissais personne en dehors d'oncle Axel, qui eût véritablement vu cette mer, parce qu'elle se trouvait très loin, mais si l'on allait à quatre cent cinquante kilomètres à l'Est, au Nord ou au Nord-Ouest, on finissait par y parvenir. Au Sud-ouest et au Sud, par contre, rien à faire ; on atteignait l'Orée puis les Terres Maudites, qui vous tuaient.

On disait également, mais nul n'en était sûr, qu'à l'époque des Anciens, ce Labrador était très froid, si froid que personne ne pouvait longtemps y habiter, de telle sorte qu'ils

l'utilisaient pour faire pousser des arbres et pour leurs mystérieuses prospections minières. Mais cela, c'était longtemps, longtemps auparavant. Mille ans ? Deux mille ? Plus peut-être. On tentait de deviner, mais personne ne le savait vraiment. On ne pouvait dire combien de générations s'étaient succédé en vivant comme des sauvages entre la Tribulation et le début de l'histoire écrite. Seuls les *Repentirs* de Nicholson avaient émergé du désert de la barbarie, et cela seulement parce qu'ils avaient reposé pendant peut-être des siècles scellés dans un coffre de pierre. Et seule la Bible avait survécu aux Anciens.

Hormis ces deux livres, le passé au-delà des trois siècles historiques était tombé dans l'oubli. Ce vide avait accouché de quelques légendes éparses, terriblement effilochées par leur passage dans les bouches successives. C'est cette longue lignée d'esprits qui lui avait donné le nom de Labrador, car il n'était mentionné ni dans la Bible ni dans les *Repentirs*, et il n'y avait plus que deux mois de froid par an ; la Tribulation en était peut-être responsable ; on la rendait responsable de pas mal de choses.

Pendant longtemps, l'on avait discuté pour savoir s'il existait d'autres parties du monde habitées en dehors du Labrador et de la grande île de Terneu. On considérait qu'il n'y avait plus que des Terres Maudites qui avaient souffert du fardeau de la Tribulation, mais l'on avait aussi trouvé des étendues d'Orée. Elles étaient naturellement déviantes au plus haut point, païennes, et impossibles à civiliser pour l'instant, mais si les limites des Terres Maudites y reculaient comme chez nous, la chose serait bientôt faisable.

En gros, on ignorait presque tout du reste du monde, mais le sujet était plus intéressant que l'Éthique, que nous apprenait un vieillard le dimanche après-midi. L'Éthique disait pourquoi il fallait faire et ne pas faire certaines choses. La plupart des interdits étaient les mêmes que ceux de mon père, mais certaines des raisons étaient différentes, ce qui était troublant.

Suivant l'Éthique, l'humanité – c'est-à-dire nous, qui vivions dans les secteurs civilisés – était en train de recouvrer la grâce ; nous suivions une voie ténue et ardue qui menait aux cimes d'où nous étions tombés. La vraie voie se divisait en nombreuses voies fausses qui paraissaient parfois plus faciles et plus attirantes ; celles-ci menaient en fait au bord de précipices dans lesquels gisait l'abysse de l'éternité. Il n'y avait qu'une seule vraie voie et, en la suivant, nous devrions, avec l'aide de Dieu, et au moment qu'il avait choisi, retrouver tout ce que nous avons perdu. Mais cette voie était si étroite, tellement parsemée de pièges et d'embûches, que l'on devait faire chaque pas avec précaution, et il était trop dangereux de compter chacun sur son seul jugement. Seules les autorités, ecclésiastiques et laïques, étaient en position de juger si un pas nouveau, une nouvelle étape, était redécouverte, donc sans danger ; ou bien déviant de la réescalade, donc coupable.

La pénitence de la Tribulation qui avait été donnée au monde devait être accomplie, la longue escalade fidèlement reconstituée et finalement, si l'on résistait tout du long à la tentation, la récompense du pardon serait accordée. Ce serait le retour à l'Âge d'Or. De telles pénitences nous avaient déjà été imposées : l'expulsion du jardin d'Éden, le Déluge, les fléaux, la destruction de Sodome et Gomorrhe, la Captivité. La Tribulation était l'une de ces punitions, mais la plus importante. Lorsqu'elle était tombée, ç'avait dû être une sorte de combinaison de tous ces désastres plus quelque chose d'autre qui avait causé une désolation plus effrayante que le déluge et le feu. Pourquoi elle nous avait été envoyée demeurait un mystère, mais, en jugeant par les précédents, il avait alors probablement dû régner une

atmosphère d'arrogance antireligieuse.

La plupart des nombreux préceptes, discussions et exemples de l'Éthique se résumaient pour nous à ceci : le devoir et le dessein de l'homme en ce bas monde est de lutter sans cesse contre les maux dont la Tribulation nous avait infestés. Avant tout, il devait veiller à ce que la forme humaine reste fidèle au dessein divin, de telle sorte qu'elle puisse un jour recouvrer la place élevée qu'elle avait à l'image de Dieu.

Néanmoins, je ne parlais guère d'Éthique avec Sophie. Non pas parce que je l'avais classée dans mon esprit comme Déviation, je crois ; mais comme il fallait bien admettre qu'elle ne correspondait pas exactement à l'image de Dieu, il me semblait plus diplomate d'éviter ce côté-là. Et il y avait plein d'autres choses dont parler.

Chapitre cinq

À Waknuk, personne ne semblait s'inquiéter quand je disparaissais. Ce n'est que lorsque je restais dans les parages que l'on pensait à me donner du travail.

La saison était belle, ensoleillée tout en étant humide, de telle sorte que même les fermiers avaient peu de choses dont se plaindre, autre que le travail à rattraper à cause de l'invasion. En dehors des moutons, la moyenne d'Offenses dans les naissances printanières avait été exceptionnellement basse. Les récoltes à venir étaient à ce point orthodoxes que l'inspecteur n'avait affiché la destruction que d'un seul champ appartenant à Angus Morton. Même parmi les légumes il y eut peu de déviations ; comme de coutume, les solanacées en fournirent la majorité. L'un dans l'autre, cette saison-là fut probablement établi un record de Pureté, et les condamnations étaient à ce point minimales que mon père lui-même fut assez satisfait d'annoncer prudemment dans l'un de ses sermons que Waknuk paraissait dérouter cette année les Forces du Mal.

Tout le monde étant très affairé, je pouvais partir de bonne heure, et durant ces longues journées d'été, Sophie et moi vagabondâmes encore plus qu'auparavant, mais nous explorions avec précaution et nous en tenions aux chemins peu fréquentés pour éviter les rencontres. L'éducation de Sophie avait installé chez elle une timidité envers les étrangers qui était presque devenue un instinct. Avant que quelqu'un apparaisse, elle s'était évanouie sans un bruit. Le seul adulte avec qui elle avait fait ami-ami était Corky, qui s'occupait de la machine à vapeur. Tous les autres étaient dangereux.

Nous découvrîmes un coin en amont du cours d'eau où se trouvaient des bancs de galets. J'aimais à enlever mes chaussures, remonter mon pantalon et y patauger un examinant marmites et fissures. Sophie s'asseyait sur l'une des grosses pierres plates qui descendaient dans l'eau en pente douce, et elle me regardait. Plus tard, nous y allâmes armés de deux petits filets qu'avait faits madame Wender, avec un bocal pour nos prises. Je péchais les petites créatures en forme de crevettes qui vivaient par là tandis que Sophie faisait de son mieux pour les ramener à la berge. Elle n'y réussissait guère. Au bout de nombreux essais, elle abandonna et resta assise à m'observer avec envie. Puis, très audacieusement, elle ôta une chaussure et considéra son pied nu, méditative. Au bout d'une minute, elle ôta l'autre. Elle remonta son pantalon en coton au dessus des genoux et s'avança dans le ruisseau. Elle y resta un instant, pensive, fixant à travers l'eau limpide ses pieds sur les galets. Je lui lançai :

« Viens par ici. Il y en a plein. »

Elle pataugea jusqu'à moi en riant, excitée.

Lorsque nous en eûmes assez, nous nous assîmes sur la pierre plate et laissâmes nos pieds sécher au soleil.

— « Ils ne sont pas vraiment horribles, n'est-ce pas ? » dit-elle en considérant les siens d'un œil critique.

— « Ils ne sont pas horribles du tout. On dirait que les miens sont nouveaux, » lui dis-je en toute franchise. Cela lui fit plaisir.

Quelques jours plus tard, nous y retournâmes. Tandis que nous péchions, nous laissâmes le bocal sur la pierre plate à côté de nos chaussures et y courions allègrement de temps en

temps pour y jeter consciencieusement nos prises, sans songer au reste du monde. Une voix résonna brutalement.

« Hello, David ! »

Je levai les yeux en sachant que Sophie s'était raidie derrière moi.

Le garçon qui m'avait appelé se tenait sur la berge juste au-dessus de nos affaires. Je le connaissais. Alan, fils de John Ervin, le forgeron, deux ans de plus que moi. Je gardai la tête froide.

— « Oh, salut, Alan, » lui fis-je sur un ton peu encourageant.

Je pataugeai jusqu'à la pierre et pris les chaussures de Sophie.

— « Attrape ! » lui criai-je en les lui envoyant.

Elle en attrapa une, l'autre tomba dans l'eau, mais elle la récupéra.

— « Qu'est-ce que vous faisiez ? »

Je lui répondis que nous attrapions des simili-crevettes. Ce faisant je sortis tranquillement de l'eau. Alan ne m'avait jamais vraiment intéressé, et c'était sans plaisir que je le voyais.

— « Elles ne sont pas bonnes. C'est des poissons qu'il faut prendre, » dit-il d'un ton méprisant.

Il tourna son attention vers Sophie qui se dirigeait vers la rive, chaussures à la main, à quelques mètres de là.

— « Qui c'est, elle ? »

J'attendis pour répondre d'avoir enfilé mes chaussures. Sophie avait alors disparu dans les buissons.

— « Qui c'est ? » répéta-t-il. « Ce n'est pas l'une de... » Il s'interrompit brutalement. Je levai les yeux et vis qu'il fixait quelque chose à mon côté. Je fis volte-face. Sur la pierre plate se trouvait une empreinte de pied encore mouillée. Sophie y avait appuyé un pied lorsqu'elle s'était penchée pour faire basculer sa prise dans le bocal. La marque était encore suffisamment humide pour révéler les six orteils. Je lançai un coup de pied au bocal. Une cascade d'eau et de crevettes s'abattit sur la pierre et fit disparaître l'empreinte, mais je savais avec un sentiment de malaise que le mal était fait.

« Ho ! » lâcha Alan, et il y eut dans ses yeux une flamme qui me déplut. « Qui c'est ? » répéta-t-il encore.

— « C'est une amie à moi. »

— « Comment s'appelle-t-elle ? »

Je ne répondis pas.

— « Bah, je l'apprendrai bientôt, » déclara-t-il avec une grimace.

— « Ça ne te regarde pas. »

Il ne m'écouta point ; il s'était retourné et regardait le long de la berge en direction du point où Sophie s'était évanouie dans les buissons.

Je remontai la pierre en courant et me jetai sur lui. Il était plus grand que moi mais je le pris par surprise et nous tombâmes ensemble en un tourbillon de bras et de jambes. De la

lutte, je ne savais que ce que j'avais appris au cours de quelques rapides échauffourées. Je tapais de mon mieux. J'avais l'intention de gagner quelques minutes pour que Sophie mette ses chaussures et se cache ; si elle avait un peu d'avance, jamais il ne pourrait la retrouver, ainsi que je le savais par expérience. Puis il se remit de sa surprise première et m'assura deux coups au visage qui me firent oublier Sophie, et je me battis pour mon propre compte, toutes griffes dehors.

Nous roulâmes sur l'herbe dans un sens puis dans l'autre. Je ne cessais de frapper et de me débattre avec fureur, mais son poids commençait à peser dans la balance. Il commençait à se sentir plus sûr de soi, et moi plus vain. Je n'en avais pas moins acquis quelque chose : je l'avais empêché de courir sur-le-champ derrière Sophie. Petit à petit il prit le dessus et bientôt il fut assis sur moi et me bourra de coups tandis que je me tortillais. Je donnais des coups de pieds, mais je ne pouvais en fait qu'élever mes bras au-dessus de ma tête pour me protéger. Il y eut brutalement un cri de douleur, et les coups cessèrent. Il s'affala sur moi. Je le soulevai et m'assis pour apercevoir Sophie, debout, un gros caillou à la main.

« C'est moi qui l'ai frappé, » m'annonça-t-elle avec fierté et une touche d'émerveillement. « Tu crois qu'il est mort ? »

Alan gisait immobile, le visage pâle, du sang coulant sur sa joue, mais il respirait bel et bien, donc il n'était certainement pas mort.

— « Oh, mon Dieu, » fit Sophie en réagissant brutalement ; elle lâcha le caillou.

Nous fixâmes Alan, puis échangeâmes un regard. Nous avons tous deux le désir de faire quelque chose pour lui, mais nous avons peur.

— « Personne ne doit jamais l'apprendre. *Personne*, » avait dit madame Wender avec fermeté, et ce garçon était désormais au courant. Cela nous effrayait.

Je me levai. Je pris Sophie par la main et l'attirai.

— « Allez, viens, » lui ordonnai-je.

John Wender écouta notre explication avec attention et patience.

« Vous êtes bien sûrs qu'il l'a vue ? Ce n'est pas simplement qu'il était curieux parce que Sophie était une étrangère ? » finit-il par demander.

— « Non, » répondis-je. « Il a vu l'empreinte ; c'est pour ça qu'il a voulu la rattraper. »

Il hocha lentement la tête.

— « Je vois. » Je fus surpris de son calme.

Il examina nos visages avec sérénité. Les yeux de Sophie étaient remplis d'un mélange d'inquiétude et d'excitation. Les miens devaient être bordés de rouge, et des coulées de saleté devaient en partir. Il tourna la tête et affronta le regard de sa femme.

— « Je crains que le temps ne soit venu. Voilà. »

Il se leva et fit le tour de la table jusqu'à elle. Il l'enlaça, se pencha et l'embrassa. Elle avait les larmes aux yeux.

— « Oh, Johnny, mon chéri. Pourquoi es-tu si gentil avec moi, alors que tout ce que je t'ai apporté... ? » Il l'interrompit par un autre baiser.

Pendant un instant, ils se regardèrent les yeux dans les yeux, puis sans mot dire tous deux se tournèrent vers Sophie.

Madame Wender redevint semblable à elle-même. Elle se dirigea prestement vers le buffet, en sortit de la nourriture et la mit sur la table.

« D’abord, lavez-vous, petits cochons. Ensuite, mangez tout ça. Jusqu’au bout. »

En nous lavant, je posai une question que je désirais poser depuis longtemps.

— « Madame Wender, si ce n’est que les orteils de Sophie, on n’aurait pas pu les couper quand elle était petit bébé ? Je ne crois pas que ça lui aurait fait trop mal et personne n’aurait rien su. »

— « Il y aurait eu des cicatrices, David, et même en les voyant les gens auraient compris. Maintenant, vite, mangez tout ça, » et elle passa dans l’autre pièce, très affairée.

— « On s’en va, » ne tarda pas à me confier Sophie, la bouche pleine de tarte.

— « Vous vous en allez ? » répétai-je, d’une voix sans vie.

Elle hocha la tête. « Maman m’a dit que si quelqu’un le découvrait, on devrait partir. On a failli le faire quand tu as tout découvert. »

— « Mais... tu veux dire sur le-champ ? Pour ne jamais revenir, » lui demandai-je, désarmé.

— « Oui, je crois. »

J’avais faim mais je perdis soudain mon appétit. Je jouai avec la nourriture dans mon assiette. Le remue-ménage et les bruits de bousculade de la maison prirent un air de mauvais augure. Je regardai Sophie par-dessus la table. J’avais dans la gorge une boule que je ne pouvais avaler.

— « Où ? » lui demandai-je, misérable.

— « Je ne sais pas... très loin, en tous cas. »

Nous restâmes assis. Sophie babillait entre deux bouchées ; j’avais de la peine à déglutir à cause de la boule. Morne plaine jusqu’à l’horizon. Je savais que rien ne serait jamais plus le même. La désolation de cette perspective m’engloutit. Il me fallait faire de gros efforts pour retenir mes larmes.

Madame Wender amena une série de sacs et de paquets. Je la regardai lugubrement les poser contre la porte et repartir. Monsieur Wender rentra et en ramassa quelques-uns. Madame Wender reparut et emmena Sophie dans l’autre pièce. Lorsque monsieur Wender revint chercher des paquets, je le suivis dehors.

Les deux chevaux, Tipois et Sable, attendaient patiemment, des ballots attachés sur leur dos. Je fus surpris de ne pas voir la charrette et le lui dis.

John Wender hocha la tête.

— « Avec une charrette, on doit rester sur les chemins ; avec des chevaux de bât, on va où on veut. »

Je l’observai attacher d’autres ballots tandis que je rassemblais mon courage.

— « Monsieur Wender... Est-ce que je peux venir aussi, s’il vous plaît ? »

Il arrêta ce qu’il faisait et se retourna pour me regarder. Nous nous considérâmes quelques instants puis, à regret, il hocha la tête. Il dut voir les larmes dans mes yeux car il posa la main

sur mon épaule et la laissa reposer dessus.

— « Rentre avec moi, David, » me dit-il en me précédant à l'intérieur de la maison.

Madame Wender était revenue dans la salle de séjour, se tenait au beau milieu de la pièce et regardait autour d'elle ce qu'elle pouvait avoir oublié.

— « Il veut venir avec nous, Martie, » déclara monsieur Wender.

Elle s'assit sur un tabouret et me tendit les bras. Muet, j'allai jusqu'à elle. Elle parla par-dessus mon épaule.

— « Oh, Johnny. Quel père horrible ! J'ai peur pour lui. »

Près d'elle comme cela, je pouvais percevoir ses pensées. Elles étaient plus rapides et plus claires que ses paroles. Je sais ce qu'elle ressentait, à quel point elle désirait que je parte avec eux, comment elle comprit sans en examiner les raisons, que je ne pouvais et ne devais pas les accompagner. J'eus la réponse avant même que John Wender eût prononcé la première phrase pour me répondre.

— « Je sais, Martie. Mais c'est pour Sophie que j'ai peur... et pour toi. Si on nous attrapait, on nous accuserait d'enlèvement en plus de la dissimulation. »

— « S'ils prennent Sophie, rien ne pourra être pire pour moi, Johnny. »

— « Mais il n'y a pas que ça, chérie. Une fois satisfaits que nous avons quitté le district, nous tomberons dans la responsabilité de quelqu'un d'autre et on ne s'inquiétera pas tellement de nous. Mais si Storm perdait son fils, ce serait le branlebas à des kilomètres à la ronde, et je doute que nous puissions alors nous en tirer. Ils lanceraient des détachements dans toutes les directions. On ne peut pas se permettre de faire courir davantage de risques à Sophie, non ? »

Madame Wender demeura silencieuse pendant quelques instants. Je la sentis insérer les raisons dans ce qu'elle savait déjà. Son bras se resserra bientôt autour de moi.

— « Tu comprends, n'est-ce pas, David ? Si tu venais avec nous ton père serait tellement furieux que nous aurions encore moins de chances de mettre Sophie en sécurité. Je veux vraiment que tu viennes, mais à cause de Sophie, il ne faut pas. Montre-toi brave, David. Tu es son seul ami et tu peux l'aider en étant très brave. Tu le seras, n'est-ce pas ? »

Ses paroles me paraissaient une répétition maladroite. Ses pensées étaient bien plus claires et j'avais déjà dû accepter l'inévitable décision. Je ne pouvais parler. J'opinaï du chef et la laissai me serrer comme jamais ma mère ne l'avait fait.

Les paquets furent finis peu avant le crépuscule. Lorsque tout le monde fut prêt, monsieur Wender me prit à part.

— « David, » me dit-il d'homme à homme, « je sais combien tu affectionnes Sophie. Tu t'en es occupé comme un héros, mais il y a encore une chose que tu peux faire pour l'aider. Acceptes-tu ? »

— « Oui. Qu'est-ce que c'est, monsieur Wender ? »

— « Voilà. Une fois que nous serons partis, ne rentre pas tout de suite chez toi. Peux-tu rester ici jusqu'à demain matin ? Cela nous donnera un peu plus de temps pour la mettre à l'abri. Tu veux bien ? »

— « Oui, » répondis-je, sérieux.

Nous nous serrâmes la main. Je me sentis plus fort et plus digne de confiance – un peu comme la première fois, quand elle s’était foulé la cheville.

À mon retour, Sophie me tendit la main avec quelque chose caché dedans.

— « C’est pour toi, David, » dit-elle en me la glissant dans la paume.

Je regardai. C’était une boucle de cheveux bruns attachés par un bout de ruban jaune. Je les fixais encore quand elle me jeta les bras autour du cou et m’embrassa avec plus de détermination que de jugement. Son père l’attrapa et la fit atterrir sur la charge du cheval de tête.

Madame Wender se pencha pour m’embrasser elle aussi.

— « Au revoir, mon chéri. » Elle toucha ma joue écorchée d’un index doux. « Jamais nous ne t’oublierons, » dit-elle, les yeux brillants.

Ils démarrèrent. John Wender menait les chevaux, le fusil à travers son dos et le bras sur celui de sa femme. À la lisière des bois, ils marquèrent une pause et se retournèrent pour me faire un signe. Je leur rendis leur salut. Ils continuèrent. Je ne vis plus bientôt que le bras de Sophie qui s’agitait pour être avalé par la pénombre des arbres.

Le soleil était haut et les hommes depuis longtemps dans les champs, lorsque j’atteignis la maison. Il n’y avait personne dans la cour, mais le poney de l’inspecteur était attaché au poteau à côté de la porte, et j’en déduisis que mon père devait être à l’intérieur.

J’espérais être resté absent suffisamment longtemps. J’avais passé une mauvaise nuit. Au début, je m’étais montré très vaillant, mais ma résolution s’affaiblit quelque peu avec les ténèbres. Jamais auparavant je n’avais passé la nuit hors de ma propre chambre. Tout y était familier ; la maison vide des Wender semblait remplie de bruits étranges. Je parvins à trouver quelques chandelles et les allumai, et lorsque j’eus ravivé le feu en y ajoutant du bois, les lieux me parurent un peu moins solitaires – mais un peu seulement. De curieux petits bruits ne cessèrent de se produire à l’intérieur et à l’extérieur de la maison.

La nuit m’attendait avec ses perspectives de terreurs, et pourtant rien n’arriva. Les petits pas rampant n’amenèrent personne, les petits coups ne furent le prélude à rien d’autre, non plus que, de temps à autre, certains frottements. Ils étaient inexplicables mais aussi, fort heureusement, invisibles, et en dépit de tout cela, je finis par vaciller sur mon tabouret. Je pris mon courage à deux mains et osai avancer précautionneusement jusqu’au lit. Je me traînai dessus et m’appuyai avec réconfort contre le mur. Je restai un instant à observer les bougies et les ombres instables qu’elles projetaient en me demandant ce que je devais faire une fois qu’elles seraient consumées, lorsque, d’un seul coup, elles furent finies... et le soleil brillait.

J’avais trouvé du pain dans la maison des Wender, mais j’avais encore faim quand j’arrivai chez moi. Cela devait attendre. Ma première intention était de gagner ma chambre à la dérobée, avec le mince espoir que mon absence fût passée inaperçue de telle sorte que je puisse prétendre ne pas m’être réveillé, mais ce n’était pas mon jour de chance ; Mary m’aperçut par la fenêtre de la cuisine alors que je traversais furtivement la cour. Elle me lança :

« Viens ici tout de suite. On t'a cherché partout. Où étais-tu ? » Puis, sans attendre de réponse, elle ajouta : « Papa est dans une colère noire. Tu ferais bien d'y aller avant que ça empire. »

Mon père et l'inspecteur se trouvaient dans la pièce de réception, sur le devant, que l'on utilisait rarement. Je dus arriver à un moment crucial. L'Inspecteur n'avait guère changé, mais mon père était tonitruant.

— « Viens ici ! » me lança-t-il dès que j'apparus sur le seuil.

Je m'approchai à contrecœur.

— « Où étais-tu ? Tu es resté absent toute la nuit. Où ? »

Je ne répondis pas.

Il me soumit à une demi-douzaine de questions, l'air chaque seconde plus féroce comme je n'y répondais pas.

— « Allons. La maussaderie ne sert à rien. Qui était cette enfant – ce Blasphème – avec qui tu étais hier ? » cria-t-il.

Je ne répondis rien. Il me regarda d'un air menaçant. Jamais je ne l'avais vu plus furieux. J'étais malade de terreur.

L'Inspecteur intervint alors. Il me parla de sa voix tranquille habituelle.

« Tu sais, David, la dissimulation de Blasphème – la non-dénonciation d'une déviation humaine – est une chose très très sérieuse. On va en prison pour cela. C'est le devoir de chacun de me signaler toutes les Offenses, même si elles ne sont pas certaines, afin que je puisse décider. C'est toujours important, et très important s'il s'agit d'un Blasphème. Dans notre cas, il ne paraît y avoir aucun doute, à moins que le jeune Ervin ne se soit trompé. Il prétend que l'enfant avec qui tu te trouvais avait six orteils. Est-ce exact ? »

— « Non. »

— « Il ment, » fit mon père.

— « Je vois, » dit l'inspecteur, calmement. « Eh bien, si ce n'est pas vrai, peu importe alors que nous sachions qui elle est, n'est-ce pas ? » continua-t-il sur un ton raisonneur.

Je ne répondis rien. Cela paraissait sûr. Nous nous jugeâmes.

— « Tu comprends certainement ça. Si ce n'est *pas* vrai... » continua-t-il sur un ton persuasif, mais mon père l'interrompit.

— « Je vais m'occuper de lui. Il ment, ce gamin. » Et il ajouta à mon intention : « Va dans ta chambre. »

J'hésitai. Je savais très bien ce que cela voulait dire, mais je savais également que dans cette disposition d'esprit, mon père agirait de même que je parle ou non. Je serrai les dents et me retournai pour partir. Mon père me suivit et prit un fouet sur la table.

— « Vous prenez mon fouet, » lui dit l'inspecteur.

Mon père ne parut pas l'entendre. L'Inspecteur se leva.

— « J'ai dit que vous prenez *mon* fouet, » répéta-t-il sur un ton dur et de mauvais augure.

Mon père ralentit. D'un geste de mauvaise humeur, il jeta le fouet sur la table. Il foudroya l'inspecteur du regard et se tourna pour me suivre.

J'ignore où se trouvait ma mère, peut-être avait-elle peur de mon père. C'est Mary qui vint me voir et fit de petits bruits réconfortants en pansant mes plaies. Elle pleura un peu en me mettant au lit, puis elle me fit avaler quelques cuillerées de bouillon. Je fis de mon mieux pour paraître brave, mais une fois qu'elle fut partie, mes larmes mouillèrent l'oreiller. Ce ne furent pas les douleurs physiques qui les provoquèrent alors... mais l'amertume, les remords et l'humiliation. Misérable, pitoyable, je serrai de toutes mes forces le ruban jaune et la boucle brune.

— « Je n'ai pas pu, Sophie, » hoquetai-je. « Je n'ai pas pu. »

Chapitre six

Le soir, lorsque je fus calme, je découvris que Rosalind tentait de me parler. Certains des autres me posaient aussi des questions anxieuses. Je leur parlai de Sophie. Ce n'était plus un secret, maintenant. Je les sentis indignés. J'essayai de leur expliquer qu'une personne avec une déviation – une petite déviation, en tout cas – n'était pas la monstruosité que l'on nous racontait. Cela ne faisait en fait aucune différence – pour Sophie, en tout cas. Ils acceptèrent cela avec quelques doutes. On leur avait tous appris à ne pas l'accepter, et pourtant ils devaient savoir que ce que je leur disais était pour moi la vérité. Impossible de mentir quand on parle en pensées. Ils se débattirent avec l'idée nouvelle qu'une Déviation n'était peut-être pas répugnante et mauvaise... sans grand succès, d'ailleurs. En la circonstance, ils ne purent m'apporter grande consolation, et je ne regrettai rien lorsqu'ils partirent tous un par un pour s'endormir.

J'étais également épuisé, mais le sommeil fut long à venir.

Je restai allongé à m'imaginer Sophie et ses parents en train de descendre péniblement vers le Sud et la sécurité douteuse de l'Orée, avec le fol espoir qu'ils seraient assez loin pour que ma trahison ne leur ait pas nui.

Et lorsque le sommeil vint enfin, ce fut avec des rêves. Visages et personnes allaient et venaient sans cesse ; les scènes aussi. Une fois de plus, je vis mon père dans la cour avec tout le monde autour de lui, et il réglait son compte à une Offense qui était Sophie, et je me réveillai en entendant ma voix qui lui criait de s'arrêter. J'eus peur de me rendormir, mais j'y parvins et le résultat fut différent.

Je rêvai encore de la grande ville au bord de la mer, avec ses maisons et ses rues, et les objets volant dans le ciel. Il y avait des années que je n'en avais plus rêvé, mais rien n'avait changé et cela m'apaisa d'une façon des plus obscures.

Ma mère me rendit visite au matin, mais elle avait un air détaché et désapprouvateur. C'est Mary qui s'occupa de tout et elle décréta que je ne me lèverais pas ce jour-là. Je devais rester allongé sur le ventre, sans bouger d'un pouce, pour que mon dos guérisse plus rapidement. J'obéis, car il était beaucoup plus confortable d'agir ainsi. Je restai donc allongé à réfléchir aux préparatifs auxquels je devrais me livrer pour m'enfuir dès que je serais remis d'aplomb. Il vaudrait beaucoup mieux avoir un cheval, décidai-je, et je passai la majeure partie de la matinée à établir un plan pour en voler un et m'échapper vers l'Orée.

L'Inspecteur vint me voir dans l'après-midi et m'apporta un sac de biscuits au beurre. Je songeai un instant à tenter de lui soutirer quelque chose – innocemment, bien sûr – au sujet de la vraie nature de l'Orée. Après tout, en tant qu'expert en Déviations, il devait les connaître mieux que quiconque. En y réfléchissant mieux, je décidai cependant que cela risquait d'être peu diplomate.

Il fut compatissant et assez gentil, mais il avait une mission. Il posa ses questions de manière amicale. En mâchonnant lui-même un biscuit, il me demanda :

« Depuis combien de temps connaissais-tu cette petite Wender ? Quel est son nom, au fait ? »

Je le lui dis, car cela n'avait aucune importance, maintenant.

— « Depuis combien de temps connaissais-tu cette déviante Sophie ? »

Je ne crus pas que la vérité pût aggraver mon cas.

— « Depuis pas mal de temps. »

— « C'est-à-dire ? »

— « Environ six mois, je pense. »

Il haussa les sourcils et prit un air sérieux.

— « C'est grave, tu sais. On appelle ça dissimulation avec préméditation. Tu devais savoir que c'était mal, non ? »

Je baissai les yeux. Je me tortillai, mal à l'aise sous son regard direct, puis m'arrêtai car mon dos m'élançait.

— « Ça ne ressemblait pas vraiment à ce qu'on dit à l'église, » tentai-je d'expliquer. « De plus c'étaient de tout petits orteils. »

L'Inspecteur prit un autre biscuit et me rendit le sac.

— « ... Et que chaque pied eût cinq orteils, » me cita-t-il. « Tu te rappelles ça ? »

— « Oui, » fis-je misérablement.

— « Et bien, chaque partie de la Définition a la même importance ; et si un enfant n'y correspond pas, il n'est pas humain, ce qui veut dire qu'il n'a pas d'âme. Il n'est pas à l'image de Dieu, il est une imitation, et il se trouve toujours une erreur dans les imitations. Seul Dieu produit la perfection. Si les Déviations nous ressemblent énormément, elles ne peuvent être véritablement humaines. Elles sont différentes. »

J'y réfléchis.

— « Mais Sophie n'est *pas* véritablement différente... en dehors de ça. »

— « Tu comprendras plus facilement quand tu seras plus grand, mais tu connais la Définition, et tu as dû te rendre compte que Sophie était déviante. Pourquoi n'en as-tu parlé ni à ton père ni à moi ? »

Je lui expliquai mon rêve où mon père traitait Sophie comme l'une des Offenses de la ferme. L'Inspecteur me regarda quelques secondes d'un air songeur, puis il hocha la tête.

— « Je vois. Mais on ne traite pas les Blasphèmes de la même façon que les Offenses. »

— « Qu'est-ce qui leur arrive ? »

Mais il biaisa. Il continua :

— « Tu sais, c'est en fait mon devoir de mentionner ton nom dans mon rapport. Mais comme ton père a déjà agi, je peux l'omettre. Ce n'en est pas moins une question sérieuse. Le Diable nous envoie des Déviations pour nous tenter et nous écarter de la Pureté. Il est parfois assez malin pour façonner une imitation presque parfaite, aussi nous faut-il toujours guetter l'erreur qu'il a commise pour pouvoir la signaler. Tu t'en souviendras, à l'avenir, n'est-ce pas ? »

J'évitai son regard. L'Inspecteur était l'inspecteur, un personnage important ; je ne pouvais toujours pas croire que c'était le Diable qui avait envoyé Sophie. Je trouvais difficile de saisir comment ces deux petits orteils pouvaient bien faire une telle différence.

« Sophie est une amie. Ma meilleure amie. »

L'Inspecteur continua de me regarder, puis il hocha la tête et poussa un soupir.

— « La loyauté est une belle vertu, mais il existe aussi des loyautés mal comprises. Tu comprendras un jour l'importance d'une loyauté supérieure. La Pureté de la Race... »

Il s'interrompit : la porte s'ouvrait. Mon père entra.

— « On les a eus tous les trois, » dit-il à l'inspecteur en me jetant un regard de dégoût.

L'Inspecteur se leva brutalement et ils sortirent tous deux. Je fixai la porte fermée. Mes remords me taraudèrent sauvagement. Je m'entendis gémir tandis que les larmes coulaient sur mes joues. J'essayai de me retenir, mais en vain. Mon dos blessé était oublié. L'horreur que la nouvelle de mon père avait causée m'était bien plus pénible. Ma poitrine en était serrée.

La porte se rouvrit bientôt. Je gardai le visage vers le mur. Des pas traversèrent la pièce. Une main se posa sur mon épaule. La voix de l'inspecteur m'annonça :

— « Ce n'est pas ça, mon petit. Tu n'as rien eu à y voir. C'est une patrouille qui les a attrapés tout à fait par hasard à trente kilomètres d'ici. »

Deux jours plus tard, je déclarai à oncle Axel : « Je vais m'enfuir. »

Il marqua une pause et fixa songeusement sa scie.

— « Ce n'est pas prudent. Ce genre de truc ne marche jamais très bien. D'autre part, où t'enfuirais-tu ? »

— « C'est ce que je voulais te demander. »

Il secoua la tête. « Dans tous les districts on te demandera un certificat de normalité, » m'apprit-il. « Et on saura qui tu es et d'où tu viens. »

— « Pas dans l'Orée, » avançai-je.

Il me regarda fixement. « Seigneur ! Tu ne peux pas vouloir aller dans l'Orée. Il n'y a rien, là-bas, pas même à manger. La plupart sont à moitié morts de faim, c'est pour ça qu'ils font leurs raids. Non, là-bas, tu passerais tout ton temps à essayer de rester en vie, et tu aurais de la chance en y arrivant. »

— « Mais il doit bien y avoir d'autres endroits. »

— « Seulement si tu trouvais un bateau pour t'emmener, et même en ce cas... » Il secoua encore la tête. « Selon mon expérience, si tu quittes quelque chose qui ne te plaît pas, ce que tu trouves ne te plaira pas non plus. Par contre, quitter quelque chose *pour* quelque chose est une chose différente, mais vers quoi veux-tu t'enfuir ? Crois-moi, ici vaut mieux que pas mal d'endroits. Non, je m'y oppose, David. Dans quelques années, quand tu seras un homme et quand tu pourras t'occuper de ta personne, ce sera peut-être différent. Je pense qu'il vaudrait mieux rester ici en attendant ; bien mieux que te faire rattraper et ramener ici. »

Il y avait du vrai là-dedans. Je commençais à apprendre les sens du mot « humiliation » et je n'en désirais plus pour l'instant. Mais d'après ce qu'il disait, même plus tard la question de l'endroit où aller ne serait pas résolue. Il me semblait préférable d'apprendre le plus possible sur le reste du monde, pour me préparer.

Je lui demandai à quoi il ressemblait.

« Païen. Très païen, en vérité. »

C'était le genre de réponse bateau que mon père aurait donnée. Je fus déçu de l'entendre dans la bouche d'oncle Axel, et je le lui dis. Il eut un sourire.

— « Très bien, mon petit David, c'est assez vrai. Tant que tu ne bavardes pas, je vais t'en parler un peu. »

— « Tu veux dire que c'est un secret ? » demandai-je, dérouté.

— « Pas vraiment. Mais quand les gens ont l'habitude de croire que telle ou telle chose est comme ci ou comme ça, et qu'en plus les prédicateurs veulent qu'ils le croient, on ne peut attendre aucun remerciement lorsqu'on bouleverse ces idées. Les marins n'ont pas tardé à le découvrir, à Rigo, alors maintenant ils n'en parlent presque plus, qu'aux autres marins. Si le reste des gens veulent croire qu'il n'y a pratiquement que des Terres Maudites, à leur guise ; ça ne change rien à la réalité, et tout n'en est que plus calme. »

— « On m'a appris qu'il n'y a que des Terres Maudites ou une Orée dégénérée. »

— « On pourrait t'apprendre autre chose, mais même à Rigo il y en a peu qui le diront, alors ne parlons pas de cette brousse. Et attention, il ne faut pas croire tout ce que disent les marins. On pourrait parfois se demander s'ils parlent du même endroit. Mais une fois que tu en as eu un aperçu, tu commences à comprendre que le monde est bien plus étranger que vu de Waknuk. Alors, tu garderas la bouche cousue ? »

Je le lui assurai.

— « Très bien, alors. Voilà ce qu'il en est... » commença-t-il.

« Pour atteindre le reste du monde (m'expliqua oncle Axel), on commence par descendre le fleuve à partir de Rigo pour arriver à la mer. On prétend que ça ne sert à rien de naviguer tout droit vers l'Est parce que, soit la mer continue sans cesse, soit elle s'arrête brusquement et on tombe par-dessus le rebord. Personne ne sait exactement ce qu'il en est.

» Si l'on se dirige vers le Nord-est, on dit qu'il y a là un grand pays où les plantes ne sont pas trop déviantes et les animaux et les gens n'ont pas l'air trop déviants, mais les femmes sont très grandes et très fortes. Elles gouvernent entièrement le pays et font tout le travail. Elles gardent leurs hommes en cages jusqu'à vingt-quatre ans, puis elles les mangent. Elles mangent aussi les marins naufragés. Mais comme personne ne semble avoir rencontré quiconque y étant allé et s'en étant échappé, on ne voit pas très bien comment l'on sait cela. C'est donc ce que l'on dit... et personne n'est jamais venu le réfuter.

» Je ne connais que le Sud – j'y suis allé trois fois. Pour cela on garde la côte à tribord quand on quitte le fleuve. Au bout d'environ deux cents milles, on arrive au détroit de Terneu. Le détroit s'élargit et il faut garder la côte de Terneu à bâbord et faire de l'eau à Lark – et des provisions, si les gens de Terneu le veulent bien. Après ça, on pique au Sud-est puis au Sud pour retrouver le continent à tribord. On découvre qu'il n'y a plus alors que des Terres Maudites... ou du moins une Orée très dégénérée. Pas mal de choses poussent, mais en s'avancant, on se rend compte que c'est presque tout déviant. Il y a également des animaux et on a l'impression qu'il serait difficile de les classer comme Offenses de quoi que ce soit.

» Encore un ou deux jours de navigation avec plein de Terres Maudites indubitables. On

suit bientôt une grande baie et on se retrouve au beau milieu des Terres Maudites.

» Les premiers marins qui ont vu ça ont eu terriblement peur. Ils avaient l'impression d'abandonner la Pureté et de s'éloigner petit à petit de Dieu qui ne pourrait bientôt plus les secourir. Tout le monde sait que quand on marche sur les Terres Maudites on meurt, et aucun d'eux ne s'attendait à en voir de si près.

» Oui, ce devait être atterrant de voir fleurir ainsi ces choses qui vont à l'encontre des lois divines de la nature. On voit des épis de maïs géants, tordus, plus hauts que de petits arbres ; de gros saprophytes qui poussent sur des rochers, leurs racines au vent comme des touffes de cheveux longs d'une aune ; en certains endroits, des colonies de fungi que l'on risque de prendre pour de gros rocs blancs ; des plantes grasses en forme de tonneaux et grosses comme de petites maisons, avec des épines de trois mètres de long. Il y a des plantes qui poussent au sommet des falaises et laissent pendre de gros câbles verts dans la mer à plus de trente mètres. C'en est parfois à se demander s'il s'agit d'une plante terrestre qui boit l'eau de la mer, ou d'une plante marine qui s'est débrouillée pour monter à terre. Il y a des centaines de trucs bizarres et pas un de normal parmi eux – c'est une sorte de jungle déviante sur des kilomètres et des kilomètres. Il ne semble pas y avoir beaucoup d'animaux, mais on en aperçoit un parfois, quoiqu'il soit difficile de lui donner un nom. Un bon nombre d'oiseaux, par contre, des oiseaux de mer en général ; et à une ou deux reprises on a aperçu de gros objets qui flottaient dans le lointain, trop loin pour les distinguer, mais leur mouvement ne paraissait pas normal pour des oiseaux. C'est une terre étrange, mauvaise, et maint spectateur comprend brutalement ce qui se produirait ici sans les Lois sur la Pureté et les Inspecteurs.

» C'est grave, mais il y a pire.

» Plus au Sud, on peut trouver des secteurs où poussent des plantes maigrichonnes et l'on atteint bientôt des étendues côtières où rien, absolument rien ne pousse pendant vingt, trente ou quarante milles.

» Tout le rivage est vide – noir, aride, vide. Derrière, les terres paraissent n'être qu'un immense désert de charbon. Les falaises s'interrompent brutalement, sans rien pour les adoucir. Aucun poisson dans les eaux, ni algues, ni même de vase, et lorsqu'un bateau y a navigué, les barnacles et les cochonneries se décollent et la coque reste propre. On ne voit pas d'oiseaux. Rien ne bouge à part les vagues qui s'abattent sur les plages noires.

» C'est un endroit effrayant. Les patrons font vite naviguer leur bateau, et les marins sont soulagés de quitter les lieux.

» Et il n'en fut pas toujours de la sorte, car l'un des capitaines fut assez téméraire pour naviguer près de la côte. Son équipage put distinguer des ruines de pierre. Tous furent d'accord pour admettre qu'elles étaient trop régulières pour être naturelles et ils pensèrent qu'il s'agissait sans doute des restes de l'une des villes des Anciens. Mais personne n'en sait plus. La plupart de ces hommes tombèrent malades et moururent, quand au restant des hommes ils ne furent plus jamais les mêmes. Aucun autre bateau ne s'est à nouveau risqué à s'approcher.

» Sur des centaines de milles, la côte n'est plus que Terres Maudites avec des étendues de terrain mort et noir, à un tel point que les premiers navigateurs ont abandonné pour revenir en déclarant que cela devait continuer d'un bout à l'autre de la terre.

» Les prédicateurs et les gens d'église furent heureux de l'apprendre, car c'était un peu ce qu'ils enseignaient, et l'on perdit pour un temps tout intérêt pour l'exploration.

» Plus tard, la curiosité renaquit et des bateaux mieux conçus voguèrent à nouveau vers le Sud. *L'Aventure*, que l'on avait cru perdu, revint à Rigo. Il était dégingué, son équipage réduit, ses voiles rapiécées, son mât de misaine rafistolé, et il donnait de la gîte, mais réclama l'honneur d'avoir été le premier à atteindre le pays au-delà des Côtes Noires. Il ramena comme preuves un certain nombre d'objets y compris des ornements en or, en argent et en cuivre, et une cargaison d'épices. Les dévots refusèrent de toucher à ces épices de crainte qu'elles ne fussent contaminées, mais d'autres préférèrent croire qu'elles appartenaient au genre d'épices auxquelles il était fait allusion dans la Bible. Quoi qu'il en soit, elles rapportèrent suffisamment aux navires qui vont désormais les chercher dans le Sud.

» Les terres n'y sont point civilisées. Les gens n'y ont en général aucune notion des Déviations et ne les stoppent donc pas ; et s'il y a une notion de péché, elle est distordue. Certains n'ont pas honte d'être Mutants ; peu paraît leur importer que leurs enfants soient bizarres, tant qu'ils peuvent vivre et apprendre à se débrouiller tout seuls.

» On trouve des îles où les gens sont gros, d'autres où les gens sont maigres ; on dit même qu'il existe des îles où l'on prendrait hommes et femmes pour des images véritables si une étrange déviation ne les avait rendus complètement noirs – quoique cela soit plus facile à accepter qu'une race de Déviants qui n'a plus que soixante centimètres de haut, possède pelage et queue, et vit dans les arbres.

» Néanmoins, c'est plus bizarre qu'on ne pourrait croire. Parce que tout paraît possible après avoir vu cela.

» Ceci semble au premier abord blasphématoire, mais au bout d'un moment, eh bien, on finit par se demander quelle preuve nous avons vraiment de l'image véritable. La Bible ne dit rien affirmant que les Anciens étaient différents de nous, mais elle ne donne aucune définition de l'Homme. Non, c'est dans les *Repentirs* de Nicholson que se trouve cette définition, et il admet écrire quelques générations après la Tribulation. On peut se demander s'il *savait* qu'il était à l'image même, ou s'il ne faisait que le croire... »

Oncle Axel m'en raconta davantage sur le Sud que je ne peux me rappeler, et c'était intéressant d'un bout à l'autre, mais il ne m'apprit pas ce que je voulais savoir.

« Oncle Axel, est-ce qu'il y a des villes ? »

— « Des villes ? » répétait-il. « Eh bien, on en trouve bien çà et là. Comme Kentak, peut-être, mais bâties différemment. »

— « Non. Je veux dire de grandes villes. » Je lui décrivis la cité de mon rêve, mais sans lui dire qu'il s'agissait d'un rêve.

Il me regarda d'un drôle d'air. « Non, je n'ai pas entendu parler d'un coin comme ça. »

— « Plus loin, peut-être. Plus loin que jusqu'où tu es allé ? »

Il hocha la tête. « On ne peut pas continuer. La mer se remplit d'algues. Des masses d'algues épaisses comme des câbles. Un navire ne peut les franchir, et il est déjà assez difficile de s'en sortir quand on y entre. »

— « Oh ! Tu es bien sûr qu'il n'y a pas de grandes villes ? »

— « Sûr et certain. On en aurait entendu parler, autrement. »

Je fus déçu. J'avais l'impression que m'enfuir vers le Sud, si je pouvais trouver un bateau qui m'accepte, ne vaudrait guère mieux que fuir vers l'Orée. J'avais eu quelques espoirs, mais il ne me restait plus désormais qu'à croire de nouveau que la cité de mon rêve n'était après tout que l'une de celles des Anciens.

Oncle Axel continua à me parler des doutes sur l'image véritable que ses voyages lui avaient apportés. Il tergiversa un moment puis s'arrêta pour me demander directement :

« Tu comprends pourquoi je t'ai dit tout ça, David, n'est-ce pas ? »

Je n'en étais pas certain. De plus, je répugnais à admettre une faille dans l'orthodoxie familière que l'on m'avait enseignée. Je me souvins d'une expression que j'avais entendue à plusieurs reprises.

— « Tu as perdu la foi ? » lui demandai-je.

Oncle Axel renifla et fit une grimace.

— « Paroles de prédicateur ! » dit-il, puis il réfléchit un instant. « Qu'un tas de personnes affirment une chose ne la constitue pas comme telle. Personne, non, personne ne *sait* quelle est l'image véritable. Et tout le monde *croit* le savoir... comme nous, par exemple, mais, pour autant que nous sachions, les Anciens eux-mêmes n'étaient peut-être pas à l'image véritable. » Il se retourna et me regarda longuement et sérieusement. « Alors, comment puis-je être sûr, comment quiconque peut-il être sûr que cette « différence » que toi et Rosalind possédez ne vous rapproche pas davantage de l'image véritable ? Peut-être les Anciens étaient-ils l'image véritable, car on dit d'eux qu'ils pouvaient se parler sur de grandes distances. Nous, nous ne pouvons le faire, mais toi et Rosalind en êtes capables. Réfléchis-y, David. Vous pouvez être tous deux plus proches de l'image que nous. »

J'hésitai pendant environ une minute, puis je me décidai.

— « Il n'y a pas que Rosalind et moi, oncle Axel. Il y en a d'autres. »

Il fut ébahi. Il me regarda fixement.

— « D'autres ? Qui ça ? Combien ? »

Je hochai la tête.

— « J'ignore qui ils sont – je veux parler de leur nom. Les noms ne possèdent pas de forme pensée, alors on ne s'en est jamais soucié. On sait qui pense, comme on peut savoir qui parle. Ce n'est que par accident que j'ai découvert qui était Rosalind. »

Il continua à me regarder sérieusement, mal à l'aise.

— « Combien êtes-vous ? » répéta-t-il.

— « Huit. On était neuf, mais l'un de nous s'est arrêté, il y a environ un mois. C'est pour ça que je voulais te demander si quelqu'un a découvert quelque chose, oncle Axel. Il s'est arrêté brutalement. On se demande si quelqu'un a appris... Tu vois, si on l'a trouvé... » Je le laissai achever par lui-même.

Il hochait bientôt la tête.

— « Je ne crois pas. On en aurait sûrement entendu parler. Ça m'a plutôt l'air d'un accident quelconque, pour être aussi brutal. Tu veux que je me renseigne ? »

— « Oui, s'il te plaît. Certains d'entre nous ont peur. »

Je lui appris ce que je pus. Ce fut un soulagement de savoir qu'il tenterait de découvrir ce qui s'était produit. Un mois s'était écoulé et rien de semblable n'était arrivé à aucun de nous et nous étions moins anxieux mais loin d'être tranquilles.

Avant de nous séparer, il me répéta son conseil sur les doutes à propos de l'image véritable.

Plus tard, je compris pourquoi il me le donna. Je me rendis également compte que peu lui importait quelle était l'image véritable. Je ne sais s'il fut avisé ou non en essayant d'apaiser notre inquiétude et le sentiment d'infériorité qu'il voyait prêt à s'éveiller en nous lorsque nous prendrions mieux conscience de notre différence. En tout cas, je décidai pour l'instant de ne pas m'enfuir. Les difficultés d'ordre pratique étaient nettement plus importantes que je ne me l'étais imaginé.

Chapitre sept

L'arrivée de ma sœur Petra fut une véritable surprise pour moi et une surprise de convention pour tous les autres.

Depuis une ou deux semaines, la maison était habitée d'une légère aura d'espérance assez peu nette, sans autre précision ni admission. Quant à moi, la sensation qu'on me tenait à l'écart de quelque chose d'imminent demeura insalubre jusqu'à la nuit où un bébé se mit à hurler. Les cris étaient pénétrants, sans équivoque, et venaient de l'intérieur de la maison où il n'y avait pas de bébé la veille. Mais au matin personne ne fit allusion au bruit nocturne. Personne n'aurait en fait songé à mentionner ouvertement la chose avant que l'inspecteur ait signé le certificat qui affirmait qu'il s'agissait d'un bébé humain à l'image véritable. S'il s'avérait malheureusement qu'il violait cette image et était de la sorte indigne du certificat, jamais personne ne le mentionnerait et ce regrettable incident serait considéré comme ne s'étant jamais produit.

Dès l'aube, mon père envoya un garçon d'étable mander l'inspecteur et, dans l'attente de son arrivée toute la maisonnée tenta de dissimuler son anxiété en, prétendant commencer un jour comme les autres.

Cette simulation s'affaiblit au fur et à mesure que passait le temps, car le garçon d'étable, au lieu de ramener sur-le-champ l'inspecteur ainsi qu'on pouvait l'attendre pour un homme de l'importance et de l'influence de mon père, revint avec un message poli selon lequel l'inspecteur ferait assurément de son mieux pour trouver le temps de lui rendre visite dans la journée.

Il est peu sage pour un homme vertueux de se prendre de querelle avec son Inspecteur et de l'injurier en public. L'Inspecteur possède trop de façons de riposter.

Mon père fut excessivement en colère, d'autant plus que les usages ne lui permettaient pas d'admettre ce pour quoi il était en colère. De plus, il savait parfaitement que l'inspecteur avait l'intention de le mettre en colère. Il passa la matinée à rôder dans la maison et la cour, explosant de temps à autre pour des questions sans importance, de telle sorte que tout le monde marchait sur des œufs et travaillait très dur afin de ne pas attirer son attention.

Ma sœur Mary disparaissait par intermittence dans la chambre de ma mère, et le restant du temps elle essayait de cacher son anxiété en bousculant bruyamment les filles de ménage. Je me sentis forcé de rester dans les parages afin de ne pas manquer l'annonce lorsqu'elle serait faite. Mon père continuait à rôdailler.

Le suspense était aggravé parce que tout le monde savait que les deux fois précédentes aucun certificat n'avait été délivré. Mon père devait être tout à fait conscient – et l'inspecteur aussi, sans nul doute – que l'on se posait maintes questions pour savoir si, ainsi que la loi le permettait, mon père répudierait ma mère si le résultat s'avérait aussi décevant. En attendant, puisqu'il eût été à la fois peu diplomate et indigne d'aller courir derrière l'inspecteur, rien d'autre ne pouvait être fait sinon supporter ce suspense de notre mieux.

Ce ne fut qu'au milieu de l'après-midi que le poney de l'inspecteur entra à l'amble dans la cour. Mon père serra les poings et alla le recevoir. L'effort pour n'être que poli faillit l'étouffer. L'Inspecteur se montra très calme. Il descendit de sa monture sans se presser et

pénétra tranquillement dans la maison en parlant de la pluie et du beau temps. Mon père, le visage violacé, le confia aux soins de Mary qui le mena à la chambre de ma mère. Alors commença la pire des attentes.

Mary nous apprit ensuite qu'il ânonna pendant un temps excessif tout en examinant le bébé dans ses moindres détails. Il n'en finit pas moins par sortir avec un visage sans expression. Dans le salon peu utilisé, il s'assit à la table et fit beaucoup d'embarras pour affûter sa plume d'oie. Finalement, il sortit un formulaire de sa pochette et, d'une écriture lente et précise, affirma qu'il avait trouvé en l'enfant un être humain véritable de sexe féminin, dépourvu de toute forme détectable de déviation. Il considéra cela soigneusement comme s'il n'était pas tout à fait satisfait. Sa main hésita avant de dater et de signer, puis il le saupoudra précautionneusement et le tendit à mon père toujours en fureur, avec le même air dubitatif. Il n'y avait bien sûr aucun doute dans son esprit, autrement il aurait demandé assistance dans son jugement ; mon père savait également cela.

L'existence de Petra fut enfin admise. On m'annonça officiellement que j'avais une petite sœur et l'on m'amena bientôt au berceau à côté du lit de ma mère.

Elle avait l'air si rose et ridée que je me demandai comment l'inspecteur avait pu ne pas se tromper. Mais elle était de toute évidence parfaitement normale, d'où le certificat. Personne ne pouvait en vouloir à l'inspecteur ; elle était pareille à tous les nouveau-nés.

Tandis que nous la regardions à tour de rôle, quelqu'un actionna la cloche de l'étable de la même façon que d'habitude. Tous les gens de la ferme s'arrêtèrent de travailler et nous fûmes bientôt tous rassemblés dans la cuisine pour une prière d'action de grâce.

Deux ou peut-être trois jours après la naissance de Petra, je tombai sur un fragment d'histoire familiale que j'aurais préféré ignorer.

J'étais tranquillement assis dans la pièce voisine de la chambre de mes parents où ma mère se trouvait encore allongée. C'était une question de chance mais aussi de stratégie. C'était le dernier endroit que j'avais découvert pour rester caché après le déjeuner en attendant que la voie soit libre et que je puisse m'éclipser sans recevoir quelque tâche à accomplir. C'était normalement très pratique, mais à présent il me fallait faire preuve de prudence parce que le mur en clayonnage était craquelé, et je devais bouger sur la pointe des pieds de crainte que ma mère ne m'entende.

Ce jour-là, je songeais justement qu'il s'était écoulé suffisamment de temps pour que tout le monde se soit remis au travail lorsqu'un cab entra. Je vis ma tante Harriet qui tenait les rênes lorsqu'il passa devant la fenêtre.

Je ne l'avais vue qu'une dizaine de fois, car elle vivait à vingt kilomètres dans la direction de Kentak, mais j'aimais ce que je savais d'elle. Elle devait avoir trois ans de moins que ma mère. Superficiellement, elles se ressemblaient un peu, et pourtant chaque trait de tante Harriet paraissait avoir été adouci, de telle sorte qu'elle faisait un effet très différent.

J'avais l'habitude de trouver, en la regardant, que je contemplais ma mère telle qu'elle aurait pu être – ainsi que j'aurais aimé qu'elle fût. Il était aussi plus facile de lui parler ; elle n'avait pas cette manière quelque peu déprimante de n'écouter que pour corriger.

Furtivement, je m'avançai sur mes chaussettes jusqu'à la fenêtre, l'observai attacher son

cheval, prendre un ballot dans le cab et l'emporter dans la maison. Elle ne dut rencontrer personne, car quelques secondes plus tard son pas atteignait ma porte et le loquet de la chambre voisine cliqueta.

« Oh, Harriet ! » s'exclama la voix de ma mère, surprise et un peu désapprobatrice. « Déjà ! Tu n'as tout de même pas amené ce minuscule bébé jusqu'ici ! »

— « Je sais, » fit la voix de tante Harriet, acceptant le reproche, « ... mais il le fallait, Emily, il le fallait. J'ai appris que ton bébé était né avant terme, alors je... Oh, la voilà ! Oh, qu'elle est jolie, Emily. C'est un très joli bébé. » Elle marqua une pause, puis elle ajouta : « La mienne aussi est jolie, n'est-ce pas un chou ? »

Il s'ensuivit une kyrielle de compliments mutuels qui ne m'intéressèrent guère. Je suppose que ces bébés ne différaient pas tellement des autres, en fait. Ma mère dit :

— « Que je suis contente, ma chérie. Henry doit être enchanté ? »

— « Bien sûr, » répondit tante Harriet, mais sa voix me sembla bizarre. Même moi je le remarquai. Elle continua à la hâte : « Elle est née il y a une semaine. Je ne savais que faire. Et quand j'ai appris que ton bébé était né avant terme et que c'était aussi une fille, j'ai eu l'impression que Dieu répondait à mes prières. » Elle s'arrêta puis ajouta avec une nonchalance qui oublia d'être nonchalante : « Tu as le certificat ? »

— « Bien sûr. » La voix de ma mère était sèche, prête à attaquer. Je connaissais l'expression qui accompagnait ce ton. Lorsqu'elle parla à nouveau, sa voix avait une qualité troublante.

— « Harriet ! » lâcha-t-elle sèchement. « Est-ce que tu vas me dire que tu n'as *pas* le certificat ? »

Ma tante ne répondit pas, mais je crus percevoir un sanglot ravalé. Ma mère ordonna froidement, avec force :

— « Harriet, montre-moi cette enfant... comme il faut. »

Pendant quelques secondes, je n'entendis rien d'autre qu'un ou deux sanglots de ma tante. Puis elle déclara avec hésitation :

— « C'est si petit, tu vois. Ce n'est pas grand-chose. »

— « *Pas grand-chose !* » fit ma mère avec aigreur. « Tu me fais l'affront d'introduire ton monstre chez moi et tu me dis que ce n'est *pas grand-chose !* »

— « *Monstre !* » Tante Harriet me donna l'impression d'avoir été giflée. « Oh !... Oh !... Oh !... » Elle éclata en gémissements continus.

Au bout d'un moment, ma mère déclara :

— « Pas étonnant que tu n'aies pas osé appeler l'inspecteur. »

Tante Harriet continuait de pleurer. Ma mère laissa presque mourir les sanglots avant de reprendre :

— « Je voudrais savoir pourquoi tu es venue ici, Harriet ? Pourquoi l'as-tu amenée ici ? »

Tante Harriet se moucha. Elle parla d'une voix sourde et uniforme.

— « Quand elle est arrivée... quand je l'ai vue... j'ai voulu me suicider. J'ai su que jamais on ne la certifierait, même si c'est si petit. Je ne l'ai pas fait parce que j'ai pensé que je trouverais

un moyen de la sauver. Je l'aime. C'est un beau bébé, en dehors de ça. N'est-ce pas, hein ? »

Ma mère resta silencieuse. Tante Harriet continua :

« Je ne savais pas comment faire, mais j'espérais. Je savais que je pourrais la garder encore un peu avant qu'on vienne me la prendre – le mois qu'on nous donne avant d'être *obligés* de signaler la naissance. J'ai décidé qu'elle serait à moi pendant ce temps-là. »

— « Et Henry ? Qu'est-ce qu'il en a dit ? »

— « Il... il a dit que je devais la signaler tout de suite. Mais je ne l'ai pas laissé faire... je ne pouvais pas, Emily, je ne *pouvais pas*. Grand Dieu, pas une troisième fois ! Je l'ai gardée, et j'ai prié, et prié, et j'ai espéré. Et quand j'ai appris la naissance de ton bébé, j'ai pensé que Dieu avait peut-être répondu à mes prières. »

— « Vraiment, Harriet, » fit ma mère froidement, « je doute que cela ait quoi que ce soit à voir avec la chose. De plus, » fit-elle remarquer, « je ne vois pas du tout ce que tu veux dire. »

— « J'ai pensé, » continua tante Harriet mollement, mais en se forçant à parler, « j'ai pensé que je pourrais te laisser mon bébé et t'emprunter le tien... »

Ma mère suffoqua d'incrédulité. Les mots parurent lui manquer.

« Ce n'aurait été que pour un jour ou deux ; juste le temps d'obtenir le certificat, » continua-t-elle avec entêtement. « Tu es ma sœur, Emily, et la seule personne au monde qui puisse m'aider à garder ce bébé. »

Elle se remit à pleurer. Une autre pause prolongée, puis la voix de ma mère :

— « De ma vie je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi abominable. Pour venir ici me proposer de participer à un complot criminel pour... je crois que tu dois être folle, Harriet. Penser que je te prêterais... » Elle s'interrompit au bruit des pas de mon père dans le couloir.

« Joseph, » lui dit-elle lorsqu'il entra. « Chasse-la. Dis lui de quitter cette maison... et qu'elle emporte ça avec elle. »

— « Mais, ma chérie, » fit mon père ébahi, « c'est Harriet, voyons. »

Ma mère lui expliqua la situation en détail. Tante Harriet n'émit aucun son. À la fin, il demanda sur un ton incrédule :

— « Est-ce vrai ? Est-ce pour cela que tu es venue ici ? »

Lentement, avec lassitude, tante Harriet répondit : « C'est la troisième fois. On va me prendre mon bébé comme on m'a pris les autres. Je ne le supporterai pas... non, pas une nouvelle fois. Je crois que Henry va me chasser. Il se trouvera une autre femme qui lui donnera des enfants normaux. Il n'y aura plus rien au monde pour moi... plus rien... rien. Je suis venue ici en espérant trouver aide et compassion. Emily est la seule personne qui peut m'aider. Je... je vois bien combien j'étais idiote d'avoir le moindre espoir... »

Personne ne fit de commentaire.

— « Très bien. Je comprends. Je m'en vais, » leur annonça-t-elle d'une voix d'outre-tombe.

Mon père n'était pas homme à laisser le moindre doute dans son attitude.

— « Je ne comprends pas comment tu as pu venir ici, dans une maison où nous craignons Dieu, avec une telle suggestion. Pis encore, tu ne fais preuve d'aucune honte ni remords. »

La voix de tante Harriet fut plus ferme lorsqu'elle répondit :

— « Pourquoi le devrais-je ? Je n'ai rien fait dont je doive avoir honte. Je ne suis *pas* honteuse. Je ne suis qu'abattue. »

— « Pas honteuse ! » répéta mon père. « Pas honteuse d'avoir produit une parodie de ton Créateur, pas honteuse d'avoir voulu introduire ta propre sœur dans un complot criminel ! » Il prit son souffle et son style de prédication. « Les ennemis de Dieu nous assiègent. Ils cherchent à le frapper par notre entremise. Ils travaillent sans cesse à déformer l'image véritable ; par notre sexe faible ils cherchent à souiller la race. Tu as péché, femme, fouille ton âme et tu verras que tu as péché. Tu portes sur ta robe la croix qui te protège, mais tu ne l'as pas toujours portée en ton âme. Tu n'as pas évité les impuretés avec suffisamment de vigilance. Il y a donc eu une Déviation, et une déviation, *toute* déviation de l'image véritable c'est un blasphème... pas moins. Tu as produit une souillure. »

— « Un pauvre petit bébé ! »

— « Un bébé qui, si l'on te laissait faire, grandirait, se reproduirait et, ce faisant, répandrait la pollution pour que nous ne soyons plus entourés que de Mutants et d'Abominations. Honte à toi, femme. Maintenant, pars ! Rentre chez toi dans l'humilité et non l'arrogance. Signale ton enfant suivant la loi. Puis fais pénitence pour être purifiée. Et prie. Il te faut beaucoup prier. Non seulement tu as blasphémé en produisant une fausse image, mais dans ton orgueil tu t'es opposée à la loi, et tu as péché par intention. Je suis un homme miséricordieux ; je ne t'inculperai point. C'est à toi de purifier ta conscience, de t'agenouiller et de prier... de prier pour que ton péché par intention et tes autres péchés te soient pardonnés. »

Il y eut deux pas légers. Le bébé émit un petit gémissement quand tante Harriet le prit. Elle se dirigea vers la porte et souleva le loquet, puis elle marqua une pause.

— « Je vais prier, » dit-elle. « Oui, je vais prier. » Elle s'arrêta puis reprit d'une voix plus ferme et dure : « Je vais prier Dieu d'envoyer la charité en ce monde hideux, et la compassion pour les faibles, et l'amour pour les malheureux et les misérables. Je vais lui demander s'il désire qu'un enfant souffre et que son âme soit damnée pour un petit défaut corporel. Et je vais aussi le prier pour que le cœur des pharisiens se déchire... »

Puis la porte se referma et je l'entendis marcher lentement dans le couloir.

Je revins précautionneusement jusqu'à la fenêtre et la vis sortir et déposer doucement le ballot blanc dans le cab. Elle le contempla pendant quelques secondes, puis elle détacha le cheval, monta sur le siège et reprit le ballot sur ses genoux, un bras le gardant sous sa cape.

Elle se retourna et laissa son visage gravé en mon esprit. Le bébé dans un bras, la cape à demi-ouverte révélant la partie supérieure de la croix marron galonnée sur sa robe fauve ; les yeux qui parurent ne rien voir lorsqu'ils se dirigèrent vers la maison, dans ce visage rigide comme du granit.

Elle secoua alors les rênes et démarra.

Je ne pus m'empêcher de me montrer curieux de savoir quelle était « la petite chose » qui n'allait pas chez ce bébé – en me demandant s'il ne s'agissait pas peut-être d'un orteil supplémentaire, comme pour Sophie. Mais je ne pus savoir de quoi il s'agissait.

Lorsqu'on m'apprit le lendemain que le corps de ma tante Harriet avait été découvert dans

le fleuve, personne ne fit allusion à un bébé.

Chapitre huit

Le soir même, mon père introduisit le nom de tante Harriet dans les prières, mais après cela il n'y fut plus jamais fait allusion. Ce fut comme si elle avait été effacée de toutes les mémoires à part la mienne. Elle y demeurait très nettement, à un moment où je l'avais seulement entendue, silhouette droite, le visage lavé de tout espoir, la voix annonçant clairement : « Je ne suis *pas* honteuse. Je ne suis qu'abattue. » Il y avait aussi la dernière vision que j'avais eue d'elle au moment de son départ.

Personne ne m'expliqua comment elle était morte, mais je savais que ce n'était pas un accident. Je ne comprenais pas tout ce que j'avais entendu et pourtant, en dépit de cela, c'était pour moi l'événement le plus troublant que j'eusse connu. Il m'inquiétait et me remplissait d'un sentiment d'insécurité bien plus grand que lors de la disparition de Sophie. Pendant plusieurs nuits, je rêvai de tante Harriet gisant dans le fleuve, toujours agrippée au ballot blanc tandis que l'eau enroulait ses cheveux autour de son visage, pâle, ses yeux grands ouverts toujours aveugles. Et j'avais peur.

Cela s'était produit uniquement parce que le bébé était un tout petit peu différent des autres. Il avait quelque chose, ou il lui manquait quelque chose, qui ne correspondait pas exactement à la Définition. Il y avait cette « petite chose » qui le rendait un peu bizarre, un peu différent des autres gens.

Un Mutant, l'avait appelé mon père. Un Mutant ! Je songeai à certaines pyrogravures. Je me rappelai le sermon d'un prédicateur de passage, la haine qui avait jailli de sa bouche lorsqu'il avait hurlé en chaire :

« *Honni soit le Mutant !* »

Honni soit le Mutant. Le Mutant, l'ennemi non seulement de la race humaine, mais de toutes les espèces créées par Dieu ; la semence interne du Démon tentant inlassablement et éternellement de porter ses fruits afin de détruire l'ordre divin et transformer notre pays, forteresse de la volonté de Dieu sur Terre, en un chaos lascif semblable à l'Orée ; tentant d'en faire un lieu sans foi ni loi semblable aux terres du Sud dont avait parlé oncle Axel, où plantes, animaux et êtres quasi-humains n'étaient que simulacres ; où la souche véritable avait laissé la place à d'innombrables créatures, où florissaient d'abominables plantes et où les esprits du mal bafouaient le Seigneur par d'immondes caprices.

Une toute petite différence, cette « petite chose », fut la première étape.

Ces nuits-là, je priais avec ferveur.

« Oh, mon Dieu, s'il te plaît, s'il te plaît mon Dieu, que je sois comme tout le monde. Je ne veux pas être différent. Est-ce que tu veux bien faire en sorte que demain matin, quand je me réveillerai, je sois comme tout le monde, s'il te plaît, mon Dieu, s'il te plaît ! »

Mais le matin, lorsque j'essayais d'écouter Rosalind ou l'un des autres, je savais que la prière n'avait rien changé. C'était la même personne qui se levait que celle qui s'était couchée la veille, et je devais entrer dans la grande cuisine pour manger mon petit déjeuner face au tableau qui avait cessé je ne sais comment de faire partie du mobilier et semblait me rendre mes regards fixes en me criant : HONNI SOIT LE MUTANT AUX YEUX DE DIEU ET DE L'HOMME !

Et je continuais à être effrayé.

Au bout peut-être de la cinquième nuit de ces vaines prières, oncle Axel me surprit alors que je quittais la table du petit déjeuner et me dit que je ferais mieux de venir l'aider à réparer la charrue. Après que nous y ayons travaillé pendant deux heures, il annonça une pause et nous sortîmes de la forge pour nous asseoir au soleil, le dos au mur. Il me donna un morceau de gâteau d'avoine et nous mâchonnâmes pendant une ou deux minutes. Puis il parla.

« Allons, David, annonce la couleur. »

— « Quoi ? » fis-je d'un air abruti.

— « Ce qui te donne l'air de nous couvrir quelque chose depuis deux ou trois jours. Quel est ton problème ? Quelqu'un vous a découverts ? »

— « Non, » répondis-je. Il eut l'air énormément soulagé.

— « Eh bien, de quoi s'agit-il donc ? »

Je lui parlai donc de tante Harriet et du bébé. Avant d'en avoir fini, je fondis en larmes – c'était un tel soulagement de pouvoir en parler à quelqu'un.

— « C'est son visage quand elle est partie, » lui expliquai-je. « Je n'ai jamais vu quelqu'un avec cet air. Et je ne cesse de le voir, dans l'eau. »

Je levai les yeux vers lui. Son visage était terriblement sévère, la commissure des lèvres abaissée.

— « C'était donc ça, » fit-il en hochant la tête une ou deux fois.

— « Tout ça parce que le bébé était différent, » répétai-je. « Et il y a aussi Sophie... Je n'avais pas bien compris, avant. Je... j'ai peur, oncle Axel. Qu'est-ce qu'ils feront quand on découvrira que je suis différent ? »

Il me posa la main sur l'épaule.

— « Personne ne l'apprendra jamais. Personne à part moi... et je suis sûr. »

Cela ne me sembla pas aussi rassurant que la première fois où il me l'avait dit.

— « Il y en a eu un qui s'est arrêté, » lui rappelai-je. « Peut-être qu'on l'a découvert... ? »

Il hocha la tête. « Je pense que vous pouvez être rassurés sur ce point, David. J'ai appris qu'il y a eu un garçon tué à peu près au moment que tu m'as dit. Il s'appelait Walter Brent, et il avait dans les neuf ans ; il s'amusait dans un coin où on abattait du bois, et un arbre l'a atteint, le pauvre garçon. »

— « Où ? »

— « À une quinzaine de kilomètres, dans une ferme du côté de Chipping. »

Je réfléchis. La direction de Chipping correspondait assez bien, et c'était le genre d'accident qui pouvait expliquer un arrêt brutal. Sans en vouloir au malheureux Walter, je souhaitai et pensai que là se trouvait l'explication.

Oncle Axel fit un peu marche arrière.

« Aucune raison pour que quiconque le découvre. Rien n'est visible... à moins que vous ne le montriez. Apprenez à vous surveiller, David, et on ne le découvrira jamais. »

— « Qu'est-ce qu'on a fait à Sophie ? » lui demandai-je à nouveau. Mais il refusa à nouveau d'en parler. Il continua :

— « Souviens-toi de ce que je t'ai dit. On pense être l'image véritable, mais on n'en est pas sûr. Et même si les Anciens étaient les mêmes que toi et moi, et alors ? Où sont-ils passés avec leur monde merveilleux ? »

— « “Dieu leur a envoyé la Tribulation,” » lui citai-je.

— « Bien sûr, bien sûr. C'est assez facile à dire, mais assez peu facile à comprendre, surtout quand on a vu le reste du monde ; et ce qu'a signifié la Tribulation, ce ne furent pas que des tempêtes, des tornades, des déluges et des flammes comme dans la Bible. Ce fut le tout ensemble, et bien pis encore. Elle a créé les Côtes Noires, les ruines qui brillent la nuit, et les Terres Maudites. Peut-être qu'il y a eu un précédent avec Sodome et Gomorrhe, mais je ne comprends pas les trucs bizarres qui en ont résulté. »

— « À part au Labrador, » suggérai-je.

— « Pas à *part* au Labrador, mais moins au Labrador et à Terre-Neuve qu'en d'autres lieux, » me corrigea-t-il. « De quoi a-t-il bien pu s'agir... cette chose terrible qui s'est produite ? Et pourquoi ? Je peux presque comprendre que Dieu, irrité, détruise tout être vivant, ou le monde lui-même ; mais je ne comprends pas cette instabilité, ces monstres – c'est absurde. »

Je ne voyais point sa véritable difficulté. Après tout, Dieu, étant omnipotent, pouvait provoquer ce qui Lui plaisait. J'essayai de l'expliquer à oncle Axel, mais il hocha la tête.

— « Il faut croire que Dieu est sain d'esprit, mon petit David. Nous serions vraiment perdus sans cela. Mais ce qui s'est produit là-bas, » (de la main il désigna toute la ligne d'horizon) « ce qui s'est produit là-bas ne fut pas sain, pas sain du tout. Ce fut quelque chose de vaste et pourtant quelque chose en-deçà de la sagesse divine. De quoi s'est-il donc agi ? Oui, quoi ? »

— « Mais la Tribulation... »

Oncle Axel remua avec impatience. « Un mot, un miroir rouillé qui ne réfléchit rien. Cela ferait du bien aux prédicateurs de le voir de leurs propres yeux. Ils ne comprendraient sans doute pas, mais peut-être se mettraient-ils à réfléchir. Ils se mettraient à se demander : « Que faisons-nous ? Que prêchons-nous ? À quoi ressemblaient vraiment les Anciens ? Qu'ont-ils donc fait pour provoquer ce désastre terrifiant sur eux-mêmes et le monde entier ? » Et au bout d'un moment, ils se demanderaient : « Avons-nous raison ? La Tribulation a rendu le monde différent ; pouvons-nous jamais espérer rebâtir un monde comme celui des Anciens ? Devons-nous le tenter ? Que gagnerons-nous à le reconstruire exactement semblable pour revenir à une nouvelle Tribulation ? » Car il est clair, mon garçon, que tout merveilleux que fussent les Anciens, ils n'en firent pas moins des erreurs, et personne ne sait ni ne saura probablement jamais, en quoi ils furent sages et en quoi ils furent fous. »

La majeure partie de ce qu'il me raconta me dépassait, mais j'en saisis l'essentiel.

— « Mais, tonton, si on n'essaye pas d'être comme les Anciens pour reconstruire tout ce qu'ils ont fait, qu'est-ce qu'on doit faire alors ? »

— « Eh bien, on peut essayer d'être nous-mêmes et de bâtir pour le monde qui est, et non pour celui qui a été, » suggéra-t-il.

— « Je ne crois pas comprendre. Tu veux dire ne pas s'occuper de la Lignée véritable ni de l'Image Véritable ? Ne pas s'inquiéter des Déviations ? »

— « Pas exactement, » fit-il en me jetant un regard oblique. « Tu as entendu quelques hérésies dans la bouche de ta tante ; eh bien, en voici encore dans celle de ton oncle. D'après toi, qu'est-ce qui fait d'un homme un homme ? »

Je me lançai dans la Définition. Il me coupa au bout de cinq mots.

« *Non !* Une figurine en cire pourrait avoir tout ça, et ça serait toujours une figurine en cire, non ? »

Je dus le reconnaître.

« Eh bien, qu'est-ce qui fait d'un homme un homme, *intérieurement* ? »

— « Son âme ? »

— « Non, les âmes ne sont que des billes que ramassent les églises, ayant toutes la même valeur, comme des clous. Non, ce qui fait d'un homme un homme, c'est son esprit ; ce n'est pas un objet, c'est une qualité, et les esprits n'ont pas tous la même valeur ; ils sont meilleurs ou pires, et plus ils sont bons, plus ils ont de signification. Tu vois où on en vient ? »

— « Non. »

— « C'est comme ça, David. Je pense que les gens d'Église ont plus ou moins raison, en ce qui concerne les déviations – mais pas pour les motifs qu'ils avancent. Ils ont raison parce que la plupart des déviations ne servent absolument à rien. Supposons qu'ils acceptent qu'un déviant vive comme nous, à quoi bon ? Est-ce que douze bras et jambes, ou deux têtes, ou des yeux en télescopes ajoutent quelque chose à ce qui en fait un homme ? Non. L'homme avait une forme physique – on appelle ça l'image véritable – avant même qu'il sache qu'il était homme. Comme nombre d'animaux, il était à peu près aussi adapté que nécessaire ; mais il avait une nouvelle qualité : l'esprit. C'était la seule chose qu'il pouvait développer utilement. C'est la seule voie qui lui soit encore ouverte – les nouvelles qualités de l'esprit. » Oncle Axel marqua une pause pensive. « Il y avait à bord de mon deuxième bateau un docteur qui pensait un peu comme ça, et plus j'y ai réfléchi, plus j'ai trouvé que c'était logique. Or, à mon avis, toi, Rosalind et les autres avez je ne sais comment une nouvelle qualité mentale. Prier Dieu qu'elle disparaisse ne sert à rien. Autant lui demander de te frapper de cécité, ou de surdité. Je sais ce qui te tracasse, David, mais il n'y a pas de porte de sortie grande ouverte. Il faut te faire une raison. Il te faut faire face et décider que, puisque tu es ainsi fait, il faut trouver le moyen d'en tirer le meilleur parti pour être en sécurité. »

Ce soir-là, je parlai aux autres de Walter et nous fûmes désolés de son accident ; néanmoins, nous fûmes tous soulagés de savoir qu'il ne s'agissait *que* d'un accident. Le bizarre de la chose, c'est que je découvris qu'il était probablement un parent éloigné ; ma grand-mère s'appelait Brent.

Après cela, il nous parut plus sage de connaître nos noms afin d'éviter la répétition d'une telle incertitude.

Nous étions désormais huit – disons que je veux parler des huit qui pouvaient correspondre grâce aux images pensées. D'autres parvenaient aussi à nous envoyer des traces, mais si faibles, si limitées, qu'ils ne comptaient pas. C'étaient un peu comme des gens presque aveugles et à peine capables de distinguer le jour de la nuit. Les images pensées que

nous percevions étaient involontaires, trop brumeuses et étouffées pour avoir une signification.

Les six autres étaient : Michael qui vivait à cinq kilomètres au Nord ; Sally et Katherine dont la maison était une ferme voisine, trois kilomètres plus haut, de l'autre côté de la limite du district ; Mark, à quatorze kilomètres au Nord-Ouest ; et Anne et Deborah, deux sœurs qui vivaient dans une grande ferme à l'Ouest. Anne, avec alors plus de treize ans, était l'aînée, et Walter Brent était le cadet de six mois.

Savoir qui nous étions fut la deuxième étape dans l'acquisition de notre confiance. Notre sentiment de soutien mutuel s'en trouva confortablement augmenté. Je découvris graduellement que les textes et gravures sur les murs me fixaient moins méchamment. Ils s'atténuèrent et finirent par reprendre leur place dans l'arrière-plan général. Non que le souvenir de Sophie ni de tante Harriet fût affaibli ; mais il ne jaillissait plus aussi fréquemment ni effroyablement dans mon esprit.

Je reçus aussi de l'aide sous la forme de nouvelles choses auxquelles penser.

Notre éducation était, je l'ai dit, succincte ; en gros, de l'écriture et de la lecture à partir de livres simples ou de la Bible et des *Repentirs*, lesquels n'étaient ni simples ni faciles à comprendre ; plus du calcul élémentaire. C'était peu, comme bagage. C'était en tout cas trop peu pour satisfaire les parents de Michael qui l'envoyèrent à l'école à Kentak. Il se mit à y apprendre des choses dont nos vieilles dames n'imaginaient pas l'existence. Et il était naturel qu'il voulût que nous en profitions tous. Au début, il n'était pas très clair et, la distance étant bien plus grande que d'habitude, nous eûmes quelques problèmes. Mais bientôt, au bout de quelques semaines de pratique, cela s'améliora et il put nous transmettre pratiquement tout ce qu'il apprenait – et quand il y avait quelque chose qu'il ne comprenait pas très bien, nous pûmes à nous tous l'aider également un peu. Nous étions très contents qu'il soit presque toujours parmi les premiers de sa classe.

Ce fut une grande satisfaction d'apprendre et d'en savoir davantage, cela nous aidait à résoudre pas mal de questions troublantes et je me mis à bien mieux comprendre certaines choses que me disait mon oncle Axel ; mais cela nous apporta aussi un avant-goût des complications qui ne devaient jamais plus nous quitter. Il devint rapidement difficile de se rappeler ce que l'on était censé ou non savoir. Il fallait beaucoup de retenue pour se taire en face d'erreurs simples, écouter patiemment des discussions idiotes basées sur des malentendus, ou faire un travail de façon habituelle alors que l'on connaissait un meilleur moyen.

Il y avait bien sûr de mauvais moments à passer : une remarque imprudente faisait froncer des sourcils, un soupçon d'impatience devant quelqu'un que l'on devait respecter, une suggestion hardie. Mais les faux pas étaient rares, car la conscience du danger n'était plus en nous superficielle. Je ne sais comment, par notre prudence, notre chance, et des rétablissements de justesse, nous parvînmes à éviter les soupçons directs et à mener nos deux vies parallèles pendant six ans sans que s'aiguise cette impression de danger.

Jusqu'au jour, en fait, où nous découvrîmes soudain que nous étions passés de huit à neuf.

Chapitre neuf

Ma petite sœur Petra était curieuse : elle était tellement normale. Nous ne l'avions jamais soupçonnée. C'était une enfant heureuse, jolie depuis toujours avec ses bouclettes blondes. Je me la représente encore comme une petite poupée vêtue de couleurs vives, toujours en train de foncer en tous sens sur ses jambes branlantes, agrippée à un abominable baigneur qui louchait atrocement et qu'elle aimait d'une passion sans vergogne. Comme tous les enfants, elle était encline aux coups, aux larmes, aux gloussements, aux moments de solennité et à la confiance profonde. Tout le monde, mon père y compris, conspirait à la gêner, avec un insuccès charmant. Aucune notion de différence ne me traversa l'esprit en ce qui la concernait jusqu'à sa sixième année. Puis, soudain, cela se produisit.

Nous étions en train de moissonner dans le champ de cinq hectares, six hommes avançaient en échelle. Je venais de céder ma faux à quelqu'un d'autre et, pour reprendre mon souffle, j'aidais à la mise en moyettes, lorsque je fus touché sans avertissement. Je n'avais jamais connu cela. Je liais tranquillement et joyeusement mes gerbes, et soudain ce fut comme si l'on m'avait frappé à l'intérieur de la tête. Il est très probable que j'aie titubé. Puis il y eut une douleur, une exigence semblable à un hameçon accroché dans mon esprit. Il ne s'agissait plus de savoir où aller ; j'obéissais, ahuri. Je lâchai la gerbe que je tenais et fonçai à travers champs et dépassai quelques visages ébahis et flous. Je continuai à courir sans savoir pourquoi, sinon que c'était urgent ; je traversai le champ, empruntai l'allée, sautai la barrière, descendis la pente de la Pâture Est en direction du fleuve.

Franchissant la pente en biais, je vis le pré qui menait au fleuve et qui appartenait à Angus Morton, traversé par un sentier qui conduisait à la passerelle, et sur lequel se trouvait Rosalind qui courait comme le vent.

Je continuai mon chemin jusqu'à la berge, de l'autre côté de la passerelle et en aval en direction des marmites plus profondes. Je n'avais aucun doute : je m'avançai jusqu'à la deuxième et plongeai sans même regarder. Je remontai à côté de Petra. Elle n'avait pas pied et se retenait à un petit buisson qui pendait au-dessus de la rive abrupte. Les racines étaient sur le point de lâcher. Deux brasses me permirent de la saisir sous les bras.

L'impulsion s'envola soudain. Je ramenai Petra à un lieu d'abordage plus aisé ; lorsque j'eus pied et pus me tenir debout, je vis le visage étonné de Rosalind qui me fixait, anxieux, par-dessus les buissons.

« Qui est-ce ? » me demanda-t-elle verbalement d'une voix tremblante. Elle porta la main à son front. « Qui a pu faire ça ? »

Je le lui appris.

« *Petra ?* » répéta-t-elle, incrédule.

Je portai ma petite sœur sur la terre ferme et l'allongeai sur l'herbe. Elle était épuisée et presque sans connaissance, mais elle ne semblait pas sérieusement atteinte.

Rosalind s'avança et s'agenouilla aussi sur l'herbe à côté d'elle. Nous contemplâmes la robe dégoulinante et les boucles emmêlées et assombries. Puis nous nous jetâmes un coup d'œil.

— « Je ne le savais pas, » lui dis-je. « J'ignorais qu'elle était des nôtres. »

Rosalind mit les mains à son visage, le bout des doigts sur les tempes. Elle hocha légèrement la tête et me regarda de ses yeux troublés.

— « Non. Elle nous ressemble, mais elle n'est pas des nôtres. Aucun de nous ne pourrait *commander* de la sorte. Elle est plus que nous. »

D'autres gens arrivèrent alors ; certains m'avaient suivi depuis le champ, d'autres venaient de l'autre côté et se demandaient ce qui avait fait jaillir Rosalind de la maison comme si elle était en feu. Je soulevai Petra pour l'amener à la maison. L'un des ouvriers agricoles me considéra d'un air intrigué.

— « Mais comment le savais-tu ? » me demanda-t-il. « Je n'ai absolument rien entendu. »

Rosalind arbora à son intention une expression de surprise incrédule.

— « Quoi ? De la façon dont elle hurlait ! J'aurais pensé que toute personne n'étant pas sourde l'aurait entendue jusqu'à mi-chemin de Kentak. »

L'homme hocha la tête d'un air dubitatif, mais le fait que nous avions tous deux entendu parut une assurance suffisante pour ébranler les autres.

Je me tenais coi. J'étais occupé à apaiser les pensées agitées des autres en leur disant d'attendre que Rosalind et moi soyons seuls pour songer à eux sans éveiller de soupçons.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis des années, je fis un rêve autrefois familial, mais cette fois-ci, lorsque le couteau étincela au-dessus de la tête de mon père, la déviation qui se débattit dans sa main gauche n'était ni un veau, ni Sophie ; c'était Petra. Je m'éveillai avec des sueurs froides.

Le lendemain, je tentai de contacter mentalement Petra. Il me semblait important qu'elle sache aussitôt que possible qu'elle ne devait pas se trahir. Je fis de gros efforts mais ne pus la toucher. Les autres alors firent de même, mais sans plus de succès. Je me demandai si je ne ferais pas mieux d'essayer de la mettre en garde verbalement, mais Rosalind s'y opposa.

— « C'est la panique qui a dû réveiller ça. Si elle n'en a pas conscience pour l'instant, elle ne sait probablement pas ce qui s'est passé, et il serait donc risqué de lui en parler. Rappelle-toi qu'elle n'a qu'un peu plus de six ans. Je ne crois pas qu'il soit juste, ni sûr, de lui imposer ce fardeau sans nécessité. »

Le point de vue de Rosalind fit l'unanimité. Chacun de nous savait qu'il n'était pas facile de surveiller la moindre parole à tout moment, même avec une longue expérience. Nous décidâmes de reporter la chose en attendant que les circonstances l'exigent, ou qu'elle soit assez âgée pour comprendre plus clairement ce contre quoi nous la mettions en garde ; cependant, nous pourrions la mettre régulièrement à l'épreuve pour voir si nous pouvions la contacter ; autrement, la question restait au même point.

Nous ne voyions aucune raison pour qu'elle ne fasse pas ainsi qu'il en était pour nous : une seule et unique alternative. Si nous ne nous cachions pas, nous serions éliminés.

Durant les dernières années, nous en avons appris davantage sur les gens qui nous entouraient et ce qu'ils ressentaient. Ce qui nous avait semblé cinq ou six ans auparavant une sorte de jeu troublant était devenu plus sinistre au fur et à mesure que nous le comprenions mieux. Pour l'essentiel, rien n'avait changé. Nous devons toujours rester dans l'ombre si nous voulions survivre ; marcher, parler et vivre sans nous distinguer d'autrui. Nous avons un don, un sens qui, se plaignait amèrement Michael, aurait dû être une bénédiction mais

n'était guère mieux qu'une malédiction. Le plus bête des Norms était plus heureux ; il avait un sentiment d'appartenance. Nous, non, et pour cela nous ignorions la forme positive – nous étions condamnés à la négative, à ne pas nous trahir, à ne pas parler quand nous le désirions, à ne pas utiliser ce que nous savions, à ne pas être découverts, à une vie perpétuelle de tromperie, de dissimulation et de mensonge. Les perspectives qui s'étendaient devant nous irritaient encore plus Michael. Son imagination le conduisait plus loin, lui donnait une vision plus claire des frustrations qui nous attendaient, mais elle ne pouvait lui fournir d'alternative différente. En ce qui me concernait, je ne faisais que commencer à percevoir le vide de notre vie. Mon appréciation du danger ne s'était pas aiguisée avec l'âge. Elle s'était durcie un après-midi d'été, un an avant la découverte de Petra.

La saison avait été mauvaise. Nous avions perdu trois champs ; Angus Morton aussi. Il y avait eu en tout vingt-cinq destructions de champs dans le district. Les naissances de printemps avaient eu un taux de déviations élevé – non seulement notre propre cheptel, mais pour tout le monde, et surtout parmi le bétail – le plus élevé depuis vingt ans. Il semblait y avoir davantage de chats sauvages de tailles variées qui rôdaient de nuit dans les bois. Chaque semaine, quelqu'un passait en jugement pour avoir tenté de dissimuler une récolte déviante, ou l'abattage et la consommation d'Offenses non déclarées, et pour couronner le tout il y avait eu au moins trois alertes dans le district, causées par des incursions en force en provenance de l'Orée. C'est après le calme suivant la dernière de celles-ci que je tombai sur le vieux Jacob qui grommelait en remuant du fumier dans la cour.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » lui demandai-je en m'arrêtant à côté de lui.

Il enfonça la fourche dans le fumier et appuya une main sur le manche. Je l'avais toujours vu en vieillard qui maniait le fumier. Je ne pouvais imaginer qu'il avait été ou serait autre chose. Il tourna vers moi son visage ridé en grande partie caché par des cheveux blancs et une barbe qui me faisaient toujours penser au prophète Elie.

— « Les haricots. Maintenant c'est mes putains de haricots qui sont fichus. D'abord mes pommes de terre, *et puis* mes tomates, *et puis* ma laitue, *et maintenant* mes haricots. Jamais vu une année pareille. Les autres, je l'ai déjà vu, mais qui a déjà entendu parler de haricots tribulés ? »

— « Tu es sûr ? »

— « Sûr ? Bien sûr. Tu crois que je sais pas à quoi *doit* ressembler un haricot, à mon âge ? »

Il me jeta un regard enflammé à travers ses poils blancs.

— « En tout cas, c'est une bien mauvaise année. »

— « Mauvaise ? C'est la ruine. Et je crois que ça va empirer. » Il secoua la tête. « Ouais. Bien pire, ça va être, » répéta-t-il avec une satisfaction sinistre.

— « Pourquoi ? »

— « C'est un jugement. *Et* ils le méritent. Aucune morale, aucun principe. Regarde Ted Norbat – une petite amende pour avoir caché et mangé huit à dix petits avant qu'on l'ait découvert. Cela aurait dû suffire à faire se retourner son père dans sa tombe. Tiens, si lui avait fait ça – il ne l'aurait jamais fait, attention – mais je dis *si*, tu sais ce qui lui serait arrivé ? » Je hochai la tête. « Il aurait eu droit à une humiliation publique, à une semaine de

pénitence, *plus* un dixième de ce qu'il a eu, » m'apprit-il sèchement.

« Mais Dieu est bafoué. Ils font retomber sur nous la Tribulation, et cette saison n'est qu'un début ; je suis heureux d'être vieux, je n'en verrai pas la fin. Mais elle revient, crois-moi.

« Des règlementations fabriquées à l'Est par un tas de bavards morveux, faibles et débiles. Voilà la source de nos ennuis. Quand mon père était jeune, une femme qui portait un enfant qui n'était pas à l'image était ensuite fouettée. Si elle en portait trois, on lui enlevait son certificat, on la mettait hors-la-loi et on la vendait. Ça les rendait plus prudentes avec leur Pureté et leurs prières. Mon père pensait qu'on avait moins d'ennuis avec les Mutants, comme ça, et quand il y en avait, on les brûlait comme les autres Déviations. »

— « Brûler ! » m'exclamai-je.

Il me jeta un regard. « Est-ce que ce n'est pas la seule façon de supprimer les Déviations ? » me demanda-t-il d'un ton féroce.

— « Mais un Mutant n'est pas responsable de... »

— « N'est pas responsable, » se moqua le vieillard. « Est-ce qu'un chat-tigre est responsable d'être un chat-tigre ? Mais on le tue. On ne peut se permettre de le laisser en liberté. Les *Repentirs* disent de garder pur par le feu le troupeau du Seigneur, mais cela ne suffit plus à ce putain de gouvernement.

» Ah, le bon vieux temps où un homme pouvait faire son devoir et tenir les lieux propres. Ça, on se dirige tout droit vers une nouvelle dose de Tribulation ! » Il continua à marmonner tel un antique et furieux prophète du Jugement Dernier.

Je demandai à oncle Axel s'il y avait beaucoup de gens qui pensaient de la même façon que le vieux Jacob. Il se gratta la joue soigneusement.

« Pas mal d'anciens. Ils croient toujours qu'il s'agit d'une responsabilité personnelle – comme lorsqu'il n'y avait pas encore d'inspecteurs. Certaines personnes d'âge mûr sont aussi comme ça, mais la plupart acceptent quand même les choses telles qu'elles sont. Ils ne seront pas aussi à cheval sur les principes que leurs pères. Ils pensent que ça n'a pas beaucoup d'importance, tant que les Mutants ne se reproduisent pas et que tout va bien – mais qu'ils connaissent quelques années d'instabilité comme celle-ci et je ne te garantis pas leur calme. »

— « Pourquoi le taux de déviations monte-t-il soudain, certaines années ? » lui demandai-je.

Il hocha la tête. « Je ne sais pas. Ça a à voir avec le temps, d'après certains. Un hiver rude avec une bise de Sud-ouest et le taux de déviations monte – pas la saison suivante, mais l'autre. Quelque chose qui nous arrive des Terres Maudites, d'après eux. Personne ne sait quoi, mais on dirait qu'ils ont raison. Les anciens considèrent qu'il s'agit d'un avertissement, un rappel de la Tribulation pour nous conserver dans le droit chemin, et ils en tirent parti. L'année prochaine sera également mauvaise. Alors, les gens les écouteront davantage. Ils auront l'œil pour les boucs émissaires. » Il s'arrêta en m'adressant un long regard songeur.

J'avais compris l'allusion et l'avais transmise aux autres. La saison fut effectivement presque aussi tribulée que la précédente, et il y eut bel et bien une tendance à chercher des boucs émissaires. Le sentiment du public envers la dissimulation fut nettement moins

tolérant que l'été précédent, et l'anxiété que nous aurions dû de toute façon ressentir lors de la découverte de Petra en fut encore accrue.

Pendant une semaine après l'incident du fleuve, nous fûmes tout ouïe afin de déceler le moindre indice de soupçon. Aucun, heureusement. On avait de toute évidence accepté le fait que Rosalind et moi, dans deux directions opposées, avions entendu les appels à l'aide qui avaient été de toute façon faibles, vu la distance. Nous pûmes nous laisser aller un peu, mais pas pour longtemps. Un mois seulement s'écoula avant l'apparition d'une nouvelle source d'appréhension.

Anne nous annonça qu'elle allait se marier.

Chapitre dix

Il y avait en Anne un soupçon de défi lorsqu'elle nous annonça la chose.

Au début, nous ne la prîmes pas au sérieux. Nous trouvions difficile de croire, et nous ne voulions pas croire, qu'elle était sérieuse. D'une part, il s'agissait d'Alan Ervin, le même Alan avec qui je m'étais battu sur la berge de la rivière et qui avait dénoncé Sophie. Les parents d'Anne avaient une belle ferme presque aussi grande que Waknuk ; Alan était le fils du forgeron et il était destiné à devenir forgeron à son tour. Il en avait le physique, il était grand et en bonne santé, mais c'était tout. Les parents d'Anne devaient avoir pour elle d'autres ambitions ; nous croyions donc que rien n'en sortirait.

Nous avons tort. Je ne sais comment, elle amena ses parents à accepter et les fiançailles furent officiellement annoncées. À ce stade, nous nous inquiétâmes. Nous fûmes soudain forcés d'accepter tout ce que cela impliquait, et, tout jeunes que nous fussions, notre anxiété ne fit que croître. C'est Michael qui en parla le premier à Anne.

« C'est impossible, Anne. Pour toi-même, tu ne dois pas faire ça. Ce serait comme de te lier pour la vie à un infirme. Pense un peu à ce que cela signifiera. »

Elle lui répliqua avec colère : « Je ne suis pas idiote. Bien sûr que j'ai réfléchi. J'ai réfléchi plus que vous. Je suis une femme – j'ai le droit de me marier et d'avoir des enfants. Vous êtes trois et nous sommes cinq. Deux d'entre nous ne devront donc jamais se marier ? Ne jamais avoir d'existence ni de foyer à soi ? Sinon, deux d'entre nous devront épouser des Norms. J'aime Alan et j'ai l'intention de l'épouser. Vous devriez en être reconnaissants. Cela vous simplifiera un peu les choses. »

— « L'un n'implique pas l'autre, » rétorqua Michael. « Nous ne sommes sûrement pas les seuls. Il doit y en avoir d'autres comme nous – hors de portée, quelque part. Si nous attendions un peu... »

— « Pourquoi devrais-je attendre ? Cela peut représenter des années, ou l'éternité. J'ai Alan et vous voulez que je gaspille des années à attendre quelqu'un qui risque de ne jamais venir, ou que je détesterai s'il arrive. Vous voulez que j'abandonne Alan au risque de tout perdre. Ce n'est pas moi qui ai demandé à être comme nous sommes ; mais j'ai le droit de tirer de la vie le maximum, comme tout un chacun. Vous, vous n'avez pas réfléchi à cela, Michael. Je *sais* ce que j'ai l'intention de faire ; vous autres ne le savez pas parce que aucun de vous n'est amoureux – à part David et Rosalind – donc aucun de vous n'a ce problème. »

C'était en partie exact ; mais si nous n'avions pas fait face à tous les problèmes avant qu'ils surgissent, nous connaissions bien tous ceux que nous avons chaque jour, et de ceux-ci le principal était de mentir, de mener sans cesse une vie de famille suffocante. Ce à quoi nous aspirions le plus était d'être soulagés un jour de ce fardeau et, quoique nous n'eussions guère d'idées pour y parvenir, nous étions parfaitement conscients que le mariage à un Norm ne tarderait pas à devenir intolérable. Ce ne serait rien d'autre qu'une parodie de mariage où les deux intéressés seraient séparés par un fossé plus grand qu'une différence de langues que l'un ignorerait toujours. Ce serait la détresse, un manque de confiance perpétuel, et l'insécurité ; il y avait la perspective d'une vie à éviter les faux pas – et nous savions fort bien que les lapsus étaient inévitables.

Anne savait cela aussi bien que nous, mais elle prétendait désormais l'ignorer. Elle se mit à renier ses différences en refusant de nous répondre, quoique nous ne puissions savoir si elle nous était entièrement fermée ou si elle nous écoutait encore. Nous supposâmes que ceci était plus en rapport avec son caractère que cela, mais, n'en étant pas sûrs, nous ne pouvions discuter entre nous de la marche à suivre. Peut-être n'existait-il aucune marche vraiment active. Quant à moi, je ne pus en trouver. Rosalind était également perdue.

Rosalind était maintenant devenue une jeune fille mince et élancée. Elle était belle, avec un visage que l'on ne pouvait se retenir d'observer ; elle était également attirante, par sa façon de marcher, par son port. Plusieurs jeunes gens avaient ressenti cette attirance et gravitaient autour d'elle. Elle se montrait polie envers eux, sans plus. Elle ne voulait aucune histoire avec eux, et c'est très probablement la raison pour laquelle elle était le plus scandalisée par les inventions d'Anne.

Nous nous rencontrions, discrètement et à intervalles prudents. Seuls les autres, je crois, soupçonnaient ce qu'il y avait entre nous. Il nous fallait faire l'amour à la va-vite lorsque nous nous rencontrions, et nous nous demandions misérablement s'il viendrait jamais un jour où nous n'aurions pas à nous cacher. L'histoire d'Anne nous rendait encore plus malheureux. Le mariage à un Norm, fût-il le plus gentil, nous était impensable.

La seule personne à qui je pus demander conseil était oncle Axel. Il était comme tout le monde au courant du mariage à venir mais il ignorait qu'Anne était l'une des nôtres, et il l'apprit avec morosité. Après l'avoir tourné et retourné dans son esprit, il hocha la tête.

« Non. Ça n'ira pas, David. Vous avez raison. Il y a cinq ou six ans que je sais que ça n'ira pas et j'espérais que ça ne se produirait jamais. Je suppose que vous êtes au pied du mur, autrement tu ne m'en aurais pas parlé ? »

J'opinai. « Elle ne veut pas nous écouter. Elle est encore allée plus loin. Elle ne nous répond plus. Elle dit que c'est fini. Elle n'a jamais voulu différer des Normaux, et maintenant elle veut leur ressembler autant que possible. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui refuse autrui à ce point. Elle se montre féroce et aveugle, et peu lui importe ce qui arrivera ensuite. Je ne vois pas ce que nous pouvons faire. »

— « Tu ne penses pas qu'elle *pourra* vivre comme une Norm – coupée totalement de vous ? Ce serait trop difficile ? » me demanda oncle Axel.

— « Nous y avons bien sûr songé. Elle peut refuser de répondre. C'est ce qu'elle fait actuellement, comme quelqu'un qui ne veut pas parler. Mais continuer de la sorte... ce serait comme se vouer au silence pour la vie. Je veux dire qu'elle ne peut pas se forcer à oublier, et *devenir* une Norm. Nous ne pouvons pas croire que cela est possible. Michael lui a dit que ce serait comme de prétendre n'avoir qu'un bras parce que la personne que l'on veut épouser n'a qu'un bras. Ça ne servirait à rien... et on ne pourrait pas tenir longtemps. »

— « Tu es convaincu qu'elle est folle de cet Alan – au-delà de toute logique, je veux dire ? »

— « Elle n'est pas du tout elle-même. Elle ne pense plus correctement. Avant qu'elle cesse de répondre, ses formes pensées étaient devenues toutes bizarres. »

Oncle Axel hocha encore la tête d'un air désapprobateur.

— « Les femmes croient qu'elles sont amoureuses quand elles veulent se marier ; elles trouvent que c'est une justification pour leur dignité personnelle, » me fit-il observer. « Il n'y

a pas de mal à cela ; de toute façon la plupart ont besoin de conserver le maximum d'illusions. Mais une femme effectivement amoureuse, c'est une toute autre question. Elle vit dans un monde où toutes les perspectives anciennes ont changé. Elle porte des œillères, n'a plus qu'une idée en tête, et l'on ne peut plus lui faire confiance. Elle sacrifie tout, elle comprise, à une seule et unique fidélité. Pour elle, cela est tout à fait logique ; pour autrui, cela paraît proche de la démence ; socialement parlant, c'est dangereux. Et lorsqu'il faut aussi surmonter et peut-être expier un sentiment de culpabilité, cela ne peut manquer d'être dangereux pour quelqu'un. » Il s'arrêta un instant et réfléchit en silence. « C'est trop dangereux, David. Remords... abnégation... sacrifice... désir de purification... tout cela pèse sur elle. La sensation d'un fardeau, le besoin d'aide, que quelqu'un partage ce fardeau... Tôt ou tard, j'ai bien peur, David. Tôt ou tard. »

Je partageais son opinion.

— « Mais alors, que pouvons-nous faire ? » répétai-je, malheureux.

Il tourna vers moi un regard posé, sérieux.

— « Qu'est-ce qui justifierait une action ? L'un de vous est en voie d'en mettre huit en danger. Peut-être pas totalement de façon volontaire, mais très sérieusement tout de même. Même si elle a l'intention de faire preuve de loyauté envers vous, elle prend délibérément des risques à ses propres fins – quelques paroles durant son sommeil pourraient suffire. A-t-elle moralement le droit de créer une menace permanente au-dessus de vos sept têtes pour la seule raison qu'elle veut vivre avec cet homme ? »

J'hésitai. « Eh bien, présenté comme ça... »

— « C'est comme ça qu'il faut le présenter. En a-t-elle vraiment le droit ? »

— « Nous avons fait de notre mieux pour l'en dissuader, » éludai-je en vain.

— « Écoute. J'ai connu un homme qui avait fait partie d'un groupe qui avait dérivé dans une barque après que leur navire eût brûlé. L'un d'eux but de l'eau de mer et devint fou. Il tenta de couler l'embarcation pour que tous se noient. Il était une menace pour tous. Ils finirent par être obligés de le jeter par-dessus bord, et il en résulta que les trois autres eurent assez de provisions pour toucher terre. Sans cela, tous quatre seraient inévitablement morts. »

Je hochai la tête. « Non, » déclarai-je catégoriquement, « on ne peut pas faire cela. »

Il continua à me regarder posément.

— « Ce n'est un monde confortable pour personne, et surtout pas pour ceux qui sont différents. Peut-être après tout n'êtes-vous pas destinés à survivre. »

— « Il n'y a pas que ça. Si tu parlais d'Alan, si cela servait à quelque chose de le jeter par-dessus bord, nous le ferions, mais voilà, ça ne servirait à rien. Elle comprendrait tout, et les choses ne feraient qu'empirer. Mais si tu parles d'Anne, on ne peut pas faire ça – pas parce que c'est une fille, pour nous c'est la même chose ; mais c'est simplement qu'on ne pourrait pas. Nous sommes trop proches les uns des autres. C'est difficile à expliquer... » Je m'interrompis pour tenter de trouver un moyen de lui démontrer l'importance de chacun vis-à-vis des autres. Il ne semblait pas y avoir de façon claire de le dire verbalement. Je ne pus qu'ajouter de façon assez peu précise :

« Ça ne serait pas seulement un meurtre, oncle Axel. Ce serait pire ; un peu comme de

violer une partie de soi-même. On ne pourrait pas faire ça. »

— « L'autre terme de l'alternative est alors cette épée de Damoclès au-dessus de votre tête. »

— « Je sais, » acquiesçai-je sans plaisir. « Mais il n'y a rien à faire. Une épée en nous serait encore pire. »

Je ne pus même pas discuter de cette solution avec les autres de peur qu'Anne n'intercepte nos pensées. Mais je connaissais d'avance leur verdict. Je savais qu'oncle Axel avait proposé la seule solution pratique ; et je savais également que son impossibilité équivalait à reconnaître que l'on ne pouvait rien faire.

Anne ne transmettait plus rien, nous n'en relevions aucune trace, mais qu'elle eût ou non la volonté de ne pas recevoir demeurait un mystère. Par sa sœur Deborah, nous sûmes qu'elle n'écoutait plus que les paroles et faisait de son mieux pour prétendre qu'elle était une Norm sous tous les rapports, mais cela ne nous donnait pas suffisamment de confiance pour échanger tellement nos pensées.

Les semaines suivantes, Anne s'entêta, à un tel point que l'on put presque croire qu'elle avait réussi à renoncer à sa différence et à devenir une Norm. Les noces eurent lieu sans problème, et elle et Alan déménagèrent dans la maison que le père leur donna en bordure de ses terres. On rencontrait çà et là quelques allusions à l'erreur qu'elle avait commise en se mariant à un inférieur, mais autrement pas de commentaires.

Durant quelques mois, nous entendîmes peu parler d'elle. Elle décourageait les visites de sa sœur comme si elle avait hâte de couper notre dernier lien. Nous ne pouvions qu'espérer qu'elle fût plus heureuse que nous ne l'avions escompté.

L'une des conséquences, en ce qui concernait Rosalind et moi, fut un approfondissement accru de nos propres problèmes. Quant à savoir quand nous avions su que nous nous marierions, aucun de nous deux ne se le rappelait. C'était l'une de ces choses qui paraissent préétablies, en accord parfait avec les lois de la nature et nos propres désirs, et nous avons l'impression de l'avoir toujours su. Cette perspective teintait nos pensées avant même que nous en ayons pris conscience. Je pensais que rien d'autre ne pourrait jamais arriver, car quand deux personnes ont grandi en « pensant-ensemble » de façon aussi proche que nous et se trouvent encore plus unies par le sentiment d'hostilité qui les entoure, elles ressentent ce besoin d'union avant même de savoir qu'elles s'aiment.

Mais lorsque l'on sait que l'on s'aime, on se rend soudain compte qu'il existe des détails par lesquels on ne diffère pas des Norms, qu'il faut surmonter les mêmes obstacles.

La haine entre nos deux familles qui était apparue au grand jour de l'affaire des mégachevaux était maintenant établie depuis près d'une décennie. Mon père et mon oncle Angus, le père de Rosalind, avaient instauré une guérilla permanente. Dans leurs efforts pour marquer des points, chacun gardait un œil de lynx fixé sur les terres de l'autre pour déceler la moindre Déviation, et l'on savait que tous deux récompensaient l'informateur qui apportait la nouvelle d'une irrégularité sur le territoire de l'autre.

Il nous était parfaitement clair que les deux parties s'opposeraient formellement à une union des familles.

La situation devait s'avérer de plus en plus malaisée. Déjà la mère de Rosalind avait tenté de lui trouver des partis ; et j'avais vu ma mère jauger certaines filles avec un œil calculateur mais jusqu'alors non satisfait.

Nous étions sûrs qu'aucune des deux parties ne se doutait de ce qui existait entre nous. Il n'y avait que des communications acides entre les Storm et les Morton, et le seul lieu où l'on pouvait les rencontrer sous le même toit était l'église. Rosalind et moi nous rencontrions peu souvent et très discrètement.

Nous discussions et explorions longuement les manières pacifiques de résoudre ce dilemme, mais un an après le mariage d'Anne nous n'avions encore rien trouvé.

Quant au restant de notre groupe, nous découvrîmes que l'inquiétude primitive s'était émoussée. Ce qui ne veut pas dire que nous avons l'esprit en repos : jamais il n'en avait été ainsi depuis notre prise de conscience, mais une fois passée la crise provoquée par Anne, nous nous étions habitués à vivre dans une certaine dose de menace.

Un dimanche, au crépuscule, on découvrit Alan mort sur le sentier à travers champ qui menait chez lui, une flèche dans le cou.

Nous l'apprîmes d'abord par Deborah et nous écoutâmes avec anxiété tandis qu'elle tentait d'entrer en contact avec sa sœur. Elle utilisa toute sa concentration disponible, mais en vain. L'esprit d'Anne demeura aussi solidement clos que pendant les huit derniers mois. Même dans sa détresse elle ne transmet rien.

« Je vais aller la voir, » nous annonça Deborah. « Il faut que quelqu'un soit à ses côtés. »

Nous attendîmes impatiemment pendant plus d'une heure. Puis Deborah parla à nouveau, l'air très troublée.

« Elle ne veut pas me voir. Elle ne veut pas me laisser entrer. Elle a laissé entrer une voisine, mais pas moi. Elle m'a crié de m'en aller. »

— « Elle doit croire que c'est l'un de nous qui a fait le coup, » répondit Michael. « Est-ce ça ?... ou est-ce que vous savez quelque chose ? »

Nos dénégations retentirent catégoriquement l'une après l'autre.

« Il faut qu'on l'empêche de croire ça, » décida Michael. « Il ne faut pas qu'elle continue à le croire. Essayons de l'atteindre. »

Nous essayâmes tous. Il n'y eut absolument aucune réponse.

« Rien à faire, » reconnut Michael. « Il faut lui faire parvenir une note, Deborah. Rédige-la avec soin pour qu'elle comprenne qu'on n'y est pour rien, mais pour que personne ne comprenne ce que ça veut dire. »

— « Très bien. Je vais essayer, » acquiesça Deborah, dubitative.

Une heure encore s'écoula avant de l'entendre à nouveau.

« Rien à faire. Je l'ai donnée à la femme qui est dedans et j'ai attendu. Quand la femme est revenue, elle m'a dit qu'Anne l'a déchirée sans même l'ouvrir. Ma mère est maintenant à l'intérieur et elle essaye de la persuader de rentrer à la maison. »

Michael fut long à répondre. Puis il lui conseilla :

— « Préparons-nous, c'est plus prudent. Soyez tous prêts à décamper si nécessaire, mais n'éveillez aucuns soupçons. Deborah, essaye toujours de découvrir le maximum, et avertis-nous de tout ce qui arrive. »

J'ignorais que faire. Petra était déjà au lit et je ne pouvais la réveiller sans me faire remarquer. D'autre part, je n'étais pas sûr que ce fût nécessaire. Même Anne ne pouvait la soupçonner d'avoir participé au meurtre d'Alan. Elle n'était l'une de nous que potentiellement, et je me contentai donc d'un plan sommaire, sûr que j'étais que nous aurions assez de temps pour prendre le large.

La maisonnée était couchée lorsque Deborah se fit à nouveau entendre.

« Nous rentrons à la maison, Maman et moi. Anne a chassé tout le monde, et elle est maintenant seule. Maman a voulu rester, mais Anne n'est plus elle-même, elle est hystérique. Elle les a *forcés* à partir. On a eu peur que son état s'aggrave si on insiste. Elle a dit à Maman qu'elle sait qui est responsable de la mort d'Alan, mais elle n'a voulu nommer personne. »

— « Tu crois qu'elle a voulu parler de nous ? Après tout il est quand même possible qu'Alan se soit brutalement querellé sans que nous le sachions. » suggéra Michael.

Deborah était plus que dubitative. « S'il ne s'agissait que de cela, elle m'aurait sûrement laissée entrer. Elle ne m'aurait pas crié de m'en aller. J'irai voir dans la matinée si elle n'a pas changé d'avis. »

Nous dûmes nous contenter de cela pour l'instant. Nous pouvions enfin, nous décontracter pendant quelques heures.

Deborah nous apprit plus tard ce qui se produisit le lendemain matin.

Elle se leva une heure après l'aube et traversa les champs jusqu'à la maison d'Anne. Lorsqu'elle l'atteignit, elle hésita un peu, répugnant à affronter le même genre de hurlements que la veille. Mais il ne servait à rien de rester debout à contempler la maison ; elle prit son courage à deux mains et actionna le heurtoir. Le bruit fit écho à l'intérieur de la maison, et elle attendit. Sans résultat.

Elle appuya plus fort encore sur le marteau. Personne ne répondait.

Deborah s'affola. Elle martela plus vigoureusement et écouta. Puis, lentement et avec appréhension, sa main quitta le heurtoir, et elle se rendit jusqu'à la maison de la voisine qui était la veille avec Anne.

Avec l'une des bûches du tas de bois elles enfoncèrent la fenêtre puis entrèrent. Elles trouvèrent Anne au premier dans sa chambre, pendue à une poutre.

Elles la décrochèrent et l'allongèrent sur le lit. Elles avaient plusieurs heures de retard pour pouvoir la secourir. La voisine la recouvrit d'un drap.

Tout ceci était irréel pour Deborah. Elle était éberluée. La voisine la prit par le bras pour la conduire dehors. Tandis qu'elles parlaient, elle remarqua un morceau de papier plié sur la table. Elle le prit.

« C'est sans doute pour toi ou tes parents, » dit-elle en la mettant dans la main de Deborah.

Deborah la regarda morosement et lut l'inscription.

— « Mais ce n'... » commença-t-elle automatiquement.

Puis elle se retint et prétendit le lire de plus près, car elle avait compris que la femme, elle, ne savait pas lire.

« Oh, je vois... oui, je leur donnerai, » dit-elle, et elle glissa dans la poche de sa robe le message qui n'était adressé ni à elle ni à ses parents, mais à l'inspecteur.

Le mari de la voisine la reconduisit. Elle annonça la nouvelle à ses parents. Puis, seule dans la chambre qu'elle avait partagée avec Anne avant son mariage, elle lut la lettre.

Elle nous dénonçait tous, Deborah comprise, et même Petra. Elle nous accusait collectivement d'avoir organisé le meurtre d'Alan, et l'un de nous (lequel ?) de l'avoir accompli.

Deborah la lut deux fois, puis la brûla soigneusement.

Au bout d'un jour ou deux, la tension se relâcha quelque peu. Le suicide d'Anne était une tragédie, mais personne n'y voyait le moindre mystère. Une jeune femme qui attendait son premier enfant perdait son équilibre mental sous le choc de la disparition de son mari ; le résultat était lamentable mais compréhensible.

Quant à la mort d'Alan, elle demeurait un mystère pour nous comme pour tout le monde. L'enquête avait révélé que plusieurs personnes avaient des griefs contre lui, mais aucun ne constituait un motif suffisant pour un meurtre, et tous les suspects avaient pu présenter un alibi.

Le vieux William Tay reconnut que la flèche était de sa fabrication, mais c'était le cas de la majeure partie des flèches du district. Ce n'était pas un trait de compétition, et il ne comportait aucun signe distinctif ; une simple flèche de chasse telle qu'on pouvait en trouver à la douzaine dans toutes les maisons. Bien sûr, les gens bavardèrent et se livrèrent à des suppositions. La rumeur naquit je ne sais où qu'Anne était moins fidèle qu'on ne le prétendait et que ces dernières semaines elle semblait avoir peur de lui. Au désespoir des parents, on alla jusqu'à avancer qu'elle avait elle-même décoché cette flèche et que, par remords ou crainte d'être découverte, elle avait commis ce suicide. Cela finit aussi par se dissiper quand on ne put trouver aucun motif suffisamment valable. Au bout de quelques semaines, il y eut d'autres sujets de suppositions. Le mystère fut considéré comme insoluble. Cela avait très bien pu être un accident dont le coupable n'avait osé reconnaître la responsabilité.

Nous étions restés attentifs à toute suggestion ou supposition qui pût attirer l'attention dans notre direction, mais il n'y en eut aucune et nous pûmes nous détendre avec la dissipation de l'intérêt.

Mais si nous fûmes moins anxieux pendant près d'un an, l'effet sous-jacent n'en demeura pas moins, une sorte de semonce, avec une conscience aiguë que nous étions à part et que la sécurité de tous se trouvait entre les mains de chacun.

Chapitre onze

Cette année-là, les Inspections de printemps furent propices. Seuls deux champs dans tout le district se retrouvèrent sur la première liste de nettoyage, et aucun des deux n'appartenait à mon père ni à oncle Angus. Les deux années précédentes avaient été tellement mauvaises que les gens qui avaient hésité la première à tuer le cheptel à tendance déviante l'avaient fait disparaître la seconde, d'où un taux de normalité élevé de ce côté-là également. De plus, cette tendance encourageante se maintint. Les gens reprirent courage et devinrent plus gentils, et plus joyeux. À la fin du mois de mai, beaucoup pariaient que les chiffres de déviations seraient exceptionnellement bas. Le vieux Jacob lui-même dut admettre que pour l'instant la colère divine s'était apaisée.

Pour nous comme pour tout le monde, ce devait être un été serein et actif, et il en eût été ainsi sans Petra.

Ce fut un jour de début juin qu'apparemment inspirée par le goût de l'aventure elle fit deux choses qu'elle savait interdites. Primo, étant seule, elle fit quitter notre terre à son poney ; secundo, elle ne se contenta pas du terrain découvert mais elle alla explorer les bois.

Les bois qui entourent Waknuk sont, comme je l'ai déjà dit, considérés comme assez sûrs, mais il ne faut pas trop compter là-dessus. Les chats sauvages n'attaquent qu'en des cas limites ; ils préfèrent généralement s'enfuir. Il n'en est pas moins peu avisé de pénétrer dans les bois sans aucune arme, car il est possible à des créatures plus importantes de se frayer un chemin à partir de la forêt qui s'avance dans l'Orée, presque jusqu'au Pays Désolé par endroits, puis de se glisser d'un bois à l'autre.

L'appel de Petra survint aussi soudainement et de façon aussi inattendue que la première fois. Tout en n'étant pas marqué par la même panique violente, brutale, il fut intense ; le degré de détresse et d'anxiété était suffisant pour être extrêmement inconfortable à la réception. De plus, la fillette ne possédait aucun contrôle. Elle rayonnait simplement une émotion qui éclipsait tout le reste d'un éclaboussement gigantesque.

Je tentai de contacter les autres pour leur dire que je m'en occupais, mais je ne pus même pas atteindre Rosalind. Une occultation pareille est difficile à décrire : un peu comme l'impossibilité de se faire entendre au milieu de beaucoup de bruit, mais aussi de voir à travers un brouillard épais. Pour ne rien arranger, aucune image ni idée de la cause. C'était (tenter d'expliquer un sens par les mots qui s'appliquent à un autre est nécessairement trompeur), disons que c'était un peu comme un cri muet de protestation. Une émotion réflexe, aucune pensée, aucun contrôle. Je doute même qu'elle ait su ce qu'elle faisait. C'était instinctif. Je pouvais uniquement dire que c'était un signal de détresse qui venait d'assez loin...

Je sortis en courant de la forge où je travaillais et pris le fusil – celui qui était toujours pendu derrière la porte de la maison, chargé et amorcé en cas d'urgence. En deux minutes j'eus sellé un cheval et quitté les lieux au galop. La direction de l'appel était aussi nette que sa qualité. Une fois sur le chemin verdoyant, je jouai des talons et me dirigeai vers le Bois de l'Ouest.

Si Petra avait seulement relâché son schéma détresse envahissant ne serait-ce que

quelques minutes – assez pour que nous entrions tous en contact –, les conséquences auraient été bien différentes. Mais elle ne cessa point. C'était un véritable écran et l'on ne pouvait que se diriger vers la source aussi rapidement que possible.

Le parcours n'était pas aisé. Je culbutai une fois et perdis encore du temps à rattraper le cheval. Une fois dans le bois, le sol fut plus dur, car le chemin était bien entretenu pour éviter à tout le monde un détour considérable. Je continuai et me rendis soudain compte que j'étais allé trop loin. Le sous-bois était trop épais pour aller tout droit et je dus faire demi-tour pour trouver une piste dans la bonne direction. La direction elle-même ne posait aucun problème ; Petra tenait toujours bon. Je finis par trouver un sentier, étroit, tortueux de façon irritante, et les branches basses me forcèrent à me coucher sur le cheval. Le sol finit par s'éclaircir et je pus choisir mon chemin. Quatre cents mètres plus loin, je traversai encore un sous-bois pour atteindre une clairière.

Petra, je ne la vis pas tout de suite. C'est son poney qui attira mon attention. Il gisait de l'autre côté de la clairière la gorge ouverte. Dessus, arrachant la viande de sa croupe avec un tel acharnement qu'elle n'avait pas entendu mon approche, se trouvait la créature la plus déviante que j'eusse jamais vue.

L'animal était d'un brun roux tacheté de jaune et de brun foncé. Ses pattes à coussinets étaient couvertes de touffes de fourrure, maculées de sang, avec de longues griffes recourbées. De la fourrure pendait aussi de sa queue, lui donnant l'air d'un gros plumet. La gueule était ronde avec des yeux de verre jaune. Les oreilles écartées tombantes, le nez retroussé. Deux grosses incisives descendaient sur la mâchoire inférieure, et elle les utilisait ainsi que ses griffes pour déchirer le poney.

Je commençai à détacher mon fusil. Le mouvement attira son attention. Elle tourna la tête et s'accroupit, immobile, le sang luisant sur sa mâchoire inférieure. Sa queue se leva et se balançait lentement à droite et à gauche. J'armai mon fusil et allais la mettre en joue lorsqu'une flèche traversa la gorge de la créature. Elle bondit, tourbillonna dans les airs et atterrit à quatre pattes, toujours face à moi, ses yeux jaunes brillant. Mon cheval se cabra de frayeur et mon fusil partit dans le vide, mais avant que la créature ne pût sauter, deux autres flèches la touchèrent l'une dans l'arrière-train, l'autre dans la tête. Elle resta immobile puis roula sur le côté.

Rosalind pénétra à droite dans la clairière, l'arc toujours à la main. Michael apparut de l'autre côté, une flèche prête à partir, les yeux surveillant la créature. Nous étions près les uns des autres, mais la pensée de Petra était toujours là, et elle nous engloutissait toujours.

« Où est-elle ? » demanda Rosalind à voix haute.

Nous regardâmes autour de nous puis repérâmes la petite silhouette à trois mètres dans un petit arbre. Elle était assise sur une fourche et agrippée au tronc par les bras. Rosalind avança et lui dit qu'elle pouvait descendre sans crainte. Petra ne parut pas capable de lâcher prise ni de bouger. Je mis pied à terre, escaladai l'arbre et l'aidai à descendre pour que Rosalind la prenne en levant les bras. Elle l'assit devant à califourchon sur sa selle et essaya de la calmer, mais Petra regardait toujours son poney mort. Sa détresse s'amplifia, en fait.

« Il faut stopper ça, » dis-je à Rosalind. « Tous les autres vont finir par arriver. »

Michael, désormais certain que la créature était bien morte, nous rejoignit alors. Il regarda Petra d'un air inquiet.

— « Elle n'a pas la moindre idée de ce qu'elle fait. Ce n'est pas quelque chose d'intelligent, en quelque sorte, elle hurle intérieurement de frayeur. Il vaudrait mieux qu'elle hurle extérieurement. Commençons par la mener là où elle ne verra plus son poney. »

Nous nous éloignâmes un peu derrière un écran de buissons. Michael parla calmement à Petra et s'efforça de lui rendre courage. Elle ne parut pas comprendre, et son schéma détresse ne faiblit point.

— « Peut-être que si nous essayons tous à la fois le même schéma pensé... » suggérai-je. « Quiétude-compassion-détente. Prêts ? »

Nous essayâmes pendant quinze secondes. Il n'y eut qu'un petit arrêt momentané dans la détresse de Petra, puis nous fûmes à nouveau engloutis.

— « Rien à faire, » fit Rosalind en abandonnant.

Nous nous considérâmes, impuissants. Le schéma avait un peu changé ; le côté incisif de ses craintes avait baissé, mais l'égarément et la détresse étaient toujours envahissants. Elle se mit à pleurer. Rosalind l'enlaça et la tint contre elle.

— « Allons-y, que ça sorte. Ça relâchera la tension, » fit Michael.

Tandis que nous attendions qu'elle se calme, ce que je redoutais se produisit. Deborah sortit de parmi les arbres ; un moment après, un jeune garçon arriva de l'autre côté à cheval. Jamais je ne l'avais vu, mais je sus qu'il s'agissait de Mark.

En tant que groupe, nous ne nous étions jamais rencontrés auparavant. C'était l'une des choses que nous savions être dangereuses. Il était presque certain que les deux autres filles devaient se trouver en route pour compléter le concile que nous ne désirions pas.

À la hâte, nous expliquâmes verbalement ce qui s'était passé. Nous les incitâmes à partir et se disperser aussi vite que possible pour que nous ne soyons pas vus ensemble ; Michael aussi. Rosalind et moi resterions avec Petra et ferions de notre mieux pour la calmer.

Tous trois acceptèrent sans discuter. Un instant plus tard, ils nous avaient quittés.

Nous continuâmes à tenter de calmer Petra, sans grand succès d'ailleurs.

Dix minutes plus tard, les deux filles, Sally et Katherine se frayèrent un chemin à travers les buissons. Elles aussi étaient à cheval, l'arc tendu. Nous avions espéré que l'un des autres les rencontrerait et leur ferait faire demi-tour, mais elles étaient visiblement arrivées par un autre chemin.

Elles s'approchèrent en fixant Petra avec incrédulité. Nous réexpliquâmes tout et leur conseillâmes de rebrousser chemin. Elles étaient en train de faire tourner leurs chevaux lorsqu'un homme de grande taille sur une jument baie jaillit des arbres.

Il tira sur la bride et nous considéra.

— « Qu'est-ce qui se passe ici ? » demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

Il m'était étranger et il ne me plut pas. Je lui posai les questions que l'on pose aux étrangers. Impatient, il sortit sa carte d'identité, poinçonnée à l'année voulue. Je lui montrai la mienne. Il était établi qu'aucun de nous n'était un hors-la-loi.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » répéta-t-il.

Je fus tenté de lui dire de s'occuper de ses oignons, mais je jugeai plus prudent de me

montrer conciliant, en la circonstance. Je lui expliquai que le poney de ma sœur avait été attaqué et que nous étions accourus à sa rescousse. Il n'accepta pas cela aussi facilement. Il me regarda posément, puis se tourna vers Sally et Katherine.

« Peut-être. Mais pourquoi être arrivées si vite ? »

— « C'est normal, nous avons entendu la fillette appeler, » lui répondit Sally.

— « J'étais juste derrière vous et je n'ai rien entendu. »

Sally et Katherine se regardèrent. Sally haussa les épaules.

— « Nous, si. »

Il me semblait temps de m'en mêler.

— « J'aurais cru qu'à des kilomètres aux alentours, tout le monde l'avait entendue. Le poney aussi hurlait, la pauvre bête. »

Nous fîmes le tour des buissons et je lui montrai le poney massacré et la créature morte.

Il eut l'air surpris, comme s'il ne s'attendait à aucune preuve, mais il ne fut pas apaisé. Il demanda à voir les cartes de Rosalind et de Petra.

« De quoi s'agit-il donc ? » lui demandai-je à mon tour.

— « Vous ne savez pas que l'Orée a envoyé des espions ? »

— « Non. Mais, est-ce que nous *ressemblons* à des gens de l'Orée ? »

Il feignit d'ignorer cette question. « C'est pour ça. On a reçu pour instruction de faire attention. Il y a du grabuge en préparation, et plus vous serez loin des bois, moins vous aurez de chances de vous trouver pris dedans avec les autres. »

Il n'était toujours pas satisfait. Il se retourna pour jeter un nouveau coup d'œil au poney, puis à Sally.

« Il doit bien y avoir une demi-heure que ce poney ne peut plus crier. Comment êtes-vous parvenues jusqu'ici ? »

Les yeux de Sally s'écarquillèrent un peu.

— « Eh bien, on est arrivées par ici, et en approchant on a entendu la petite fille qui criait, » dit-elle tranquillement.

— « Et ce fut très gentil de votre part, » avançai-je. « Vous lui auriez sauvé la vie si je n'avais été plus près. C'est fini maintenant, et elle n'a heureusement pas été blessée. Mais elle a eu rudement peur et il vaudrait mieux que je la ramène à la maison. Merci toutes deux pour votre aide. »

Elles m'emboîtèrent le pas. Elles nous félicitèrent pour le sauvetage de Petra, lui souhaitèrent de se remettre rapidement du choc, puis s'éloignèrent. L'homme ne bougea pas. Il semblait toujours mécontent et perplexe. Mais il n'y avait rien de net sur quoi mettre la main. Bientôt, il nous accorda un long regard scrutateur, sur le point de nous dire quelque chose, puis il changea d'avis. Il finit par nous répéter ses conseils de prudence, puis chevaucha à la suite des deux filles. Nous le vîmes disparaître parmi les arbres.

— « Qui c'est ? » me demanda Rosalind, mal à l'aise.

Je pus lui dire que sa carte portait le nom de Jérôme Skinner, mais pas davantage. Il m'était inconnu et nos noms n'avaient pas paru lui être familiers. J'aurais bien interrogé

Sally, sans la barrière érigée par Petra. J'avais une étrange sensation d'étouffement, en étant ainsi coupé des autres, et je me posai des questions sur la volonté qui avait permis à Anne de se replier sur elle-même pendant des mois.

Rosalind, le bras toujours autour de Petra, démarra au pas. Je récupérai la selle et la bride du poney mort, ôtai les flèches de la créature et les suivit.

Dès notre arrivée, on mit Petra au lit. Durant la fin de l'après-midi et le début de la soirée, les perturbations qu'elle causait fluctuèrent de temps en temps, mais continuèrent à nous harceler jusqu'à près de neuf heures, où elles diminuèrent brutalement pour disparaître.

« Dieu merci. Elle s'est enfin endormie, » fit l'un des autres.

— « Qui était Skinner ? » demanda Rosalind anxieusement.

Sally répondit : « Il est assez nouveau dans la région. Mon père le connaît. Il a une ferme en bordure des bois où vous étiez. Ce n'est pas de chance qu'il nous ait vues, et il s'est bien sûr demandé pourquoi on galopait vers les arbres. »

— « Il avait l'air très soupçonneux. Pourquoi ? » demanda Rosalind. « Est-ce qu'il est au courant des formes pensées ? Je croyais qu'aucun d'eux ne l'était. »

— « Il ne peut en faire ni en recevoir – j'ai essayé très fort, » lui répondit Sally.

Le schéma distinct de Michael arriva alors, et il s'enquit de ce dont il s'agissait. Nous le lui expliquâmes. Il fit remarquer :

— « Certains ont bien une idée que quelque chose de semblable est possible, mais toujours grossièrement seulement – une sorte de transfert émotionnel d'impressions mentales. Ils appellent ça télépathie – du moins, ceux qui y croient. La plupart doutent même de son existence. »

— « Est-ce qu'ils pensent que c'est déviant – ceux qui croient en son existence, je veux dire, » lui demandai-je.

— « C'est difficile à dire. J'ignore si la question a déjà été posée officiellement. Mais, du point de vue académique, on peut dire que puisque Dieu est capable de lire l'esprit des hommes, l'image véritable devrait également en être capable. On pourrait arguer qu'il s'agit d'un pouvoir que l'on a temporairement perdu, comme punition faisant partie de la Tribulation, mais je ne risquerais pas cet argument en face d'un tribunal. »

— « Ce type à l'air de flairer du louche, » fit Rosalind. « Est-ce que d'autres se sont montrés trop curieux ? » Tout le monde répondit par la négative.

« Rien. Mais il faut faire attention à ce que cela ne se reproduise plus. David va devoir donner à Petra des explications verbales pour qu'elle se contrôle un peu. Si cette détresse se reproduit, vous devez tous l'ignorer, ou du moins ne pas y répondre. David et moi nous en chargeons. Il faut nous assurer de ne plus être forcés à nous réunir. Il serait trop facile d'avoir moins de chance qu'aujourd'hui. Est-ce que tout le monde a compris et est d'accord ? »

Les réponses fusèrent, puis tous se retirèrent, laissant à Rosalind et moi le soin de trouver le moyen de s'occuper de Petra.

Je m'éveillai tôt le lendemain et je fus aussitôt conscient de la détresse de Petra. Mais elle avait désormais une qualité différente ; ses craintes étaient faibles et avaient laissé place à une lamentation sur le poney mort. L'intensité de la veille était réduite.

J'essayai d'entrer en contact avec elle et, si elle comprit, il y eut quelques secondes un arrêt perceptible et une trace d'étonnement. Je me levai et allai à sa chambre. Elle fut heureuse d'avoir de la compagnie ; le schéma détresse mourut presque, durant notre conversation. Avant mon départ, je lui promis de l'emmener pêcher l'après-midi.

Il n'est pas facile d'expliquer verbalement comment faire des formes pensées. Nous l'avions tous découvert par nous-mêmes ; d'abord un tâtonnement grossier, puis de plus en plus habile avec la découverte des autres, puis l'apprentissage. Il en était autrement avec Petra. À six ans et demie, elle avait une puissance de projection d'un ordre différent du nôtre, et très envahissant – mais inconscient, donc incontrôlé. Je fis de mon mieux pour le lui expliquer, mais à son âge actuel de huit ans la nécessité de tout dire verbalement présentait une certaine difficulté. Au bout d'une heure à tenter de lui expliquer, assis sur la berge du fleuve à regarder nos bouchons, je n'étais guère avancé et elle commençait à s'ennuyer au point de ne plus essayer de me comprendre. Une autre sorte d'approche sembla s'imposer.

« On va jouer à quelque chose, d'accord ? Tu fermes les yeux. Tu les serres très fort et tu fais semblant de regarder dans un puits très profond. Tu ne peux voir que du noir. D'accord ? »

— « Oui, » fit-elle, les paupières crispées.

— « Bien. Maintenant, ne pense à rien à part ce noir et l'éloignement du fond. Pense à ça, et regarde le noir. Tu as compris ? »

— « Oui, » répéta-t-elle.

— « Maintenant, regarde. »

Je pensai à un lapin et lui fis remuer le museau. Elle pouffa. Voilà au moins *une* chose d'établie ; il était désormais certain qu'elle pouvait recevoir. J'abolis le lapin et pensai à un chiot, puis à des poussins, puis à un cheval attelé. Au bout d'une ou deux minutes, elle rouvrit les yeux, l'air époustoufflé.

— « Où ils sont ? » fit-elle en cherchant autour de nous.

— « Nulle part. Ce n'est que des choses pensées. C'est ça le jeu. Maintenant, à moi de fermer les yeux. Nous allons tous les deux fermer les yeux et ne penser à rien d'autre que la noirceur de ce puits. Ensuite, ce sera ton tour de penser à une image au fond du puits pour que je puisse la voir. »

Je jouai consciencieusement mon rôle et sensibilisai mon esprit au maximum. Bien mal m'en prit. Il y eut un éclair persistant, l'impression que je venais d'être frappé par la foudre. Éberlué, je titubai mentalement, sans savoir ce qui se passait.

— « Hélas, pour l'amour de Dieu, fais attention qu'elle ne recommence pas. J'ai failli me planter une hache dans le pied, nom d'un chien, » se plaignit Michael.

— « Je me suis brûlée la main avec la marmite, » fit Katherine.

— « Berce-la. Apaise-la comme tu peux, » me conseilla Rosalind.

— « Elle n'a pas besoin d'apaisement. Elle est tout à fait calme. C'est seulement comme ça que ça marche chez elle. »

— « Peut-être, mais il ne faut pas que ça reste comme ça, » répliqua Michael. « Il faut qu'elle baisse le ton. »

— « Je sais... je fais de mon mieux. Peut-être avez-vous des idées pour régler ça ? » avançai-je.

— « Eh bien, la prochaine fois, avertis-nous *avant*, » fit Rosalind.

Je repris mes esprits et retournai mon attention vers Petra.

— « Tu es trop brutale. Cette fois-ci, fais une *petite* image pensée ; oui, toute petite avec de jolies couleurs pastel. Vas-y lentement et gentiment, comme si c'était une toile d'araignée. »

Petra hocha la tête et referma les yeux.

« Attention ! » avertis-je les autres, et j'attendis en regrettant que ce ne soit pas le genre de choses dont on peut s'abriter.

Ce ne fut pas pire qu'une explosion réduite, ce coup-là. Éblouissant, mais je pus tout de même saisir la forme.

« Un poisson ! Un poisson avec une queue qui pendouille. »

Petra pouffa de plaisir.

— « Un poisson, sans nul doute, » fit Michael. « Ça marche. Il suffit maintenant de baisser le ton jusqu'à un pour cent de ça, avant qu'elle ne nous brûle le cerveau. »

— « À toi, maintenant, » exigea Petra, et la leçon continua.

Le lendemain après-midi, nous eûmes une nouvelle séance. La chose fut plutôt violente et épuisante, mais les progrès étaient là. Petra commençait à saisir l'idée de la création de formes pensées – de façon infantile, il fallait s'y attendre, mais elles étaient fréquemment reconnaissables en dépit de la distorsion. Le plus difficile était de lui faire baisser le ton. Une fois excitée, elle nous étourdissait sous le choc. Les autres se plainquirent de ne pouvoir travailler pendant ce temps-là ; autant tenter d'ignorer des coups de marteau à l'intérieur de la tête. À la fin de la leçon, je dis à Petra :

— « Maintenant, c'est Rosalind qui va t'envoyer une image pensée. Tu fermes les yeux, comme avant. »

— « Où est Rosalind ? » Elle regarda autour de nous.

— « Elle n'est pas ici, mais peu importe, pour les images pensées. Alors, tu regardes le noir et tu ne penses à rien. »

« Vous, les autres, taisez-vous, s'il vous plaît. Laissez le champ libre à Rosalind, et pas d'interruption. Vas-y, Rosalind, fort et net. »

Nous restâmes assis, silencieux et réceptifs.

Rosalind fut une mare entourée de roseaux. Elle y mit plusieurs canards, de gentils canards marrants de couleurs différentes. Ils nageaient en ballet, à part un caneton grassouillet plein de bonne volonté qui était toujours en retard, et toujours au mauvais endroit. Petra adora ça. Elle roucoula de plaisir. Puis soudain elle projeta son bonheur ; tout fut balayé et nous fûmes tous à nouveau engloutis. En dépit de cela, les progrès étaient encourageants.

À la quatrième leçon, elle apprit à vider son esprit sans fermer les yeux, ce qui était une étape importante. À la fin de la semaine, tout marchait comme sur des roulettes. Ses formes pensées étaient toujours grossières et instables, mais elles s'amélioreraient avec le temps. Sa réception de formes simples était bonne, mais elle ne percevait guère les projections entre

nous.

— « Trop difficile à tout voir, et trop rapide. Mais je sais si c'est toi, Rosalind, Michael ou Sally, mais en allant vite ça s'embrouille. Et les autres sont *encore plus* embrouillés. »

— « Quels autres ? Katherine et Mark ? »

— « Oh, non. Eux, ça va. C'est les autres. Ceux qui sont très loin, » fit-elle, impatiente.

Je décidai de prendre cela calmement.

— « Je ne crois pas les connaître. Qui sont-ils ? »

— « Je ne sais pas. Tu ne les entends pas ? Ils sont par là, mais très loin. » Elle désigna le Sud-ouest.

Je réfléchis quelques instants.

— « Est-ce qu'ils sont là en ce moment ? »

— « Oui, mais pas tellement. »

Je fis de mon mieux pour tenter de détecter quelques chose, mais en vain.

— « Si tu me copiais ce que tu reçois ? » lui suggérai-je.

Elle essaya. Il y avait bien quelque chose, avec une qualité dépassant la nôtre. Ce n'était pas compréhensible, c'était flou – peut-être parce que Petra tentait de relayer quelque chose qu'elle comprenait mal elle-même, songeai-je. Je ne pus rien en tirer, j'appelai Rosalind et elle ne put faire mieux. Petra devait trouver cela difficile, car au bout de quelques minutes elle abandonna.

En dépit de la tendance habituelle de Petra à se laisser aller, en termes de sons, à des hurlements assourdissants, nous éprouvions une fierté de propriétaires à l'égard de ses progrès. Il y avait aussi une impression d'excitation – un peu comme si nous venions de découvrir un inconnu destiné à devenir un grand chanteur ; mais en plus important...

— « Voilà qui sera très intéressant, » fit Michael. « ... À condition qu'elle ne nous ait pas fait craquer avant qu'elle en ait le contrôle. »

Au souper, dix jours après la mort du poney de Petra, oncle Axel me demanda de venir l'aider à ajuster une roue tant qu'il faisait encore jour. Superficiellement, la demande était normale, mais quelque chose dans son regard me fit acquiescer sans hésitation. Je le suivis dehors, et nous passâmes derrière la meule, où personne ne pourrait nous voir ni nous entendre. Il glissa un fétu de paille entre ses dents et me considéra avec sérieux.

« Tu n'as pas fait attention, mon petit David ? »

Il y a bien des façons de ne pas faire attention, mais une seule dont il pouvait me parler de la sorte.

— « Je ne crois pas. »

— « L'un des vôtres, peut-être ? »

Je ne le croyais pas non plus.

« Humm, » grogna-t-il. « Alors, pourrais-tu m'expliquer pourquoi Joe Darley a posé des questions à ton sujet ? Une idée ? »

Je n'en avais pas la moindre idée et je le lui dis. Il hocha la tête.

« Ça ne me plaît pas, mon garçon. »

— « À mon sujet seulement... ou y avait-il aussi les autres ? »

— « À propos de toi et de Rosalind Morton. »

— « Oh, » fis-je, mal à l'aise. « Mais si ce n'est que Joe Darley... Est-ce qu'il a entendu des bruits à notre sujet et qu'il a envie de faire du foin ? »

— « Ça se peut, » opina oncle Axel, mais avec des réserves. « D'un autre côté, Joe est un type que l'inspecteur a déjà utilisé pour enquêter discrètement. Ça ne me plaît pas. »

Moi non plus, je n'aimais pas tellement ça. Mais nous n'avions pas été approchés directement, et je ne voyais pas d'où il pouvait tirer ses accusations. Je lui fis remarquer que rien ne pouvait nous être reproché dans l'une des Déviations Catégoriées.

Oncle Axel hocha la tête. « Ces listes ne sont pas exclusives. On ne peut prévoir les millions de choses qui *peuvent* se produire – mais uniquement les plus fréquentes. Il faut des cas typiques qui serviront ensuite de précédents. Il appartient à l'inspecteur d'ouvrir l'œil et de procéder à une enquête si les renseignements qu'il obtient semblent l'exiger. »

— « Nous avons réfléchi à ce qui pourrait se produire. Nous n'aurons qu'à avoir l'air sidéré, comme n'importe quel Norm. S'il y a des questions posées, personne ne saura exactement que chercher. Si Joe ou quiconque trouve quelque chose, ce ne sera jamais plus que des soupçons, aucune preuve solide. »

Il ne parut pas rassuré.

— « Il y a Deborah. Elle a été bouleversée par le suicide de sa sœur. Est-ce que tu ne crois pas... ? »

— « Non, » lui répondis-je, confiant. « À part le simple fait qu'elle ne pouvait rien dire sans se trahir, nous aurions su si elle nous cachait quelque chose. »

— « Et la petite Petra ? »

Je le regardais fixement.

— « Que sais-tu de Petra ? Je ne t'ai jamais rien dit. »

Il opina d'un air satisfait. « J'avais donc raison. »

— « Comment l'as-tu découvert ? » lui demandai-je, anxieux, me demandant qui pourrait encore avoir la même idée. « Est-ce qu'elle te l'a dit ? »

— « Oh non, je suis tombé dessus en quelque sorte. » Il marqua une pause puis reprit : « Indirectement, Anne en fut à l'origine. Je vous avez bien dit qu'il était dangereux de la laisser épouser ce type. Il y a certaines femmes qui ne sont satisfaites que lorsqu'elles ne sont plus que l'esclave et le paillason d'un homme – qu'elles se sont mises totalement sous sa coupe. Elle était comme cela. »

— « Tu ne... tu ne veux pas me dire qu'elle s'est *révélée* à Alan ? » protestai-je.

— « Si. » Il hocha la tête. « Elle a fait plus que cela. Elle lui a révélé l'existence de vous tous. »

Je le regardai fixement, incrédule.

— « Tu n'es pas sûr de ce que tu dis, oncle Axel ? »

— « Si, mon petit David. Peut-être n'en avait-elle pas l'intention. Peut-être n'est-ce que d'elle-même qu'elle a parlé, si elle était du genre à faire des confidences sur l'oreiller. Et peut-être a-t-il dû lui donner des coups pour obtenir les autres noms, mais il était au courant. Oui, il était au courant. »

— « Mais même dans ce cas, comment es-tu *sûr* qu'il était au courant ? » lui demandai-je avec une anxiété croissante.

Sur un ton évocateur, il m'expliqua :

— « Naguère, il y avait un bistrot à Rigo, sur le port. Il était géré par un type nommé Grouth, et il faisait son beurre. Son personnel se composait de trois filles et deux hommes, et ils lui obéissaient au doigt et à l'œil – sans exception. S'il avait dû dire ce qu'il savait sur l'un des deux hommes, celui-ci aurait été pendu pour mutinerie en haute mer, et deux des filles pour meurtre. J'ignore ce qu'avaient fait les autres, mais il les menait à la baguette. C'était une merveille de chantage. Les pourboires étaient pour lui. Il veillait à ce que les filles soient gentilles avec les matelots, et ce qu'elles tiraient des matelots était aussi pour lui. Je me rappelle la façon dont il les traitait ainsi que son expression quand il les regardait, une sorte de jubilation parce qu'il les tenait, qu'il le savait et qu'ils le savaient. Il lui suffisait de froncer les sourcils et ils dansaient. »

Oncle Axel marqua une pause songeuse.

« On ne pourrait s'attendre à voir ce genre d'expression sur le visage d'un homme dans l'église de Waknuk, n'est-ce pas ? J'ai eu une drôle d'impression, la première fois. Mais c'était bien cela. C'était Alan qui l'arborait en étudiant Rosalind, puis Deborah, puis toi, puis la petite Petra. Il ne s'intéressait à personne d'autre. Rien qu'à vous quatre. »

— « Tu as pu te tromper... Une simple expression... »

— « Pas cette expression-là. Oh, non. Je la connais, elle m'a ramené dans ce bouge de Rigo. D'autre part, si j'avais tort, comment ai-je pu découvrir Petra ? »

— « Qu'as-tu donc fait ? »

— « Je suis revenu à la maison et j'ai pensé à Grouth et à la vie confortable qu'il avait menée, et à une ou deux choses d'autre. Ensuite, j'ai mis une nouvelle corde à mon arc. »

— « C'était donc toi ! » m'exclamai-je.

— « C'était la seule chose à faire, David. Bien sûr, je savais qu'Anne croirait que l'un de vous était coupable. Mais elle ne pouvait vous dénoncer sans se trahir, avec sa sœur. Il y avait un risque qu'il me fallait prendre. »

— « Il y avait bel et bien un risque, et il a failli se matérialiser. » Je lui parlai de la lettre qu'Anne avait laissée à l'intention de l'inspecteur.

Il hocha la tête. « Je n'aurais pas cru qu'elle en arriverait là, la pauvre fille. Quoi qu'il en soit, il fallait agir, et vite. Alan n'était pas idiot. Il aurait veillé à être couvert. Avant de vous attaquer pour de bon, il aurait laissé une déposition écrite à ouvrir au cas où il serait tué, et il aurait également veillé à ce que vous soyez au courant. La situation eût été pour vous plutôt déplaisante. »

Plus j'y songeais, plus je me rendais compte à quel point elle eût été déplaisante.

— « Tu as pris toi-même un grand risque, oncle Axel. »

Il haussa les épaules.

— « Très petit comparé à celui que vous couriez. »

Nous en revînmes bientôt à notre sujet.

— « Mais cette enquête n'a rien à voir avec Alan. Ça s'est passé il y a longtemps, » lui fis-je remarquer.

— « De plus, ce n'est pas le genre de renseignements qu'il aurait confiés à quelqu'un ; s'il voulait en tirer un revenu, » acquiesça oncle Axel. « Une chose est certaine, ils ne savent presque rien, ou bien l'enquête officielle aurait déjà été ouverte, et il faudra qu'ils soient rudement sûrs d'eux-mêmes pour en ouvrir une. L'Inspecteur ne va pas prêter le flanc à ton père, s'il peut l'éviter – et à Angus Morton, non plus, d'ailleurs. Mais cela ne nous dit toujours pas ce qui leur a mis la puce à l'oreille. »

Je fus forcé de penser à nouveau que cela devait avoir trait à l'affaire du poney de Petra. Oncle Axel avait bien sûr appris sa mort, mais pas davantage. Cela aurait entraîné la révélation de Petra, et nous avons décidé tacitement que moins il en saurait à notre sujet, moins il aurait à dissimuler en cas d'ennui. Mais maintenant qu'il avait découvert Petra, je lui décrivis l'incident en détail. La fuite ne nous semblait pas venir de là, mais, faute de mieux, il nota le nom de l'inconnu.

« Jérôme Skinner, » répéta-t-il sans beaucoup d'espoir. « Très bien, je vais voir si je peux apprendre quoi que ce soit à son sujet. »

Ce soir-là, nous discutâmes, mais sans résultat. Michael conclut :

— « Eh bien, si toi et Rosalind êtes bien sûrs que rien n'a pu éveiller de soupçons dans votre district, on ne peut alors remonter qu'à l'inconnu dans la forêt. » Il utilisa une forme pensée au lieu d'épeler les mots « Jérôme Skinner^[1] ». « Si c'est lui, il doit donc avoir fait part de ses soupçons à l'inspecteur de son district, qui les aura transmis au nôtre parmi les affaires courantes. Ce qui veut dire que pas mal de gens se posent déjà des questions, et que des questions seront aussi posées à propos de Sally et Katherine. Je vais voir demain si je peux découvrir quelque chose, et je vous le dirai. »

— « Mais que devons-nous faire ? » demanda Rosalind.

— « Rien pour l'instant. Si nous ne nous trompons pas quant à l'origine de la fuite, vous formez deux groupes : Sally et Katherine pour l'un ; Deborah et Petra dans l'autre ; quant à nous trois, nous n'avons rien à voir. Ne faites rien d'inhabituel, autrement ils s'abattront sur vous. Si l'on en arrive à une enquête, on pourra bluffer en agissant simplement comme nous l'avons décidé. Mais Petra constitue notre point faible ; elle est trop jeune pour comprendre. S'ils commencent par elle et la coïncent, nous risquons tous la stérilisation et l'Orée.

— « Ce qui fait donc d'elle un point stratégique. Ce sera à toi, David, de veiller à ce qu'on ne l'interroge pas... à tout prix. S'il te faut tuer, n'hésite pas. Eux n'hésiteront pas à nous tuer s'ils en ont la possibilité. N'oublie pas, s'ils agissent, ce sera pour nous exterminer, par une méthode lente, sinon rapide.

« Si le pire devait arriver et que tu ne puisses sauver Petra, il serait plus doux de tuer Petra que de la laisser stériliser et bannir – bien plus miséricordieux pour une enfant. Tu as compris ? Le restant est-il d'accord ? »

L'unanimité était faite.

En songeant à la petite Petra, mutilée et jetée dans le Pays de l'Orée, destinée à périr ou survivre, j'acquiesçai également.

« Très bien, » conclut Michael. « Pour plus de sécurité, il voudrait mieux que tous quatre et Petra soyez prêts à vous enfuir à tout moment, si cela devait s'avérer nécessaire. »

Il nous donna d'autres détails.

Il est difficile de voir quelle autre ligne de conduite aurait pu être adoptée. Une action soudaine de l'un de nous n'aurait manqué de créer pour les autres des ennuis. Notre malchance fut d'avoir reçu ces renseignements à ce moment-là, et non deux ou trois jours plus tôt.

Chapitre douze

La discussion et les conseils de Michael rendaient la crainte d'une découverte plus réelle et plus imminente que lors de mon entrevue avec oncle Axel dans l'après-midi. Je savais que Michael n'avait cessé de sentir croître son anxiété pendant cette année, comme s'il trouvait que le temps allait nous manquer, et j'avais aussi un peu cette impression, désormais. J'allai jusqu'à procéder à des préparatifs avant de me coucher. C'est-à-dire que je sortis un arc et deux douzaines de flèches et mis du fromage et du pain dans un sac. Je décidai de préparer dès le lendemain un paquet de vêtements et de chaussures, et autres objets utiles que je cacherais à l'extérieur dans un endroit sec et facile d'accès. Il faudrait aussi des vêtements pour Petra, des couvertures, quelque chose pour conserver l'eau, ne pas oublier une boîte d'amadou...

Je m'endormis en établissant la liste de tout l'équipement.

Trois heures avaient dû s'écouler lorsque je fus réveillé par le cliquetis de mon loquet. La lune était invisible mais les étoiles éclairaient suffisamment pour me révéler près de la porte une silhouette en chemise de nuit blanche.

« David, » dit-elle, « Rosalind... »

Mais ce n'était plus la peine. Rosalind était déjà dans mon esprit, pressante.

— « David, il faut partir tout de suite... dès que tu pourras. Ils ont capturé Sally et Katherine... »

Michael arriva à sa suite. « Dépêchez-vous, tous les deux, pendant qu'il reste du temps. La surprise était voulue. S'ils savent quelque chose à notre sujet, ils ont déjà dû envoyer un groupe chez vous... avant qu'on vous avertisse. Il y a dix minutes, ils sont entrés simultanément chez Sally et Katherine. Allez, vite. »

— « Derrière le moulin. Grouille, » ajouta Rosalind.

J'annonçai verbalement à Petra :

— « Habille-toi aussi vite que tu peux. Ta salopette. Et en silence. »

Il est probable qu'elle n'avait pas compris le détail des formes pensées, mais elle en avait saisi l'urgence. Elle hocha la tête et se glissa dans le couloir noir.

Je mis mes vêtements et roulai les couvertures. Je tâtonnai dans l'ombre et finis par trouver l'arc, les flèches et la nourriture, et je me dirigeai vers la porte.

Petra était presque habillée. Je saisis quelques vêtements dans son armoire et les roulai dans les couvertures.

« Ne mets pas encore tes chaussures, » lui chuchotai-je. « Porte-les à la main... et sur la pointe des pieds, comme un chat. »

Dans la cour, je posai ballot et sac pour enfiler les chaussures. Petra allait parler, mais je mis un doigt sur mes lèvres et lui livrai la forme pensée de Saba, la jument noire. Elle hocha la tête et, sur la pointe des pieds, nous traversâmes la cour. Je venais d'ouvrir la porte de l'étable lorsque je perçus un bruit lointain et m'arrêtai pour écouter.

« Des chevaux, » murmura Petra.

Je les entendis également – de nombreux sabots et le faible cliquetis des mors.

Nous n'avions pas le temps de seller et de brider Saba. Nous la tirâmes par le licou et montâmes dessus à l'aide du billot. Avec tout ce que je transportais, il n'y avait pas assez de place devant moi pour Petra. Elle monta derrière et s'agrippa à ma taille.

Nous sortîmes silencieusement de la cour et empruntâmes le sentier qui menait à la rive du fleuve, tandis que sur la piste principale le martèlement des sabots approchait de la maison.

« Tu es partie ? » demandai-je à Rosalind, et je lui fis part de ce que nous faisons.

— « Il y a dix minutes que je suis partie. Tout était prêt, » me dit-elle sur un ton de reproche. « Nous avons eu un mal de chien à te contacter. Heureusement que Petra s'est réveillée. »

Toute excitée, Petra entra dans la conversation pour savoir ce qui se passait. C'était comme une fontaine d'étincelles.

« Doucement, ma chérie. Beaucoup plus doucement, » protesta Rosalind. « On t'en parlera bientôt. » Elle marqua une pause pour se remettre de son éblouissement.

« Sally ? Katherine ? » demanda-t-elle.

Elles répondirent ensemble.

— « On nous emmène chez l'inspecteur. Nous ne sommes qu'innocence et stupéfaction. Est-ce le mieux ? »

Michael et Rosalind furent d'accord pour acquiescer.

« Nous pensons qu'il vaut mieux que nous vous fermions notre esprit, » continua Sally. « Il nous est plus facile d'agir en Normaux si nous ne savons véritablement pas ce qui se passe. Alors qu'aucun de vous n'essaye de nous contacter. »

— « Très bien... mais vous êtes libres de nous appeler, » fit Rosalind. Elle dirigea ses pensées vers moi. « Viens, David. La ferme est toute illuminée. »

— « Parfait. Nous arrivons. Il leur faudra un certain temps dans le noir pour trouver où nous sommes partis, de toute façon. »

— « Par la chaleur de l'étable ils sauront que vous n'êtes pas bien loin. »

Je regardai derrière nous. Du côté de la maison, je vis une lumière à une fenêtre et une lanterne qui se balançait à la main de quelqu'un. Le bruit d'une voix masculine nous parvint faiblement. Nous avions atteint la berge et il n'y avait plus de danger à faire trotter Saba. Au bout de huit cents mètres nous atteignîmes le gué, et après quatre cents mètres nous approchâmes du moulin. Par prudence nous le dépassâmes au pas au cas où quelqu'un serait éveillé. Derrière le mur, nous entendîmes un chien enchaîné, mais il n'aboya pas. Je ne tardai pas à percevoir, un peu en avant, le soulagement de Rosalind.

Nous trottâmes à nouveau, et quelques instants plus tard je remarquai un mouvement sous les arbres en bordure de la piste. Je fis tourner la jument dans cette direction et découvris Rosalind qui nous attendait, et pas seulement Rosalind, car il y avait aussi les mégachevaux de son père. Les créatures massives nous dominaient, sellées de grands paniers. Rosalind se tenait dans l'un des paniers, l'arc tendu appuyé dessus.

Je m'approchai au-dessous tandis qu'elle se penchait pour voir ce que j'avais apporté.

« Passe-moi les couvertures, » m'ordonna-t-elle en tendant les mains. « Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ? »

Je le lui appris.

« Tu veux dire que c'est tout ce que tu as pris ? » fit-elle, désapprobatrice.

— « Il fallait faire vite. »

Elle arrangea les couvertures sur le plat de la selle entre les paniers. Je hissai Petra jusqu'à portée de Rosalind. Avec notre aide, elle se percha sur les couvertures.

— « Autant rester ensemble, » fit Rosalind. « Il y a de la place pour toi dans l'autre panier. On peut tirer de la main gauche dans celui-là. » Elle me lança une mince échelle de corde qui pendit du garrot du cheval.

Je quittai Saba, et la dirigeai vers la maison, lui donnai une grande claque sur le flanc pour la faire démarrer, puis je montai maladroitement dans l'autre panier. Dès que mon pied quitta l'échelon, Rosalind tira le tout. Elle secoua les rênes et, avant que je sois vraiment installé dans le panier, nous étions en route, le second mégacheval à notre suite.

Nous trottâmes un moment, puis nous quittâmes la piste pour une rivière. Au confluent d'une autre, nous choisîmes la plus petite. Nous l'abandonnâmes pour franchir un espace marécageux jusqu'à un nouveau cours d'eau. Nous nous en tînmes au lit de celui-ci pendant plus de huit cents mètres pour nous avancer sur un nouveau terrain inégal et boueux qui se durcit bientôt, et les sabots claquèrent sur les pierres. Nous ralentîmes encore tandis que les chevaux se frayaient un chemin tortueux parmi les roches. Je me rendis compte que Rosalind avait suivi un plan soigneux pour dissimuler nos traces. Cette pensée dut se projeter involontairement, car elle répliqua plutôt froidement :

— « C'est dommage que toi tu n'aies pas un peu plus réfléchi et moins dormi. »

— « J'avais commencé, » protestai-je. « J'allai tout préparer aujourd'hui. Ça ne paraissait pas si urgent. »

— « Et quand j'ai voulu te consulter à ce sujet, tu dormais comme un loir. Ma mère et moi avons passé deux bonnes heures à remplir ces paniers et à ajuster les selles en cas d'urgence, tandis que tu piquais un bon roupillon. »

— « Ta mère ? » demandai-je sidéré. « Elle est au courant ? »

— « Elle a plus ou moins deviné quelque chose depuis pas mal de temps. J'ignore jusqu'à quel point ; elle ne m'en a jamais parlé. Je crois qu'elle trouvait que tant que ça resterait tacite tout irait bien. Lorsque je lui ai dit ce soir que je devrais probablement partir, elle s'est mise à pleurer ; mais elle n'a pas été vraiment surprise. Elle n'a pas essayé de discuter ni de m'en dissuader. Je crois qu'elle avait déjà décidé au fond de son esprit qu'il lui faudrait un jour m'aider, quand viendrait le temps, et elle l'a fait. »

Je réfléchis à la question. Je ne pouvais imaginer ma mère faisant de même pour Petra. Elle n'en avait pas moins pleuré après l'expulsion de tante Harriet. Et tante Harriet avait violé les Lois sur la Pureté. Comme la mère de Sophie. C'est à se demander combien de mères pouvaient bien fermer les yeux sur des questions qui ne portaient pas exactement atteinte à la Définition de l'Image Véritable – ou qui y portent atteinte – si elles parvenaient à éviter l'inspecteur. Je me demandai également si ma mère ne serait pas secrètement heureuse que j'aie emmené Petra.

Nous suivîmes la route errante qu'avait choisie Rosalind pour dissimuler nos traces. Encore des lieux rocheux, encore des rivières, et nous finîmes par pousser les chevaux sur une rive abrupte pour pénétrer dans les bois. Nous ne tardâmes pas à rencontrer une piste qui se dirigeait vers le Sud-ouest. Ne voulant pas y laisser les empreintes des mégachevaux ; nous marchâmes parallèlement à celle-ci jusqu'à ce que grisonne le ciel. Nous pénétrâmes alors au fond des bois pour trouver une clairière où pourraient paître les chevaux. Ce qu'ils purent faire après avoir été entravés.

Après notre repas de pain et de fromage, Rosalind déclara :

« Puisque tu as si bien dormi cette nuit, tu prendras le premier tour de garde. »

Elle et Petra s'installèrent confortablement dans les couvertures et s'endormirent bientôt.

J'étais assis, l'arc tendu sur les genoux et une demi-douzaine de flèches à portée de main sur le sol. On n'entendait que les oiseaux, un petit animal qui remuait çà et là, et le mâchonnement régulier des mégachevaux. Le soleil se leva dans les branches épaisses et se mit à nous réchauffer. De temps en temps, je me levais et rôdais silencieusement en bordure de la clairière, une flèche sur la corde. Je ne trouvai rien d'anormal, mais je pus rester éveillé. Au bout de deux heures, Michael me contacta.

« Où êtes-vous, en ce moment ? »

Je le lui expliquai de mon mieux.

« Vers où vous dirigez-vous ? » voulut-il savoir.

— « Au Sud-ouest. Nous avons pensé avancer de nuit et nous reposer le jour. »

Il approuva, mais :

— « L'embêtant, c'est qu'avec cette alerte pour l'Orée, il va y avoir pas mal de patrouilles dans le coin. Je ne sais pas si Rosalind a eu raison de prendre ces mégachevaux – si on les aperçoit, ça se répandra comme une traînée de poudre, et une marque de sabot suffira. »

— « Les chevaux ordinaires vont aussi vite, » reconnus-je. « Mais ceux-ci ont plus d'endurance. »

— « Ça sera peut-être utile. Franchement, David, il vous faudra aussi de l'astuce. Ça va barder. Ils ont dû en apprendre plus que nous ne le supposons, mais ils n'ont encore ni Mark, ni Deborah, ni moi. Mais ils sont très inquiets. Ils vont envoyer des expéditions à vos trousses. J'ai l'intention de me porter volontaire pour l'une de celles-ci. Je vais leur fichier un rapport qui prétendra qu'on vous a vus au Sud-est. Une fois celui-ci déjoué, Mark en présentera un autre pour qu'ils aillent au Nord-Ouest.

« Si quelqu'un vous aperçoit, arrêtez-le à tout prix. Mais ne tirez pas. On a donné ordre de ne pas utiliser de fusil sauf en cas de nécessité, ou pour les signaux. On enquêtera pour tous les coups de fusil. »

— « Très bien. Nous n'avons pas de fusil. »

— « Tant mieux. Vous ne serez pas tentés de l'utiliser, mais ils pensent que vous en avez un. »

J'avais délibérément renoncé à emporter un fusil, en partie à cause du bruit, mais surtout parce qu'il faut du temps pour le recharger, et qu'ils sont lourds à transporter, et inutiles si l'on manque de poudre. Les flèches ont moins de portée, mais elles sont silencieuses, et l'on

peut en décocher plus d'une douzaine pendant que l'autre recharge son fusil.

Mark intervint. « J'ai entendu. Une rumeur pour le Nord-Ouest sera prête quand il faudra. »

— « Bien. Mais pas avant que je te le dise. Rosalind est endormie, en ce moment, je suppose ? Dis-lui de me contacter dès qu'elle sera réveillée, s'il te plaît. »

J'opinai et tout le monde s'arrêta de projeter.

Je continuai encore deux heures de garde, puis réveillai Rosalind pour son tour. Petra ne bougea pas. Je m'allongeai à son côté et m'endormis en moins de deux minutes.

Peut-être que j'avais le sommeil léger, à moins que ce ne fût une coïncidence, si je m'éveillai pour saisir une pensée angoissée de Rosalind.

« Je l'ai tué, Michael. Il est vraiment mort... » Puis elle s'abandonna à des formes pensées chaotiques et affolées.

Michael intervint, calme et rassurant.

— « N'aie pas peur, Rosalind. Il le fallait. C'est la guerre entre leur espèce et la nôtre. Nous ne l'avons pas déclarée – nous avons autant qu'eux le droit d'exister. Tu ne dois pas être effrayée, Rosalind, mon petit. Il le fallait. »

— « Qu'est-ce qui s'est passé ? » demandai-je en me redressant.

Ils feignirent de m'ignorer, ou bien ils étaient trop occupés pour me prêter attention.

J'examinai la clairière. Petra était toujours allongée endormie à côté de moi ; les mégachevaux rasaient l'herbe tranquillement. Michael continua :

— « Cache-le, Rosalind. Essaie de trouver un creux et empile des feuilles dessus. »

Une pause. Puis Rosalind, sa panique surmontée, mais dans une grande détresse, acquiesça.

Je me levai, puis pris mon arc et traversai la clairière dans la direction où je savais qu'elle devait se trouver. Lorsque j'atteignis les premiers arbres, je songeai soudain que j'abandonnai Petra et m'arrêtai.

Rosalind ne tarda pas à apparaître parmi les buissons. Elle marchait lentement et nettoyait une flèche avec une poignée de feuilles.

— « Qu'est-ce qui s'est passé ? » répétais-je.

Mais elle paraissait avoir de nouveau perdu le contrôle de ses formes pensées, qui étaient mêlées et déformées par ses émotions. En s'approchant de moi elle préféra utiliser des mots :

— « C'était un homme. Il avait découvert la trace des chevaux. Je l'ai vu qui la suivait. Michael a dit... oh, je ne voulais pas, David, mais il n'y avait rien d'autre à faire. »

Ses yeux étaient remplis de larmes. Je l'enlaçai et la laissai pleurer sur mon épaule. Je ne pouvais pas faire grand-chose. Rien sinon lui assurer, comme Michael, que ce qu'elle avait fait était absolument nécessaire.

Au bout d'un petit moment, nous revînmes lentement. Elle s'assit à côté de Petra toujours endormie. Je pensai à lui demander.

— « Et son cheval, Rosalind ? Est-ce qu'il s'est enfui ? »

Elle secoua la tête.

— « Je ne sais pas. Je suppose qu'il en avait un, mais il suivait notre trace à pied quand je l'ai aperçu. »

Je jugeai utile de revenir sur nos pas pour découvrir s'il avait laissé son cheval attaché quelque part. Je parcourus quinze cents mètres mais ne trouvai aucun cheval, ni empreinte récente de sabots en dehors de celles des mégachevaux. À mon retour, Petra était éveillée et bavardait avec Rosalind.

Le jour s'écoula. Rien de plus ne nous parvint de Michael et des autres. En dépit de ce qui s'était produit, il semblait plus sage de rester où nous étions que d'avancer de jour au risque d'être aperçus. Nous attendîmes donc.

Soudain dans l'après-midi, quelque chose survint brutalement.

Ce n'était pas une forme pensée ; cela n'avait aucune configuration véritable ; c'était la détresse à l'état pur, un cri d'agonie. Petra haleta et se jeta en gémissant dans les bras de Rosalind. L'impact fut si brutal qu'il nous blessa. Rosalind et moi nous regardâmes, les yeux comme des soucoupes. Mes mains tremblaient. Pourtant, ce choc était à ce point informe que nous ne pouvions dire de qui il provenait.

Il y eut alors un fouillis de douleur et de honte englouti sous une solitude désespérée et, parmi cela, des aperçus de formes caractéristiques qui ne pouvaient venir que de Katherine. Rosalind mit sa main sur la mienne et la serra très fort. Nous résistâmes tandis que l'acuité s'émoissait et que la pression déclinait.

Sally nous contacta bientôt, irrégulièrement, en des ondes d'amour et de compassion pour Katherine, puis, angoissée, pour nous.

« Ils ont anéanti Katherine. Ils l'ont anéantie... Oh, Katherine, ma chérie !... ne lui en veuillez pas, qu'aucun de vous ne lui en veuille. Je vous en prie, ne lui en veuillez pas. Ils la torturent. Ç'aurait pu être n'importe lequel d'entre nous. Elle est toute assombrie, maintenant. Elle ne nous entend plus... Oh, Katherine chérie !... » Ses pensées se fondirent en une détresse informe.

Il y eut alors Michael, mal assuré au début, mais sa forme se durcissant de façon incroyable.

— « C'est *la guerre*. Un jour, je les tuerai pour ce qu'ils ont fait à Katherine. »

Après cela, il n'y eut plus rien pendant plus d'une heure. Sans trop de conviction, nous fîmes de notre mieux pour apaiser et rassurer Petra. Elle ne comprenait pas grand-chose de ce qui s'était passé entre nous, mais cette tension avait suffi à l'effrayer.

Puis ce fut à nouveau Sally ; sans vie, misérable, elle se força à annoncer :

— « Katherine a avoué ; elle a confessé. Je l'ai confirmé. Ils m'y auraient aussi forcée, à la fin. Je... » Elle hésita, sa pensée vacillant. « Je n'ai pas su y faire face. Pas les fers rouges ; pas pour rien, puisqu'elle le leur a dit. Je n'ai pas pu... pardonnez-moi tous... pardonnez-nous... » Elle s'arrêta de nouveau.

Michael intervint, mal à l'aise et anxieux.

— « Sally, mon petit, nous ne pouvons pas t'en vouloir... vous en vouloir. Nous comprenons. Mais on doit savoir ce que vous leur avez dit. Que connaissent-ils ? »

— « Les formes pensées... et David et Rosalind. Ils en étaient à peu près sûrs, mais ils voulaient une confirmation. »

— « Et Petra aussi ? »

— « Oui... Oh, oh, oh... ! » Il y eut un accès de remords informe. « Il a fallu... pauvre petite Petra... mais ils le savaient déjà. C'était la seule raison pour que David et Rosalind l'aient emmenée avec eux. Mentir n'aurait servi à rien. »

— « Quelqu'un d'autre ? »

— « Non. On leur a dit qu'il n'y avait personne d'autre. Je pense qu'ils nous croient. Ils nous posent encore des questions. Ils essaient de mieux comprendre. Ils veulent savoir comment on fait les formes pensées, et connaître notre portée. Je leur mens. Pas plus de sept kilomètres, je prétends, et je leur dis qu'il n'est pas facile de les comprendre à cette distance-là... Katherine est à peine consciente. Elle ne peut plus vous transmettre. Mais ils n'arrêtent pas de nous poser des questions... Si vous voyiez ce qu'ils lui ont fait... Oh, Katherine, ma chérie !... ses pieds, Michael... ses pauvres pieds !... »

Le soleil était bas, et nous étions en train de commencer à refaire nos paquets lorsque Michael nous contacta de nouveau.

« Écoutez-moi. Ils prennent tout cela très au sérieux. Ils sont très anxieux à votre sujet. D'habitude, quand une Déviation quitte un district, on ne s'en préoccupe plus. Personne ne peut s'installer où que ce soit sans preuves d'identité ou un examen très complet de l'Inspecteur local, donc on est condamné à finir dans l'Orée. Mais ce qui les inquiète, c'est que rien n'apparaît, chez nous. On a vécu parmi eux pendant près de vingt ans sans qu'ils se soient douté de rien. On pourrait passer pour normaux n'importe où. Il y a donc eu une proclamation affichée, qui vous décrit tous trois et vous classe officiellement comme déviants. Ce qui veut dire que vous êtes non-humains et ne pouvez jouir d'aucun des droits ou sauvegardes de la société humaine. Quiconque vous porte assistance commet un acte criminel ; et quiconque ne révèle pas votre présence risque aussi un châtement.

« En tout état de cause, vous êtes devenus des hors-la-loi. Tout le monde peut vous tirer dessus sans crainte. Une petite récompense si on rapporte et confirme votre mort ; mais une grosse si on vous ramène vivants. »

Il marqua une pause pour que nous digérions ça.

— « Je ne comprends pas, » fit Rosalind. « Si on promettait de partir pour ne plus revenir ? »

— « Ils ont peur de nous. Ils veulent vous capturer et en apprendre davantage – c'est pour ça, cette récompense importante. Ce n'est pas qu'une question d'image véritable, quoiqu'ils veuillent le faire croire. Ils voient bien qu'on pourrait vraiment être dangereux. Imaginez qu'on soit encore plus nombreux, capables de réfléchir ensemble, de planifier et de coordonner sans toutes leurs histoires de codes et de messages. On pourrait toujours les feinter. Cela ne leur plaît guère, et il leur faut donc nous anéantir avant qu'on ne soit plus nombreux. Pour eux, c'est une question de survie, et peut-être qu'ils n'ont pas tort, vous savez. »

— « Est-ce qu'ils vont tuer Sally et Katherine ? »

Ce fut une question maladroite qui échappa à Rosalind. Nous attendîmes une réponse de l'une des deux filles. Il n'en vint aucune. Nous ne pûmes savoir ce que cela voulait dire ; peut-être avaient-elles refermé leur esprit, ou bien dormaient-elles, épuisées, à moins qu'elles ne soient déjà mortes... Michael penchait pour la négative.

— « C'est peu probable si elles ont été capturées vivantes : beaucoup de ressentiments en naîtraient. Déclarer qu'un nouveau-né est non-humain sur la base de ses défauts physiques est une chose ; mais ceci est bien plus délicat. Les gens qui les connaissent depuis des années ne vont pas accepter aussi facilement ce verdict. Si elles devaient être tuées, pas mal de gens se sentiraient mal à l'aise et nourriraient quelques doutes à l'égard des autorités – un peu de la même manière que pour une loi rétroactive. »

— « Mais nous, on peut nous tuer tranquillement ? » commenta Rosalind avec quelque amertume.

— « Vous n'êtes pas déjà prisonniers, et vous ne vous trouvez pas parmi des gens qui vous connaissent. Pour les étrangers, vous n'êtes que des non-humains en fuite. »

Personne ne pouvait ajouter grand-chose. Michael demanda :

« Vous allez dans quelle direction, cette nuit ? »

— « Toujours au Sud-ouest, » lui répondis-je. « On avait songé s'arrêter quelque part au Pays Désolé, mais maintenant que tous les chasseurs peuvent nous tirer dessus, je crois qu'il va falloir qu'on pénètre dans l'Orée. »

— « Ça vaut mieux. Si vous pouvez trouver un endroit pour vous cacher pendant un bout de temps, on verra si on peut faire croire à votre mort. Je vais essayer de trouver un moyen. Demain, je pars pour le Sud-est avec une expédition. Je vous ferai savoir ce qui se passe. En attendant, si vous rencontrez quelqu'un, n'oubliez pas de tirer les premiers. »

Là-dessus, il s'interrompit. Rosalind finit les paquets et nous arrangeâmes notre attirail de façon plus confortable que la veille. Puis nous montâmes, Petra et Rosalind dans le panier de droite, moi dans celui de gauche, cette fois-ci. Rosalind tendit la main en arrière pour assener une claque à l'énorme flanc, et nous redémarrâmes pesamment. Petra, qui avait été inhabituellement calme pendant les préparatifs, éclata en larmes et rayonna la détresse.

Entre ses reniflements, elle déclara qu'elle ne voulait pas aller dans l'Orée ; son esprit était tristement marqué par l'idée de la vieille Maggie, de Jack le Poilu et de sa famille, et autres croquemitaines censés se tapir dans cette région.

Il eût été plus avisé de la calmer si nous n'avions pas nous-mêmes souffert d'une appréhension infantile, ou si nous avions pu présenter une autre idée de la région à opposer à cette image morbide. Comme la plupart des gens, à vrai dire, nous en savions trop peu pour être convaincants, et nous dûmes à nouveau supporter sa détresse. Certes, elle était moins intense que les fois précédentes, et l'expérience nous avait appris à ériger une barrière plus efficace ; l'effet n'en était pas moins lassant. Une bonne heure s'écoula avant que Rosalind réussisse à apaiser ce brouhaha envahissant. Cela fait, les autres intervinrent, anxieux, et Michael demanda avec irritation :

— « Qu'est-ce qu'il y avait, encore ? »

Nous le lui expliquâmes.

Michael abandonna son irritabilité pour tourner son attention vers Petra. Il se mit à lui

dire en formes pensées lentes et claires que l'Orée n'était pas l'endroit épouvantable que prétendaient les gens. La plupart des hommes et des femmes qui y vivaient étaient seulement des malchanceux et des malheureux. On les avait arrachés à leur foyer quand ils étaient bébés, ou bien ils avaient dû s'enfuir de chez eux simplement parce qu'ils ne ressemblaient pas à tout le monde, et il leur fallait désormais vivre dans l'Orée parce que nulle part ailleurs on ne les laissait tranquilles. Oui, certains avaient un drôle d'air, mais ils n'y pouvaient rien. Il fallait les plaindre et non les craindre. Si nous avions eu des doigts ou des oreilles en plus, on nous aurait envoyés dans l'Orée – mais nous serions les mêmes intérieurement. L'apparence extérieure des gens n'avait pas une grande importance, on pouvait s'y habituer et...

Mais à ce stade Petra le coupa.

— « Qui c'est, l'autre ? »

— « Quel autre ? Qu'est-ce que tu veux dire ? » lui demanda-t-il.

— « Le quelqu'un d'autre qui fait des images mélangées aux tiennes. »

Il y eut un silence. Je déployai mon esprit mais ne pus détecter aucune forme pensée. Puis :

« Je ne reçois rien, » firent Michael, Mark et Deborah. « Ce doit être... »

Petra nous fit un grand signe impétueux. Verbalement, c'eût été un « Silence ! » impatient. Nous nous tîmes et attendîmes.

Je jetai un coup d'œil à l'autre panier. Rosalind avait un bras autour de Petra et la considérait avec attention. Petra avait les yeux fermés, comme si elle était tout ouïe. Elle se décrispa bientôt quelque peu.

— « Qu'est-ce que c'est ? » lui demanda Rosalind.

Petra rouvrit les yeux. Sa réponse fut embarrassée et assez peu clairement formée.

— « Quelqu'un qui pose des questions. Elle est loin, très loin, je crois. Elle dit qu'elle a déjà reçu mes pensées de peur, avant. Elle veut savoir qui je suis, et où je suis. Je lui dis ? »

Il y eut un moment de circonspection. Puis Michael nous demanda si nous le désirions. Oui.

— « Très bien, Petra. Vas-y, dis-le-lui, » opina-t-il.

— « Il va falloir que ça soit très fort. Elle est si loin, » nous avertit Petra.

Elle avait bien fait. Si nos esprits avaient été grands ouverts, elle aurait laissé des cloques dessus. Je fermai le mien et essayai de me concentrer sur le chemin devant nous. Cette défense fut loin d'être parfaite. Les formes étaient simples, ainsi qu'on pouvait l'attendre à l'âge de Petra, mais elles m'atteignirent avec une violence et un éclat qui m'éblouirent et m'assourdirent.

Michael lâcha l'équivalent d'un « Ouf ! » quand cela s'apaisa ; suivi de près par un nouveau « Silence ! » non verbal de Petra. Un silence, puis un nouvel interlude brièvement aveuglant. Une fois celui-ci fini :

— « Où est-elle ? » demanda Michael.

— « Là-bas. »

— « Pour l'amour de Dieu... »

— « Elle indique le Sud-ouest, » lui expliquai-je.

— « Est-ce que tu as demandé le nom de cet endroit, ma chérie ? » fit Rosalind.

— « Oui, mais ça ne veut rien dire, à part qu'il y a deux morceaux et plein d'eau, » lui dit Petra verbalement et obscurément. « Et elle ne comprend pas où je suis. »

Rosalind suggéra :

— « Dis-lui de l'épeler en formes lettres. »

— « Mais je ne sais pas lire, » lui objecta Petra, au bord des larmes.

— « Oh, flûte ! c'est ennuyeux. Mais nous pouvons quand même transmettre. Je vais te donner les formes lettres une par une et tu les lui enverras en pensée. D'accord ? »

Petra acquiesça avec quelque doute.

« Bien. Attention, tout le monde ! C'est reparti. »

Elle représenta un L. Petra le relaya avec une force dévastatrice. Rosalind continua par un A, et ainsi de suite jusqu'à la fin du mot. Petra nous annonça :

— « Elle a compris, mais elle ne sait pas où est le Labrador. Elle a dit qu'elle va essayer de trouver. Elle voulait nous envoyer des formes lettres, mais je lui ai dit que ça ne servirait à rien. »

— « Mais si, ma chérie. Tu les reçois et ensuite tu nous les montres – mais doucement, pour qu'on puisse les lire. »

Nous ne tardâmes pas à recevoir la première. C'était un Z. Nous fûmes déçus.

— « Qu'est-ce que c'est que ça, nom d'un chien ? » demanda tout le monde à la fois.

— « Elle a dû le retourner. Ce doit être un S, » décida Michael.

— « Ce n'est pas S, c'est Z, » insista Petra, encore au bord des larmes.

— « Peu importe. Continue, » lui ordonna Rosalind.

Le restant du mot apparut.

— « Bon, le reste, c'est des lettres normales, » fit Michael. « Ce doit être... "Sélande"... »

— « *Pas S, Z,* » répéta Petra avec obstination.

— « Mais, ma chérie, avec un Z ça ne veut rien dire. Et Sélande doit être une déformation de Sealand, ce qui signifie manifestement une terre dans la mer. »

— « Si cela peut nous aider, » déclarai-je, dubitatif, « suivant mon oncle Axel, il y a beaucoup plus de mer qu'on ne pourrait le croire possible. »

À ce stade, tout le monde fut coupé par Petra qui discuta avec l'inconnue. Elle finit par nous annoncer triomphalement : « C'est bien un Z. Elle dit que c'est différent du S ; c'est comme le bruit d'une abeille. »

— « Très bien, » lui dit Michael sur un ton d'apaisement. « Mais demande-lui s'il y a beaucoup d'eau. »

Petra ne tarda pas à répondre :

— « Oui. Et il y en a deux morceaux, avec plein de mer autour. D'où elle est, on voit le soleil qui brille dessus sur des kilomètres et des kilomètres, et elle est toute bleue... »

— « En plein milieu de la nuit ? » fit Michael. « Elle est dingue. »

— « Mais ce n'est pas la nuit, chez elle. Elle m'a tout montré. C'est un endroit avec des tas et des tas de maisons différentes de celles de Waknuk, et beaucoup beaucoup plus grandes. Et il y a de drôles de chariots sans chevaux qui foncent sur les routes. Et des trucs dans les airs, avec des machins qui tournent dessus... »

Je sursautai en reconnaissant cette image sortie de mes rêves d'enfance que j'avais presque oubliée. J'intervins en le répétant beaucoup plus clairement que ne l'avait montré Petra – un objet en forme de poisson, tout blanc et brillant.

« Oui, comme ça, » opina Petra.

— « Voilà qui est très étrange, » fit Michael. « David, comment diable savais-tu... »

Je le coupai.

— « Laissons Petra obtenir tout ce qu'elle peut, pour l'instant, » suggérai-je. « On triera ensuite. »

Nous fîmes encore de notre mieux pour ériger une barrière entre nous et l'échange apparemment unilatéral auquel procédait Petra dans un fortissimo surexcité.

Nous traversions la forêt avec lenteur. Nous avons peur de laisser des traces sur les allées et les pistes, de telle sorte que notre avance était réduite. Tout en gardant nos arcs prêts à servir, il nous fallait veiller à ce qu'ils ne nous soient pas arrachés, et nous plier au-dessous des branches les plus basses. Le risque d'une rencontre était mineur, mais il existait aussi celui de se trouver nez à nez avec un animal sauvage. Par chance, chaque fois que nous en entendions un, il avait toujours hâte de s'enfuir. La masse des mégachevaux les décourageait sans doute ; en ce cas, c'était un avantage qui compensait les traces reconnaissables que nous laissions derrière nous.

Les nuits d'été sont plus longues, dans ces régions. Nous continuâmes à avancer jusqu'aux premières lueurs de l'aube et la découverte d'une nouvelle clairière. Le risque eût été trop grand de desseller les chevaux. Les bâts pesants et les paniers auraient dû être soulevés par une poulie passée sur une branche, ce qui nous aurait ôté toute chance de fuite précipitée. Comme la veille, nous dûmes nous contenter d'entraver les chevaux.

En mangeant, je parlai avec Petra de ce que son amie lui avait montré. Plus elle m'en disait, plus l'excitation croissait en moi. Presque tout correspondait aux rêves que j'avais eus petit garçon. Ce fut comme une soudaine inspiration de savoir que ces lieux existaient réellement, que je n'avais pas rêvé des Anciens, qu'ils étaient bel et bien là-bas, quelque part. Mais Petra était fatiguée et je ne pus la questionner autant que je l'aurais désiré ; je dus la laisser s'endormir avec Rosalind.

Juste après le lever du soleil, Michael m'appela, quelque peu agité.

« Ils ont retrouvé vos traces, David. Le type que Rosalind a tué – son chien l'a découvert et ils ont rencontré la piste des mégachevaux. Nous, on tourne au Sud-ouest pour se joindre à la poursuite. Vous feriez bien d'avancer à toute allure. Où êtes-vous, actuellement ? »

Je pus seulement lui dire que nous avions calculé que nous devions nous trouver à

quelques kilomètres du Pays Désolé.

« Alors, partez vite. Plus vous attendrez, plus il risquera d'y avoir d'expéditions qui vous coupent la route. »

Le conseil semblait bon. Je réveillai Rosalind et lui donnai des explications. Dix minutes plus tard, nous étions repartis, Petra encore à moitié endormie. La vitesse ayant désormais le pas sur la dissimulation, nous restâmes sur la première piste en direction du Sud-ouest sur laquelle nous tombâmes et fîmes prendre un trot pesant à nos chevaux.

Le chemin suivait les méandres des sites, mais la direction générale était correcte. Nous le suivîmes sur quinze kilomètres sans aucun ennui, mais, à un tournant, nous nous trouvâmes face à un cavalier qui trottait vers nous, à une cinquantaine de mètres de là.

Chapitre treize

L'homme ne dut avoir un seul instant de doute quant à notre identité, car en nous voyant il tira la bride et saisit son arc accroché à son épaule. Avant que le trait fût sur la corde, nous avions tous deux décoché le nôtre.

Le pas du mégacheval nous était inhabituel et nous le manquâmes. Il eut plus de chance. Sa flèche passa entre nous deux et érafla la tête de notre monture. Je le ratai de nouveau, mais Rosalind eut son cheval en plein poitrail. Il se cabra et faillit le désarçonner, puis fit demi-tour et se mit à foncer devant nous. Je lui décochai une nouvelle flèche et l'attrapai dans la croupe. Il fit un écart, catapulta l'homme dans les buissons, et se précipita sur la piste aussi vite qu'il le put.

Nous dépassâmes l'homme désarçonné sans nous occuper de lui. Il se ratatina tandis que les énormes sabots martelaient le sol à un mètre de sa tête. Au tournant suivant, nous le vîmes qui s'asseyait et comptait ses ecchymoses. Le côté le moins satisfaisant de l'incident, c'était qu'un cheval sans cavalier donnait désormais l'alerte devant nous.

Trois kilomètres plus loin, la forêt s'interrompit brutalement. Il devait y avoir deux kilomètres à parcourir à découvert avant d'atteindre d'autres arbres. C'étaient surtout des pâturages, avec des moutons et du gros bétail derrière des barrières. L'un des quelques champs cultivés se trouvait immédiatement à notre gauche. Les petites céréales avaient l'air d'être de l'avoine, mais elles déviaient à un tel point qu'à la maison elles auraient été brûlées depuis longtemps.

Ce spectacle nous encouragea, car cela ne pouvait que signifier que nous avions presque atteint le Pays Désolé, où le cheptel ne pouvait être pur.

La piste descendait doucement vers une ferme qui n'était guère qu'un amas de huttes et de hangars. Dans l'espace libre qui tenait lieu de cour, nous aperçûmes quatre ou cinq femmes et deux hommes rassemblés autour d'un cheval. Ils l'examinaient et nous ne pouvions douter de quel cheval il s'agissait. Il venait d'arriver, de toute évidence, et ils discutaient encore. Nous décidâmes de continuer plutôt que de leur donner le temps de s'armer pour partir à notre recherche.

Ils étaient tellement absorbés par leur examen du cheval que nous couvrîmes la moitié de la distance nous séparant des arbres avant qu'ils nous aperçoivent. L'un d'eux leva alors les yeux et le restant se tourna également pour nous fixer. Ils n'avaient jamais dû voir de mégacheval auparavant, car la vue de deux mégachevaux arrivant sur eux au petit galop avec un grondement de tonnerre les paralysa d'étonnement. C'est le cheval blessé qui détruisit cette scène ; il se cabra, hennit et s'enfuit en les dispersant.

Il était inutile de tirer. Tout le groupe se mit à l'abri sous des porches, et nous traversâmes lourdement la cour sans être inquiétés.

La piste se dirigeait à gauche, mais nous continuâmes notre course vers la forêt. Les barrières éclataient comme des rameaux et nous continuâmes à galoper à travers champs en laissant derrière nous une suite de palissades renversées.

À la lisière de la forêt, je regardai en arrière. Les femmes sortaient de leurs abris et gesticulaient en nous considérant.

Cinq ou six kilomètres plus loin, nous atteignîmes un autre secteur à découvert, mais différent de toutes les régions que nous connaissions. Il était parsemé de buissons, de fourrés et de halliers. L'herbe était en général rare et formée de grandes feuilles : par endroits, elles étaient monstrueuses et se transformaient en touffes gigantesques dont les brins avaient de deux à trois mètres de haut.

Nous nous frayâmes un passage parmi tout ceci pendant encore deux heures en nous en tenant à la direction Sud-ouest. Nous pénétrâmes ensuite dans un bosquet d'arbres étranges mais de bonne taille. La cachette était excellente et recelait de nombreuses clairières où poussait une herbe plus ordinaire qui pouvait servir de pâture convenable. Nous décidâmes de nous y reposer et d'y dormir.

J'entravai les chevaux tandis que Rosalind déroulait les couvertures, et bientôt nous fûmes en train d'apaiser notre faim. Tout n'était que quiétude lorsque Petra se livra à l'une de ses communications éblouissantes qui me fit me mordre la langue.

Rosalind écarquilla les yeux et porta la main à sa tête.

« Pour l'amour de Dieu, mon petit ! » protesta-t-elle.

— « Pardon. J'ai oublié, » fit Petra pour la forme. Assise la tête penchée sur le côté, elle finit par nous déclarer :

« Elle veut parler à l'un de vous. Elle demande que vous essayiez tous de l'entendre tandis qu'elle pense très fort. »

— « Très bien, » acquiesçâmes-nous, « mais toi, reste tranquille, autrement tu nous aveugleras. »

Je fis de mon mieux, tendant ma sensibilité au maximum, mais il n'y eut rien... ou une sorte de brume de chaleur.

Nous nous détendîmes.

— « Inutile, » annonçai-je, « il faut que tu lui dises qu'on ne peut pas la contacter, Petra. Attention, tout le monde ! »

Nous fîmes de notre mieux pour amortir l'échange qui suivit, puis Petra diminua la force de ses pensées au-dessous du niveau éblouissant, et se mit à relayer celles qu'elle recevait. Il fallait qu'elles soient très simples pour qu'elle puisse les copier sans les comprendre ; en nous atteignant, c'était une sorte de babillage enfantin plein de répétitions pour que nous saisissions bien. Il est difficile de donner une idée verbale de la façon dont cela nous paraissait, mais seule comptait l'impression générale, et elle était assez claire.

L'insistance était mise sur l'importance... l'importance de Petra, pas la nôtre. Il fallait la protéger à tout prix. Une puissance de projection comme la sienne était inconnue sans entraînement spécial – c'était une découverte de valeur inestimable. Les secours étaient déjà en route, mais en attendant il nous fallait gagner à tout prix du temps et la sécurité – la sécurité de Petra, semblait-il, pas la nôtre.

Un bon nombre de choses étaient moins claires, toutes emmêlées, mais l'essentiel était sans équivoque.

« Vous avez pigé ? » demandai-je aux autres à la fin.

C'était le cas. Michael répondit : « Ceci est extrêmement troublant. Il ne fait aucun doute

que la puissance de projection de Petra est de toute façon remarquable, comparée à la nôtre, mais ce qu'elle m'a paru vouloir laisser entendre, c'est qu'elle était surprise de la découvrir dans un peuple primitif, vous avez remarqué ? On aurait dit qu'elle voulait parler de nous. »

— « Oui, » confirma Rosalind. « Sans l'ombre d'un doute. »

— « Il doit y avoir une erreur, » avançai-je. « Petra a dû lui donner l'idée que nous étions des gens de l'Orée. Quant aux... » Je fus soudain englouti sous la dénégation indignée de Petra. Je fis de mon mieux pour l'ignorer et continuai : « Quant aux secours, là aussi il a dû y avoir quelque erreur. Elle se trouve au Sud-ouest, et tout le monde sait qu'il y a par là des kilomètres et des kilomètres de Terres Maudites. Si elles s'arrêtent quelque part et qu'elle se trouve de l'autre côté, comment peut-elle nous secourir ? »

Rosalind refusa de discuter là-dessus.

— « Attendons de voir, » suggéra-t-elle. « Pour l'instant, c'est de sommeil que j'ai besoin. »

C'était aussi mon sentiment, et puisque Petra avait dormi dans le panier la plupart du temps, nous lui dûmes de monter la garde et de nous réveiller si celles-ci entendait ou voyait quoi que ce fût de suspect. Rosalind et moi nous endormîmes pratiquement en posant la tête sur le sol.

Je me réveillai lorsque Petra me secoua l'épaule, et je vis que le soleil n'était pas loin de se coucher.

« Michael, » m'expliqua-t-elle.

J'éclaircis mon esprit.

— « Ils ont retrouvé votre trace. Une petite ferme en bordure du Pays Désolé. Vous l'avez traversée au galop. Tu te rappelles ? »

Je me le rappelais. Il continua :

« Une expédition s'y dirige actuellement. Ils se mettront à suivre votre trace dès le lever du soleil. Vous feriez bien d'activer le mouvement. J'ignore ce qui vous attend, mais il risque d'y avoir des hommes venus de l'Ouest pour vous couper la route. Dans ce cas-là, je parie qu'ils resteront en petits groupes pendant la nuit. Ils ne peuvent pas tenter d'établir des postes de guet solitaires, car on sait qu'il y a dans le coin des éclaireurs de l'Orée. Avec un peu de chance, vous devriez pouvoir passer. »

— « Très bien, » acquiesçai-je, las. Puis me vint à l'esprit une question que j'avais déjà eu l'intention de poser. « Qu'est-il arrivé à Sally et Katherine ? »

— « Je ne sais pas. Aucune réponse. La distance est plutôt grande, maintenant. Est-ce que quelqu'un est au courant ? »

Deborah communiqua, affaiblie par l'éloignement.

— « Katherine était inconsciente. Rien de compréhensible depuis lors. Mark et moi avons peur. » Elle disparut dans une brumeuse répugnance à continuer.

— « Continue, » lui ordonna Michael.

— « Eh bien, il y a si longtemps que Katherine est inconsciente qu'on se demande si elle n'est pas morte. »

— « Et Sally ? »

Sa répugnance fut encore plus grande.

— « Nous pensons... nous craignons que quelque chose de bizarre ne soit arrivé à son esprit. Nous avons reçu d'elle un ou deux trucs tout emmêlés. Très faibles et pas du tout rationnels, alors nous avons peur... » Elle s'évanouit, plongée dans son malheur.

Il y eut une pause avant que Michael recommence avec des formes dures et rudes.

— « Tu comprends ce que cela veut dire, David ? Ils ont bel et bien peur de nous. Ils sont prêts à nous briser en vue d'en apprendre davantage, une fois qu'ils vous auront capturés. Tu ne dois pas les laisser faire. Tu as compris ? »

Je jetai un coup d'œil à Rosalind allongée à côté de moi, reflets du soleil couchant brillant sur sa chevelure, et je songeai à l'angoisse que Katherine nous avait fait ressentir. La possibilité que Rosalind et Petra pussent souffrir me fit frémir.

— « Oui, » répondis-je, à lui et aux autres. « Oui, je comprends. »

Je sentis un instant leur sympathie et leur encouragement, puis ce fut le silence.

Petra me regardait, plus déroutée qu'inquiète. Verbalement, elle me demanda avec beaucoup de sérieux :

— « Pourquoi tu as dit que tu devrais me tuer avec Rosalind ? »

Je pris mon courage à deux mains.

— « C'est seulement si on nous attrape, » lui expliquai-je en tentant de donner l'impression que c'était la chose logique et normale à faire en tel cas. Elle considéra critiquement cette perspective, puis :

— « Pourquoi ? »

— « Eh bien, tu vois, on est différents d'eux parce qu'ils ne sont pas capables de faire des formes pensées, et quand on est différent, les gens ordinaires ont peur de vous. »

— « Pourquoi avoir peur de nous ? On ne leur fait pas de mal. »

— « Je ne crois pas savoir pourquoi. Mais c'est comme ça. C'est une chose sentie, pas une chose pensée. Et plus on est bête, plus on croit que tout le monde devrait être pareil. Et quand on a peur, on devient cruel et on veut faire du mal aux gens différents. »

— « Pourquoi ? »

— « C'est comme ça. Et on nous ferait beaucoup de mal si on pouvait nous attraper. »

— « Je ne vois pas pourquoi. »

— « C'est comme ça que ça marche. C'est compliqué et plutôt moche. Tu comprendras mieux quand tu seras plus grande. Mais on ne veut pas que toi et Rosalind ayez mal. Tu te rappelles quand tu t'es renversé de l'eau bouillante sur le pied ? Eh bien, ça serait encore pire. Être mort vaut encore mieux – c'est un peu comme d'être tellement endormi qu'on ne peut plus t'attraper pour te faire du mal. »

Je baissai les yeux sur Rosalind, sa poitrine se soulevant et s'abaissant lentement dans son sommeil. Une mèche vagabonde caressait sa joue ; je la repoussai doucement et l'embrassai sans l'éveiller.

Petra commença alors à me demander :

— « David, quand tu nous tueras avec Rosalind... »

Je l'enlaçai. « Chut, ma chérie. Ça n'arrivera pas parce qu'on ne va pas les laisser nous attraper. Allez, réveillons-la, mais ne lui parlons pas de ça. Elle s'inquiéterait, alors ça restera un secret entre nous, d'accord ? »

— « Entendu. »

Elle tira doucement sur les cheveux de Rosalind.

Nous décidâmes de manger encore et de repartir un peu plus tard quand les étoiles pourraient nous guider. Petra fut inhabituellement silencieuse durant le repas. Au début, je crus qu'elle ruminait notre conversation, mais je me trompais ; au bout d'un moment elle sortit de sa méditation pour déclarer sur un ton de simple conservation :

« La Zélande doit être un drôle d'endroit. Tout le monde sait faire des images pensées – enfin, presque tout le monde – et personne ne veut vous faire du mal pour ça. »

— « Oh, je vois qu'on a bavardé pendant mon sommeil, n'est-ce pas ? » fit remarquer Rosalind. « C'est d'ailleurs bien plus confortable. »

Petra feignit d'ignorer cela. Elle continua :

— « Mais tous ne sont pas très doués ; la plupart sont comme toi et David, » nous apprit-elle gentiment. « Mais elle, elle sait mieux faire que les autres, et elle a deux bébés qui seront sans doute très doués, mais ils sont encore trop petits. Mais elle ne croit pas qu'ils feront ça aussi bien que moi. Elle dit que je fais des images pensées plus fortes que tout le monde, » conclut-elle d'un air satisfait de soi.

— « Ça ne me surprend pas du tout, » lui répondit Rosalind. « Maintenant, il faut que tu apprennes à faire de *bonnes* images pensées, au lieu d'images bruyantes, » ajouta-t-elle pour la calmer un peu.

Petra demeura imperturbable. « Elle dit que ça ira encore mieux si j'y travaille, et quand je serai grande il faudra que j'aie des bébés qui pourront aussi faire des images pensées fortes. »

— « Ah, vraiment ? » fit Rosalind. « Pourquoi ? J'ai plutôt l'impression jusqu'à présent que les images pensées apportent surtout des ennuis. »

— « Pas en Zélande. » Petra secoua la tête. « Elle dit que là-bas tout le monde *veut* en faire, et les gens qui ne peuvent pas bien font des tas d'efforts pour ça. »

Nous méditâmes là-dessus. Je me remémorai ce qu'avait dit oncle Axel sur les endroits au-delà des Côtes Noires où les Déviations pensaient que c'étaient elles l'image véritable, et que tout le reste étaient des Mutants.

« Elle dit que les gens qui ne parlent qu'avec des mots, il leur manque quelque chose. Elle dit qu'on devrait les plaindre parce que, quel que soit leur âge, ils ne se comprennent pas mieux. Ils sont toujours « seuls-tout-seuls » et jamais « pensons-ensemble ». »

— « Je ne peux pas dire que je les plains tellement, pour l'instant, » déclarai-je.

— « Eh bien, elle dit qu'on devrait, parce qu'ils doivent mener une vie très morne et très bête comparée à celle des gens à images pensées, » annonça Petra un peu sentencieusement.

Nous la laissâmes babiller. Il était difficile de saisir pas mal de choses qu'elle racontait, et sans doute ne les avait-elle pas bien comprises, mais une chose n'en était pas moins claire, c'était que les Zélandais, quels qu'ils fussent et où qu'ils fussent, n'avaient pas d'eux-mêmes

une mince opinion. Il apparaissait comme de plus en plus probable que Rosalind avait eu raison en considérant que « primitifs » s'appliquait bien aux gens du Labrador.

À la belle étoile nous repartîmes donc en serpentant parmi bosquets et fourrés dans la direction du Sud-ouest. Tenant compte du conseil de Michael, nous avançâmes aussi silencieusement que possible, les yeux et les oreilles en éveil. Pendant quelques kilomètres, nous n'entendîmes que le martèlement étouffé des sabots des mégachevaux, le craquement léger des sangles et des paniers et, de temps en temps, un petit animal qui décampait devant nous.

Au bout de trois heures et plus, nous commençâmes à apercevoir en avant une ligne de ténèbres plus profondes, et bientôt la lisière d'une nouvelle forêt se matérialisa tel un mur noir.

Dans la pénombre, il était impossible de juger de sa densité. Le mieux paraissait être de continuer tout droit jusqu'à elle et, si elle s'avérait difficilement pénétrable, de suivre cette lisière jusqu'à un point de pénétration convenable.

Nous étions à une centaine de mètres lorsque, sans avertissement, un fusil retentit derrière nous, dont le coup passa à notre côté en sifflant.

Les deux chevaux furent terrorisés et ruèrent. Je faillis être expulsé de mon panier. Ils se cabrèrent, et la longe cassa avec un bruit sec. L'autre cheval fonça droit vers la forêt, puis se ravisa et partit vers la gauche. Le nôtre fila derrière lui. On ne pouvait rien faire sinon se caler dans le panier et bien se sentir tandis que nous nous précipitions dans une pluie de mottes et de pierres produite par le cheval de tête.

Derrière, un fusil tira de nouveau, et nous accélérâmes encore...

Pendant près de deux kilomètres, nous fonçâmes en un galop pesant qui faisait trembler la terre. Il y eut soudain un éclair à main gauche. Aussitôt, nos chevaux firent un écart en pleine course et virèrent à droite en direction de la forêt. Nous nous recroquevillâmes davantage tandis que nous heurtions les branches basses.

Par chance, nous pénétrâmes à un endroit où les troncs les plus importants étaient bien séparés, mais, en dépit de cela, ce fut une chevauchée cauchemardesque, les branches fouettant et tirant sur les paniers. Le mégacheval se frayait un chemin en évitant les gros arbres, écrasant le restant de son seul poids tandis que branches et rameaux craquaient et claquaient sous l'attaque.

Inévitablement, le cheval dut ralentir, mais sa panique et sa détermination à échapper aux fusils ne diminuèrent guère. Je devais raidir bras et jambes en plus de tout le corps pour éviter d'être réduit en pièces à l'intérieur du panier, osant à peine lever la tête pour jeter un regard, de crainte d'être décapité par une branche.

Je ne pouvais dire si nous étions poursuivis, mais cela me paraissait improbable. Non seulement régnaient sous les arbres des ténèbres complètes, mais un cheval de taille normale n'aurait manqué de s'éviscérer en tentant de nous suivre parmi les troncs qui se dressaient derrière nous comme des pieux.

Le cheval s'apaisa un peu ; pas et violence se calmèrent, il se mit à suivre un chemin plutôt qu'à s'en frayer un. À notre gauche, les arbres se firent plus rares. Rosalind, penchée à son

panier, reprit la bride et poussa la créature dans cette direction. Nous surgîmes en oblique dans un espace dégagé étroit où nous pouvions apercevoir les étoiles. Il était impossible de dire alors s'il s'agissait d'une piste artificielle ou d'une clairière naturelle. Nous nous arrêtâmes un instant en nous demandant s'il valait la peine de courir ce risque, puis nous décidâmes que notre avance facilitée compenserait une poursuite facilitée et repartîmes en direction du Sud. Un craquement de branches nous fit faire volte-face, arcs tendus, mais ce n'était que l'autre mégacheval. Il sortit en trottant de l'ombre avec un hennissement de plaisir et se replaça derrière nous comme si la corde était toujours là.

Le terrain était plus irrégulier. La piste était tortueuse, faisait le tour de tas de rochers, descendait dans des ravins pour traverser des ruisseaux. Parfois des sections assez dégagées, parfois les arbres se rencontraient au-dessus de notre tête. Notre avance était inévitablement lente.

Nous devions alors être à proximité de l'Orée, d'après nos estimations. Nous ignorions si les poursuivants s'aventureraient plus loin encore. Lorsque nous essayâmes de consulter Michael, il n'y eut aucune réponse, et nous supposâmes qu'il était endormi. Nous nous demandions, perplexes, si le temps n'était pas venu de nous débarrasser de ces mégachevaux révélateurs – en les lançant sur la piste tandis que nous partirions à pied dans une autre direction. Il était difficile de se décider sans autre information. Il eût été ridicule de se débarrasser de ces créatures sans être sûrs que les poursuivants ne nous courraient pas après jusque dans l'Orée ; en ce cas, ils gagneraient du terrain en avançant plus vite que nous en plein jour. De plus, nous étions épuisés, et la perspective d'une longue marche n'était guère réjouissante. Une fois de plus, nous tentâmes en vain de contacter Michael. Un instant plus tard, le choix nous fut imposé.

Nous nous trouvions dans l'un des secteurs où les arbres se rencontraient au-dessus de nous, formant un tunnel sombre dans lequel le cheval avançait lentement et précautionneusement. Soudain, quelque chose me tomba en plein dessus et m'aplatit dans le panier. Pris à l'improviste, je ne pus utiliser mon arc. Il y eut ce poids qui m'étouffait, puis une pluie d'étincelles dans ma tête, et ce fut tout.

Chapitre quatorze

Je revins lentement à moi, traînant pendant un temps apparemment très long dans un état de demi-conscience.

Rosalind m'appelait, la vraie Rosalind, celle qui existait intérieurement et se manifestait trop rarement. L'autre, celle au caractère pratique, efficace, était une création convaincante qui n'était pas Elle. Je l'avais vue commencer à l'élaborer alors qu'elle était une enfant sensible, craintive et pourtant déterminée. Elle avait pris instinctivement conscience, plus tôt peut-être que le restant d'entre nous, qu'elle se trouvait dans un monde hostile, et s'était délibérément équipée pour l'affronter. Le blindage avait poussé lentement, plaque par plaque. Je l'avais vue forger ses armes et les manier avec habileté, l'avais observée se construire un personnage si parfait et le jouer si souvent que par moment elle se trompait elle-même.

J'aimais la fille que l'on voyait. J'aimais sa silhouette élancée, le galbe de son cou, ses petits seins pointus, ses longues jambes fuselées ; et la façon dont elle marchait, la sûreté de ses mains, et ses lèvres quand elle souriait. J'aimais cette chevelure bronze qui paraissait une soie pesante sous ma main, ses épaules de satin, ses joues de velours, la chaleur de son corps, et le parfum de son haleine.

Tout ceci était facile à aimer – bien trop facile ; n'importe qui était forcé de l'aimer.

Ces défenses étaient nécessaires : une carapace d'indépendance et d'indifférence ; un air d'honnêteté pratique et de décision ; une absence de curiosité ; des manières distantes. Ces qualités n'étaient pas destinées à la faire aimer, et elles pouvaient parfois blesser, mais qui en avait vu le pourquoi et le comment pouvait les admirer en tant que triomphe de l'astuce sur la nature.

Mais c'était alors la Rosalind sous-jacente qui appelait doucement, abandonnée, l'armure abattue, le cœur à nu.

De nouveau, il ne peut y avoir de mots pour cela.

Les mots existent, employés par le poète, qui peuvent atteindre à un terme monochrome de l'amour corporel, mais au-delà, ils échouent lamentablement.

Mon amour coule vers elle, et le sien vers moi. Le mien caressait et apaisait. Le sien câlinait. La distance entre nous, et la différence, diminua et s'évanouit. Nous nous rencontrions, nous mêlions, nous fondions. Aucun de nous deux n'existait ; pour un instant il y eut un être unique qui était deux. Ce fut l'évasion de la cellule solitaire ; une brève symbiose, la participation au monde...

Personne d'autre ne connaissait la Rosalind cachée. Même Michael et les autres n'en avaient eu que des aperçus. Ils ignoraient à quel prix la Rosalind visible avait été forgée. Aucun d'eux ne connaissait ma chère Rosalind, tendre, rêvant d'évasion, de douceur et d'amour, désormais effrayée de ce qu'elle avait conçu pour sa protection, et encore plus effrayée d'affronter la vie sans son armure.

La durée n'est rien. Peut-être ne fûmes-nous ensemble qu'un instant. L'importance d'un point réside dans son existence ; il n'a aucune dimension.

Puis nous fûmes séparés, et je pris conscience des choses terre à terre : un ciel triste et gris,

un inconfort considérable et, bientôt, Michael qui me demandait avec anxiété ce qui m'était arrivé. Avec un effort, je rassemblai mes esprits.

« Je ne sais pas. Quelque chose m'a frappé, mais je crois que ça va, maintenant, à part que j'ai mal à la tête et que je suis rudement mal à l'aise. »

Ce n'est qu'alors que je compris pourquoi j'étais si mal à l'aise. J'étais toujours dans le panier, mais en quelque sorte plié dedans, et le panier était toujours en mouvement.

Michael ne trouva pas ce renseignement très instructif.

Il s'adressa à Rosalind.

— « Ils nous ont sauté dessus à partir des branches basses. Il y en avait quatre ou cinq. L'un d'eux est tombé en plein sur David, » lui expliqua-t-elle.

— « Eux ? » demanda Michael.

— « Des gens de l'Orée. »

Je fus soulagé. J'avais cru que nous avions été pris de flanc par nos poursuivants. J'allais lui demander ce qui se passait pour l'instant lorsque Michael continua : « C'est sur vous qu'on a tiré, hier soir ? »

J'admis qu'on nous avait tiré dessus, mais il pouvait très bien y avoir eu d'autres coups de fusil.

« Non. Une seule salve, » nous apprit-il à regret. « J'avais eu l'espoir qu'ils se soient trompés et se trouvent sur une fausse piste. On converge tous vers le même point. Ils pensent que c'est trop dangereux de pénétrer plus avant dans l'Orée par petits groupes. On est censé être ensemble pour continuer dans quatre ou cinq heures. On est une bonne centaine. Ils ont décidé que si on rencontre des gens de l'Orée et qu'on leur fiche une bonne raclée, ça sera toujours ça de pris. Vous feriez bien de vous débarrasser de vos mégachevaux, parce que votre piste sera toujours visible, avec eux. »

— « Un peu tard pour ce conseil, » lui dit Rosalind. « Je suis dans un panier sur le premier cheval, les poings liés, et David, lui, est dans un panier sur le second. »

J'essayai de nouveau de bouger et me rendis enfin compte de ce qui n'allait pas.

— « Où est Petra ? » demanda anxieusement Michael.

— « Oh, elle va bien. Elle est dans l'autre panier de ce cheval et elle fraternise avec le type qui dirige tout. »

— « Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ? »

— « Eh bien, d'abord ils nous sont tombés dessus, et puis d'autres sont sortis des arbres et ont stoppé les chevaux. Ils nous ont fait descendre et ont porté David. Après avoir discuté un brin, ils ont décidé de se débarrasser de nous. Ils nous ont donc remontés dans les paniers, ont mis un homme sur chaque cheval et nous ont envoyés dans la direction où on allait. »

— « Plus loin à l'intérieur de l'Orée, donc ? »

— « Oui. »

— « Eh bien, au moins c'est la bonne direction, » commenta Michael. « Quelle est leur attitude ? Menaçante ? »

— « Oh, non. Ils font seulement attention qu'on ne s'enfuit pas. Ils semblaient savoir un

peu qui nous étions sans trop savoir que faire de nous. Ils ont discuté là-dessus, mais je crois que c'est surtout les mégachevaux qui les intéressent. L'homme sur ce cheval a l'air inoffensif. Il parle avec Petra avec une sorte de sérieux étrange. Je me demande s'il n'est pas un peu demeuré. »

— « Vous ne pouvez pas découvrir ce qu'ils ont l'intention de faire de vous ? »

— « Je lui ai demandé, mais je ne crois pas qu'il le sache. On lui a seulement dit de nous emmener quelque part. »

— « Eh bien... » Michael parut pour une fois perdu. « En bien, je suppose que nous n'avons plus qu'à attendre, mais ce ne serait pas inutile de lui apprendre qu'on est à vos trousses. »

Il s'en tint là pour l'instant.

Je me débattis et me tortillai dans l'autre sens. J'avais les poignets liés derrière le dos, mais mes chevilles étaient libres, et avec quelque difficulté je parvins à me dresser dessus et à me lever dans le panier oscillant. L'homme de l'autre côté tourna vers moi un regard assez amical.

— « Ho, là ! » dit-il au mégacheval en tirant sur la bride.

Je pus alors apercevoir notre entourage. C'était une campagne vallonnée, et non plus une forêt dense, mais il y avait tout de même des bois et un seul regard me suffit à comprendre que mon père avait eu raison en disant que la normalité était bafouée en ses lieux. J'avais de la peine à identifier les arbres avec certitude. Des troncs familiers portaient une ramure erronée : des branches typiques sortant d'une mauvaise écorce, avec des feuilles encore différentes. Pendant un instant, à gauche, la vue fut bouchée par une barrière incroyablement enchevêtrée de ronces avec des épines grosses comme des pelles. Plus loin, un bout de terrain paraissait être un lit de rivière asséchée avec de gros galets, mais les galets s'avérèrent être des champignons globuleux poussant aussi près les uns des autres qu'ils le pouvaient. Il y avait des arbres aux troncs trop mous pour rester droits, qui fléchissaient pour pousser à terre. Ça et là, des étendues d'arbres miniatures, ratatinés et noueux, paraissant vieux de plusieurs siècles.

Je jetai un nouveau coup d'œil subreptice à l'homme dans l'autre panier. Il avait l'air à peu près normal, à part qu'il était très sale, comme ses vêtements en lambeaux et son chapeau cabossé. Il surprit mon regard.

« Jamais venu dans l'Orée, avant, mon gars ? »

— « Non. C'est tout comme ça ? »

Il sourit et secoua la tête.

— « Rien ne ressemble au reste. C'est pour ça que l'Orée, c'est l'Orée ; à peu près rien ne suit encore la lignée originelle, ici. »

— « Encore ? » répétai-je.

— « Bien sûr. Ça s'arrangera avec le temps. Le Pays Désolé était dans l'Orée, avant, mais ça va mieux, maintenant ; d'où tu viens, sans doute que ç'a été le Pays Désolé, mais ça s'est arrangé. Je suppose que c'est le petit jeu de patience du Bon Dieu, mais pour sûr il prend son temps. »

— « Le Bon Dieu ? » fis-je, dubitatif. « On nous a toujours appris que c'est le Diable qui

règne sur l'Orée. »

Il hocha la tête.

— « C'est ce qu'on vous raconte là-bas. C'est pas ça, mon gars. C'est chez vous que le Diable s'accroche et veille sur les siens. Arrogants, ils sont. L'image véritable, et le reste... Vouloir être comme les Anciens. La Tribulation ne leur a rien enseigné...

« Les Anciens croyaient que c'étaient eux, les as. Des idéaux, et le reste ; ils savaient exactement comment diriger le monde. Il leur suffisait de le rendre confortable, et qu'il le reste, et tout le monde irait très bien, parce que leurs idées étaient bien plus civilisées que celles de Dieu. »

Il hocha la tête.

« Ça n'a pas marché, mon gars. Ça pouvait pas marcher. Ils n'étaient pas l'ultime création de Dieu comme ils le croyaient. Le Bon Dieu n'a pas d'ultimes créations. Sinon, c'est qu'il mourrait. Mais il ne meurt pas ; il change et croît comme tout ce qui vit. Alors, quand ils faisaient de leur mieux pour tout arranger parfaitement suivant des critères plus ou moins étendus qu'ils s'étaient fixés, il leur a envoyé la Tribulation pour les ficher en l'air et leur rappeler que la vie, c'est le changement.

« Il a vu que ça ne sortirait pas comme il l'avait cru, alors il a mélangé les cartes pour voir s'il aurait un peu plus de chance le coup suivant. »

Il marqua une pause pour y réfléchir, puis il continua :

« Peut-être qu'il n'a pas assez battu les cartes. Les mêmes suites ont dû rester aux mêmes endroits. Les lieux d'où vous venez, par exemple. Les types sont toujours là, toujours sûrs d'être la création ultime, toujours en train de faire tout leur possible pour arranger les choses de la façon dont ils ont amené la Tribulation la dernière fois. Un jour où l'autre, il va se fatiguer de la manière qu'ils ont de ne pas savoir ce qu'est une leçon et il va leur montrer un tour ou deux. »

— « Oh, » fis-je d'un ton vague mais plus sûr. Je trouvais étrange qu'il y eût tant de gens ayant des renseignements précis quoique divergents sur les opinions de Dieu.

L'homme ne parut pas tout à fait satisfait de m'avoir convaincu. Il désigna le paysage déviant qui nous entourait, et je remarquai soudain sa propre irrégularité – il manquait trois doigts à sa main droite.

— « Un jour, » proclama-t-il, « quelque chose va normaliser tout ça. Ce sera nouveau, et de nouvelles plantes, cela veut dire de nouvelles créations. La Tribulation, ç'a été un grand remaniement pour un nouveau départ. »

— « Mais où on peut rétablir la lignée véritable, on détruit les Déviations, » lui fis-je remarquer.

— « Ils essayent, ils croient qu'ils le font. Ils s'entêtent à conserver les critères des Anciens. Mais est-ce bien le cas ? Est-ce possible ? Comment *savent*-ils que récoltes, fruits et légumes sont les mêmes ? N'y a-t-il pas de discussions ? Est-ce qu'à la fin ce n'est pas toujours la race qui produit le plus qu'on accepte ? Est-ce qu'on ne croise pas le bétail pour une plus grande robustesse, lactation, ou davantage de viande ? Naturellement, on peut éliminer les Déviations évidentes, mais est-ce que tu es sûr que les Anciens reconnaîtraient ces races ? Moi, pas. On ne peut pas stopper ça, tu vois. On peut bloquer et détruire, on peut tout ralentir

et défigurer, mais ça continuera quand même. Regarde un peu ces chevaux. »

— « Ils sont approuvés par le gouvernement. »

— « Bien sûr. Qu'est-ce que je t'ai dit ? »

— « Mais si ça se produit de toute façon, alors je ne vois pas l'utilité de la Tribulation. »

— « Pour les autres formes, ça se produit tout le temps, mais pas pour l'homme, pas pour les gens comme les Anciens et les tiens, s'ils peuvent l'éviter. Ils bloquent les changements. Ils bouchent la route et conservent un type fixe parce qu'ils ont l'arrogance de se croire parfaits. Selon eux, il n'y a qu'eux comme image véritable ; très bien, il s'ensuit que si l'image est bien vraie, ils sont le Bon Dieu et en tant que tel ils se considèrent qualifiés pour décréter : « jusque-là et pas plus loin ». C'est là leur péché capital : ils essaient d'arracher la Vie à la vie. »

Ces dernières phrases avaient un air un peu différent du reste qui me porta à soupçonner que je venais de rencontrer une nouvelle croyance. Je décidai de diriger la conversation vers un aspect beaucoup plus pratique en lui demandant pourquoi on nous avait faits prisonniers.

Il ne parut pas trop savoir, à part qu'il m'assura que c'était le lot de tous les étrangers prêts à entrer dans l'Orée.

Je réfléchis à la chose, puis repris contact avec Michael.

— « Qu'est-ce que tu suggères que nous leur disions ? J'imagine qu'il y aura un examen. Quand ils auront découvert que nous sommes physiquement normaux, il faudra leur donner une raison pour notre fuite. »

— « Autant leur dire la vérité, mais en la minimisant. Faites exactement comme Sally et Katherine. Ne leur apprenez que le minimum. »

— « Très bien. Tu as compris, Petra ? Tu leur diras que tu peux faire des images pensées pour Rosalind et moi, c'est tout. Pas un mot sur Michael ou les gens de Zélande. »

— « Les gens de Zélande vont venir nous secourir. Ils se sont rapprochés, maintenant, » nous apprit-elle, confiante.

Michael reçut cela avec quelque scepticisme. « C'est parfait... s'ils y arrivent. Mais ne parle pas d'eux. »

— « Très bien, » acquiesça Petra.

Nous discutâmes de l'utilité d'apprendre à nos gardes la poursuite en préparation et décidâmes que cela ne ferait pas de mal.

L'homme dans l'autre panier ne fit preuve d'aucune surprise à cette nouvelle.

— « Bon, ça nous convient. » Mais il ne s'expliqua pas davantage et nous continuâmes à avancer pesamment.

Petra se remit à converser avec sa lointaine amie, et il ne faisait aucun doute que la distance était moindre. Petra n'employait plus la même force gênante pour l'atteindre, et pour la première fois je pus avec peine percevoir certains morceaux de réponses. Rosalind aussi. Elle émit une question aussi fort que possible. L'inconnue augmenta sa projection et nous l'entendîmes clairement, enchantée de nous avoir contactés et impatiente d'en savoir plus que ne pouvait en dire Petra.

Rosalind lui expliqua notre situation de son mieux, et que dans l'immédiat nous ne semblions pas en danger. L'autre nous conseilla :

— « Soyez prudents. Acceptez tout ce qu'ils vous disent et gagnez du temps. Insistez sur le danger que vous font courir les vôtres. Il est difficile de vous donner des conseils sans connaître cette tribu. Certaines tribus déviantes abhorrent l'apparence de la normalité. Cela ne fera aucun mal d'exagérer votre différence *intérieure*. L'important, c'est surtout la petite fille. Gardez-la saine et sauve à tout prix. Jamais nous n'avons rencontré un tel pouvoir de projection dans quelqu'un de si jeune. Quel est son nom ? »

Rosalind le lui épela. Puis elle demanda :

— « Mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce que la Zélande ? »

— « Nous sommes les Modernes – comme vous. Ceux qui peuvent penser-ensemble. Ceux qui vont bâtir un monde nouveau différent de celui des Anciens, et de celui des sauvages. »

— « Ceux peut-être qu'a voulu Dieu ? » demandai-je avec le sentiment de me retrouver sur un terrain familier.

— « Je n'en sais rien. Qui peut le savoir ? Mais nous savons que nous pouvons faire un monde meilleur que celui des Anciens. Ce n'étaient que d'ingénieux mi-humains ne valant guère mieux que les sauvages ; tous vivaient fermés à autrui, reliés seulement par des paroles maladroitement. Ils pouvaient parfois partager leurs émotions, mais ne savaient penser collectivement. Dans un milieu primitif ils s'en sortaient très bien comme tous les animaux ; mais plus leur monde devint complexe moins ils purent y faire face. Ils ne possédaient aucun moyen de consensus. Ils avaient appris à coopérer de façon constructive dans de petites formations, mais de façon uniquement destructive dans les grandes formations. Leurs aspirations étaient cupides et ils refusaient d'affronter les conditions qu'ils avaient créées. Ils avaient créé de vastes problèmes et se sont ensuite enfouis la tête dans le sable par foi vaine. Vous voyez, il n'y avait entre eux aucune communication, aucune compréhension. Au mieux, ce pouvaient être des quasi-animaux, mais pas davantage.

« Ils n'auraient jamais réussi. S'ils n'avaient pas provoqué la Tribulation qui n'a fait que les détruire, ils se seraient reproduits avec l'insouciance des animaux, au point de se réduire à la pauvreté, à la misère, et finalement à la famine et à la barbarie. D'une façon ou d'une autre, ils étaient condamnés d'avance en tant qu'espèce non adaptée. »

Je songai à nouveau que ces Zélandais n'avaient pas d'eux-mêmes une piètre opinion. Pour quelqu'un de mon éducation, un tel irrespect envers les Anciens était difficile à accepter. Tandis que je me débattais avec cela, Rosalind demanda :

— « Mais vous, d'où venez-vous ? »

— « Nos ancêtres avaient le bonheur de vivre sur une île, ou plutôt deux îles, quelque peu isolées. Même là, ils n'échappèrent point à la Tribulation et ses effets, mais elle fut moins violente qu'ailleurs ; ils furent coupés du reste du monde et tombèrent presque dans la barbarie. Et soudain, on ne sait comment, commença une race de gens qui savaient penser-ensemble. Avec le temps, ceux qui y parvenaient le mieux en trouvèrent d'autres à qui ils apprirent à développer leur pouvoir. Il était naturel que les gens partageant des pensées eussent tendance à se marier, et la race s'en trouva renforcée.

« Plus tard, ils se mirent aussi à trouver ailleurs des créateurs de formes pensées. C'est

alors qu'ils comprirent leur chance : ils découvrirent que même là où les déviations physiques n'ont pas tellement d'importance ceux qui peuvent penser-ensemble étaient habituellement persécutés.

« Pendant très longtemps, rien ne put être fait pour aider nos semblables en d'autres lieux – bien que certains aient essayé d'atteindre la Zélande en canoë et y soient parfois arrivés –, mais plus tard, quand nous eûmes de nouveau des machines, nous pûmes en ramener en sécurité. Nous nous efforçons de faire de la sorte à chaque nouveau contact, mais jamais nous n'en avons eu à une telle distance. J'ai toujours de la peine à vous atteindre. Ça va s'arranger, mais je dois m'arrêter, pour l'instant. Veillez sur la petite fille. Elle est unique et terriblement importante. Protégez-la à tout prix. »

Les schémas pensés s'évanouirent. Puis Petra revint à la charge. Si elle n'avait pas bien saisi tout le reste, elle avait très bien compris la fin.

– « Ça, c'est moi, » proclama-t-elle avec satisfaction et une vigueur inutile.

Nous encaissâmes et revînmes à nous.

– « Gare à toi, odieuse petite fille orgueilleuse. On n'a pas encore rencontré Jack le Poilu, » lui dit Rosalind pour calmer son ardeur. « Michael, » ajouta-t-elle, « tu as aussi tout compris ? »

– « Oui, » fit-il avec un soupçon de réserve. « Condescendante, je trouve. Un peu comme si elle faisait un sermon à des enfants. Mais ça fait quand même un bon bout de chemin. Je ne vois pas comment ils pourront arriver assez vite pour vous secourir. On part à vos trousses dans quelques minutes. »

Les mégachevaux continuaient à marcher de leur pas lourd. Le paysage était troublant, alarmant, aux yeux de quelqu'un élevé dans le respect des formes naturelles. Certes, peu de choses étaient aussi fantastiques que les végétaux méridionaux dont nous avait parlé oncle Axel ; d'un autre côté, rien, pratiquement, n'était agréablement familier, ni même orthodoxe. Il régnait une telle confusion que peu semblait désormais importer qu'un arbre fût aberrant ou seulement hybride, mais il était soulageant de quitter ces arbres et de voir un peu de terrain découvert, même si les buissons n'étaient guère homogènes et identifiables, et si l'herbe était plutôt bizarre, elle aussi.

Nous fîmes une halte pour manger et boire, et au bout d'une demi-heure nous étions repartis. Environ deux heures plus tard, après d'autres étendues boisées, nous atteignîmes un fleuve d'une certaine taille. De notre côté, le terrain plat tombait abruptement dans l'eau ; de l'autre s'élevait un alignement de falaises basses rougeâtres.

Nous nous dirigeâmes en aval en suivant la berge. Quatre cents mètres plus loin, à un endroit marqué par un arbre déviant de façon flagrante qui ressemblait à une énorme poire en bois et dont toute les branches formaient au sommet une grosse touffe, une ravine creusée dans la rive permit aux chevaux de descendre. En oblique, nous passâmes à gué en direction d'une faille dans les falaises. Une fois celle-ci atteinte, il s'avéra que ce n'était guère plus qu'une fente si étroite par endroits que les paniers frottaient contre les parois et que nous avions de la peine à nous glisser dedans. Il fallait une bonne centaine de mètres avant que le chemin s'élargisse et retrouve une pente plus normale.

Là où les parois n'étaient plus que des levées, sept ou huit hommes attendaient, l'arc à la

main. Incrédules, ils restèrent bouche bée devant les mégachevaux et furent sur le point de s'enfuir. Face à eux, nous fîmes halte.

L'homme dans l'autre panier passa sur la selle et se pencha pour couper la corde de mes poignets avec une dague.

— « Tu descends, mon gars, » m'annonça-t-il.

Petra et Rosalind étaient déjà en train d'abandonner le cheval de tête. Lorsque j'atteignis le sol, le cavalier lui donna une claque et les deux mégachevaux avancèrent avec une lourdeur imposante. Petra me serra nerveusement la main, mais pour l'instant les archers en haillons s'intéressaient plus aux chevaux qu'à nous.

Le groupe n'avait rien d'immédiatement inquiétant. L'une des mains tenant un arc possédait six doigts ; un autre homme arborait une tête semblable à un œuf poli, sans un poil dessus ni sur son visage ; un autre encore avait des pieds et des mains démesurés ; l'anomalie des autres devait être dissimulée sous leurs lambeaux.

Rosalind et moi partagions un sentiment de soulagement à ne pas nous trouver exposés au genre de grotesqueries auxquelles nous nous attendions à moitié. Petra aussi était encouragée de découvrir qu'aucun d'eux ne correspondait au traditionnel Jack le Poilu. Bientôt, lorsqu'ils eurent observé les chevaux qui disparurent sur une piste parmi les arbres, leur attention se tourna vers nous. Deux d'entre eux nous dirent de les suivre, et le restant demeura sur place.

Un sentier très utilisé nous fit descendre à travers bois sur quelques centaines de mètres, puis déboucha sur une clairière. À droite, s'élevait encore un mur de falaises rougeâtres d'une douzaine de mètres de haut. Ce devait être l'envers de la chaîne qui retenait le fleuve, et toute la paroi était creusée de nombreux trous avec des échelles grossières en branchage qui menaient jusqu'aux ouvertures supérieures.

Le sol plat était encombré de huttes et de tentes frustes. Un ou deux petits feux de cuisine brûlaient parmi elles. Quelques hommes dépenaillés et un grand nombre de femmes à l'air malpropre allaient et venaient sans s'activer énormément.

Nous passâmes entre cahutes et tas d'ordures pour atteindre la plus grande tente. Ce devait être une bâche de meule – le butin d'un raid, je présume –, attachée à une ossature de poteaux à lanières. Un personnage assis sur un tabouret derrière l'entrée leva les yeux à notre approche. Son visage me fit bondir... tant il ressemblait à celui de mon père. Je le reconnus alors – c'était l'« homme-araignée » que j'avais vu prisonnier à Waknuk, sept ou huit ans auparavant.

Les deux hommes qui nous avaient amenés nous poussèrent en avant face à lui. Il nous dévisagea tous trois. Ses yeux parcoururent la silhouette élancée de Rosalind d'une façon qui ne me plût guère – et ne lui plût pas davantage. Puis il m'étudia plus soigneusement et hocha la tête, comme s'il était satisfait de quelque chose.

« Tu te rappelles de moi ? » me demanda-t-il.

— « Oui. »

Son regard quitta mon visage. Il balaya l'amas de huttes et de baraques, puis revint sur moi.

— « C'est pas tellement comme Waknuk. »

— « Pas tellement. »

Il marqua une longue pause méditative. Puis :

— « Tu sais qui je suis ? »

— « Je crois. Je crois que je l'ai découvert. »

Il leva un sourcil inquisiteur.

« Mon père avait un frère aîné. On avait cru qu'il était normal jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Son certificat a alors été révoqué, et on l'a chassé. »

Il secoua lentement la tête.

— « Ce n'est pas *entièrement* exact. Sa mère l'aimait. Sa nourrice également l'affectionnait beaucoup. Alors, quand on est venu le chercher, il avait disparu – mais ils ont dû taire cela, bien sûr. Plutôt tout taire et prétendre que ce n'était jamais arrivé. » Il marqua une nouvelle pause pour réfléchir. Il ajouta bientôt : « L'aîné. L'héritier. Waknuk devrait m'appartenir. Il serait à moi, sans cela. » Il tendit son bras allongé et le considéra un instant. Puis il le laissa retomber et me regarda de nouveau.

« Tu sais quelle doit être la longueur exacte du bras d'un homme ? »

— « Non, » dus-je admettre.

— « Moi non plus. Mais à Rigo il y a quelqu'un qui le sait, un expert ès images véritables. Alors, pas de Waknuk, et je dois vivre en sauvage parmi les sauvages. Tu es l'aîné ? »

— « Le seul garçon. Il y en a eu un plus jeune, mais... »

— « Pas de certificat, hein ? »

Je hochai la tête.

« Alors, toi aussi tu as perdu Waknuk ! »

Ce côté de la chose ne m'avait jamais inquiété. Je ne crois pas avoir jamais espéré hériter de Waknuk. Il y avait toujours eu cette impression d'insécurité, d'expectative, et la certitude presque absolue que je serais un jour découvert. J'avais vécu trop longtemps dans cette attente pour éprouver le ressentiment qui l'aigrissait. Maintenant qu'elle avait pris fin, j'étais heureux d'être loin en sécurité et je le lui dis. Cela ne lui plut pas. Il me regarda d'un air songeur.

« Tu n'as pas le cran de te battre pour ce qui t'appartient de droit ? » suggéra-t-il.

— « Si c'est à vous de droit, ça ne peut être à moi, » lui fis-je remarquer. « Ce que je voulais dire, c'était que j'en avais plus qu'assez de vivre en cachette. »

— « Nous vivons tous en cachette, ici. »

— « Peut-être. Mais vous pouvez être vous-mêmes. Votre vie n'est pas faite de mensonges. Il ne vous faut pas vous surveiller à chaque instant et tourner sept fois votre langue dans votre bouche avant de parler. »

Il hochait lentement la tête.

— « On a entendu parler de vous. Nous avons des moyens pour cela. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils vous poursuivent avec une telle ardeur. »

— « Nous pensons que nous devons les inquiéter plus que les déviants habituels parce qu'il

n'existe aucun moyen de nous identifier. Je suppose qu'ils nous soupçonnent d'être beaucoup plus nombreux, et ils veulent nous capturer pour qu'on leur donne le nom de tous les autres. »

— « Une raison encore plus forte pour ne pas se faire prendre, » dit-il.

Je pris conscience que Michael était sur le circuit et que Rosalind lui répondait, mais je ne pouvais suivre les deux conversations à la fois, et je laissai celle-là à Rosalind.

« Alors, ils rentrent jusque dans l'Orée pour vous ? Combien y en a-t-il ? »

— « Je ne sais pas exactement, » répondis-je en essayant de jouer notre atout pour le mieux.

— « D'après ce que j'ai entendu dire, vous devriez avoir le moyen de l'apprendre. »

Je me demandai ce qu'il savait exactement à notre sujet, et s'il connaissait également Michael, ce qui semblait tout de même improbable. Les yeux un peu rétrécis, il continua :

« Pas de blague avec nous, mon gars. C'est après vous qu'ils en ont, et vous avez amené vos ennuis par ici. Pourquoi s'inquiéter de ce qui vous arrivera ? Facile d'en mettre un là où ils le trouveront. »

Petra comprit ce que cela impliquait et s'affola.

— « Plus de cent hommes, » fit-elle.

Il tourna vers elle son regard pensif.

— « L'un de vous est donc avec eux – c'est bien ce qui me semblait, » nota-t-il, puis il hocha encore la tête. « Cent hommes, cela fait beaucoup de gens pour trois personnes. Beaucoup trop... Je vois... » Il se tourna vers moi. « Il y aura eu des bruits sur des troubles se préparant dans l'Orée ? »

— « Oui, » dus-je admettre.

Il sourit.

— « Voilà qui est donc bien venu. Pour la première fois, ils ont décidé de prendre l'initiative et de nous envahir... en vous récupérant, naturellement. Ils doivent suivre votre trace. Où sont-ils arrivés ? »

Je consultai Michael et appris que le gros des troupes avait encore quelques kilomètres à parcourir avant de rejoindre le groupe qui nous avait tiré dessus. La difficulté résida dans la façon de communiquer de façon intelligible cette position à l'homme qui se trouvait en face de moi. Il apprécia cette situation et ne parut pas énormément alarmé.

« Ton père est avec eux ? »

C'était une question que j'avais pris garde de poser auparavant à Michael. Je ne la lui posai toujours pas. Je marquai une simple pause et lui répondis : « Non. » Du coin de l'œil, j'aperçus Petra qui allait parler et Rosalind qui se jeta sur elle.

— « Dommage, » fit l'homme-araignée. « Cela fait pas mal de temps que j'espérais rencontrer un jour ton père d'égal à égal. D'après ce que j'avais entendu dire, j'aurais cru qu'il serait là. Peut-être n'est-il pas un aussi grand champion de l'image véritable qu'il le prétend. » Il continua de me fixer de façon posée et pénétrante. Je sentis, pareille à un enlacement, la compassion de Rosalind, qui avait compris que je n'eusse point posé la

question à Michael.

Puis, tout d'un coup, l'homme détourna de moi son attention pour la porter sur Rosalind. Debout, l'air franc et confiant, elle lui rendit son regard, un regard égal et froid. Et soudain, à ma stupéfaction, elle craqua. Ses yeux s'abaissèrent. Elle rougit. Il eut un léger sourire.

Mais il avait tort. Ce n'était pas la reddition au personnage le plus fort, au vainqueur. C'est la haine, l'horreur, qui fit craquer ses défenses de l'intérieur. À partir de son esprit, j'eus la vision hideusement exagérée qu'elle avait de lui. Les craintes qu'elle dissimulait si bien explosaient – elle était terrifiée ; non comme une femme affaiblie par un homme, mais comme une enfant terrorisée par une monstruosité. Petra aussi saisit cette forme involontaire et l'horreur la fit crier.

Je bondis droit sur l'homme, renversai le tabouret et le fis s'étaler. Les deux hommes derrière nous sautèrent sur moi, mais je lui assenai au moins un coup avant qu'ils aient pu m'écarter.

L'homme s'assit en se frottant la mâchoire. Il me sourit, mais sans le moindre amusement.

« Pas mal, » admit-il, « mais pas terrible. » Il se leva sur ses jambes trop longues. « T'as pas vraiment vu les femmes d'ici, hein, mon gars ? Regarde-les un peu en sortant. Tu comprendras peut-être mieux. De plus, celle-ci peut avoir des enfants. Il y a maintenant longtemps que je veux des gosses, et tant pis s'ils ressemblent un peu à leur père. » Il eut un nouveau sourire bref, puis fronça les sourcils. « Autant prendre ça comme ça, mon gars. Sois raisonnable. Je ne donne pas de seconde chance. »

Son regard passa aux hommes qui me tenaient.

« Jetez-le dehors. Et s'il n'a pas l'air de comprendre ce que veut dire rester dehors, abattez-le. »

Tous deux me firent faire brutalement volte-face et avancer. Au bord de la clairière, l'un d'eux me fit remonter le sentier à coups de bottes.

— « Continue à avancer, » me dit-il.

Je me levai et me retournai, mais l'un d'eux tenait une flèche pointée sur moi. Il secoua la tête pour m'inciter à bouger. J'obéis donc et continuai... mais jusqu'aux arbres qui me dissimulèrent à quelques mètres de là. Puis je fis demi-tour à couvert.

C'était exactement ce qu'ils attendaient. Mais ils ne m'abattirent pas ; ils se contentèrent de me rosser et de me balancer par-dessus les fourrés. Je me rappelle avoir volé dans les airs, mais je ne me rappelle pas avoir atterri...

Chapitre quinze

On me tirait. Des mains se trouvaient sous mes épaules. De petites branches faisant ressort me fouettaient le visage.

— « Qu'est... ? » commençai-je.

— « Oh ! » chuchota une voix derrière moi.

— « Une minute, et j'irai mieux, » répondis-je en chuchotant également.

On s'arrêta. Je revins totalement à moi, puis me retournai. Une femme, une jeune femme, était assise à croupetons et me regardait.

Le soleil était descendu et il faisait sombre sous les arbres. Je ne pouvais bien la distinguer. Des cheveux sombres encadraient un visage bronzé, et des yeux noirs me considéraient avec sérieux. Le corsage de sa robe était déchiré, d'une couleur feu imprécise, avec des taches. Pas de manches, mais je fus surtout frappé par l'absence de croix. Jamais auparavant je ne m'étais trouvé face à face avec une femme qui ne portait pas de croix protectrice cousue sur sa robe. Cela me paraissait bizarre, presque indécent. Nous restâmes quelques secondes l'un en face de l'autre.

— « Tu ne me reconnais pas, David, » me dit-elle tristement.

Jusqu'alors, c'était exact. C'est la façon dont elle prononça « David » qui me renseigna soudain.

— « Sophie ! Oh, Sophie ! »

Elle sourit.

— « Mon petit David. Est-ce qu'ils t'ont fait beaucoup de mal, David ? »

J'essayai de remuer bras et jambes. Ils étaient raides et douloureux, de même que tout le reste de mon corps. Je sentis du sang coagulé sur ma joue gauche, mais j'avais l'air de n'avoir rien de cassé. J'allais me lever, mais elle tendit la main et la posa sur mon bras.

« Non, pas encore. Attends un peu qu'il fasse nuit. » Elle continua à me regarder. « Je les ai vus t'amener. Toi, la petite fille et l'autre fille. Qui est-elle, David ? »

Cela me réveilla comme sous l'effet d'une secousse. Frénétique, j'appelai Rosalind et Petra et ne pus les atteindre. Michael sentit ma panique et m'apaisa. Il était également soulagé.

— « Dieu merci. On se faisait un sang d'encre à cause de toi. Du calme. Elles vont bien toutes les deux, elles étaient complètement crevées et elles se sont endormies. »

— « Est-ce que Rosalind... ? »

— « Elle va bien, je te dis. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Je le lui dis. L'échange ne dura que quelques secondes, suffisamment pour que Sophie me considère avec curiosité.

— « Qui est-ce, David ? » répéta-t-elle.

Je lui expliquai que Rosalind était ma cousine. Elle m'observa tandis que je parlais, puis hocha lentement la tête.

« Il la veut pour lui ? » me demanda-t-elle.

— « C'est ce qu'il a dit, » dus-je admettre.

— « Elle pourrait lui donner des bébés ? »

— « Qu'est-ce que tu essayes de me faire ? »

— « Alors, tu es amoureux d'elle ? » continua-t-elle.

Un mot, une nouvelle fois... Lorsque les esprits ont appris à se mêler, lorsque aucune pensée n'est totalement sienne et que chacun a pris bien trop à l'autre pour être entièrement soi seul ; lorsque l'on a commencé à voir avec le même outil, à aimer avec un seul cœur, à apprécier d'une seule joie ; lorsqu'il peut y avoir des instants d'identité et que rien n'est séparé de l'autre bien longtemps en dehors des corps... lorsque cela existe, que devient donc ce mot ? Il n'existe plus que l'imperfection de ce mot.

— « Nous nous aimons. »

Sophie hocha la tête. Elle ramassa quelques brindilles et regarda ses doigts bruns les casser.

— « Il est parti... là où on se bat. Elle est en sûreté pour l'instant. »

— « Elle dort. Toutes deux sont endormies. »

Ses yeux revinrent aux miens, intrigués.

— « Comment le sais-tu ? »

Je le lui expliquai brièvement, aussi simplement que possible. En écoutant, elle continua à casser des brindilles. Puis elle hocha la tête.

« Je me souviens. Ma mère me disait qu'il y avait quelque chose... quelque chose dans la façon dont tu paraissais parfois la comprendre avant qu'elle parle. C'était ça ? »

— « Je crois. Je crois que ta mère devait en être un peu dotée, mais sans le savoir. »

— « Ce doit être merveilleux de posséder cela, » dit-elle pensivement. « Un peu comme des yeux en soi. »

— « Quelque chose comme ça. C'est difficile à expliquer. Mais tout n'est pas magnifique. C'est parfois très douloureux. »

— « Être déviant est toujours douloureux, de toute façon... oui, toujours. » À croupetons, elle regarda aveuglément ses mains sur ses genoux.

« Si elle lui donne des enfants, il ne voudra plus de moi, » finit-elle par m'annoncer.

Il y avait encore assez de lumière pour que je voie quelque chose briller sur sa joue.

— « Sophie, mon petit. Est-ce que tu es amoureuse de lui... de cet homme-araignée ? »

— « Oh, ne l'appelle pas comme ça... je t'en prie... aucun de nous ne peut rien à ce qu'il est. Il s'appelle Gordon. Il est gentil pour moi, David. Il a de l'affection pour moi. Il faut avoir aussi peu que moi pour savoir ce que cela signifie. Tu n'as jamais connu la solitude. Tu ne peux pas comprendre le vide terrible qui nous guette. Je lui aurais donné des bébés avec joie, si je le pouvais. Je... oh, pourquoi nous fait-on ça ? Pourquoi ne m'a-t-on pas tuée ? Ç'aurait été préférable à ceci. »

Elle était assise et silencieuse. Les larmes sortaient de force entre les paupières closes et coulaient sur son visage. Je pris sa main dans la mienne.

Je me remémorai la scène. L'homme le bras passé dans celui de la femme, la petite silhouette, sur le cheval de bât, qui me faisait de grands signes en disparaissant parmi les arbres. Et moi, affligé, l'humidité du baiser sur la joue, la mèche au ruban jaune serrée dans ma main. Je la regardai alors et mon cœur saigna.

— « Sophie, » lui dis-je. « Ma petite Sophie. Ça n'arrivera jamais. Tu comprends ? Ça ne se produira pas. Rosalind ne le laissera jamais se produire. Ça, je le sais. »

Elle rouvrit les yeux et me regarda à travers ses larmes.

— « Tu ne peux pas *savoir* un truc comme ça sur quelqu'un d'autre. Tu essayes seulement de... »

— « Non, Sophie. Je le sais. Toi et moi nous nous *connaissons* assez peu. Mais avec Rosalind, c'est différent : voilà en partie ce que « penser-ensemble » signifie. »

Elle me considéra d'un air dubitatif.

— « C'est bien vrai ? Je ne comprends pas. »

— « C'est impossible. Mais c'est la vérité. Je sais ce qu'elle a ressenti devant l'homme... – devant cet homme. »

Elle continua de me regarder, un peu mal à l'aise.

— « Tu ne vois pas ce que je pense ? » me demanda-t-elle avec un soupçon d'anxiété.

— « Pas davantage que tu vois ce que je pense. Ce n'est pas une sorte d'espionnage. Tu pourrais dire toutes tes pensées, si tu voulais... et les taire si tu voulais les garder pour toi. »

Ce fut plus difficile à lui expliquer qu'à oncle Axel, mais je me débattis comme un beau diable pour tout simplifier verbalement, jusqu'au moment où je me rendis compte que la lumière avait disparu et que je parlais à une silhouette que j'avais de la peine à voir. Je m'arrêtai.

« Il fait suffisamment nuit ? »

— « Oui. Il n'y aura pas de danger si on fait attention. Tu peux marcher comme il faut ? Ce n'est pas loin. »

Je me levai et ressentis raideur et ecchymoses, mais guère plus. Elle paraissait mieux voir de nuit que moi et elle me prit la main. Nous restâmes sous les arbres, mais j'aperçus des feux qui brillaient à ma gauche et me rendis compte que nous contournions le camp. Nous finîmes par atteindre la falaise basse qui barrait le côté Nord-Ouest et en longeâmes la base dans l'ombre pendant une cinquantaine de mètres. Elle s'arrêta là et posa ma main sur l'une des échelles grossières que j'avais vues contre le roc.

« Suis-moi, » me murmura-t-elle en bondissant vers le haut.

J'escaladai plus prudemment pour atteindre le haut de l'échelle, là où elle reposait contre la pierre. Son bras se tendit et m'aida à entrer.

« Assieds-toi. »

La tache blanche par laquelle j'étais entré disparut. Elle s'activa, à la recherche de quelque chose. Il y eut bientôt des étincelles lorsqu'elle utilisa silex et acier. Elle souffla pour pouvoir allumer deux bougies. Elles étaient courtes, grasses, brûlaient avec une flamme qui fumait, dégageaient une odeur abominable, mais me permirent d'examiner ce qui m'entourait.

C'était une caverne de quatre mètres de long sur un mètre cinquante de large creusée dans la roche sablonneuse. L'entrée était couverte d'un rideau de peau sur des anneaux. Au fond, dans un coin, d'une faille du plafond s'écoulait régulièrement de l'eau au rythme d'une goutte par seconde, environ. Elle tombait dans un seau en bois ; ce qui débordait suivait un sillon le long de la grotte jusqu'à la sortie. Dans l'autre coin se trouvait un matelas de brindilles recouvert de peaux et d'un haillon. Quelques bols et autres ustensiles de cuisine. Un trou noirci par le feu près de l'entrée, vide pour l'instant, révélait un puits d'aération ingénieux. Des manches de couteaux dépassaient de niches dans le mur. Un épieu, un arc et un carquois contenant une douzaine de flèches gisaient à proximité du matelas de bois mort. Pas grand-chose d'autre.

Je songeai à la cuisine du cottage des Wender. La pièce propre et claire paraissait accueillante à cause de l'absence de maximes sur les murs.

Les bougies vacillaient en envoyant au plafond une fumée grasseuse et puante.

Sophie plongea un bol dans le seau, sortit un chiffon assez propre de l'une des niches et vint jusqu'à moi. Elle lava le sang sur mon visage et mes cheveux et en examina l'origine.

« Une petite coupure. Pas profonde, » me rassura-t-elle.

Je me lavai les mains dans le bol. Elle rejeta l'eau dans la canalisation, rinça le bol et le rangea.

« Tu as faim, David ? »

— « Très. » Je n'avais rien mangé de la journée, à part au moment de notre courte halte.

— « Reste ici. Je n'en ai pas pour longtemps, » m'avertit-elle ; et elle se glissa sous le rideau de peau.

Je restai assis à fixer les ombres qui dansaient sur les murs rocheux, et à écouter le *plop-plop-plop* des gouttelettes. Je me dis que c'était probablement le grand luxe, dans l'Orée. « *Il faut avoir aussi peu que moi...* » avait dit Sophie, mais elle n'avait pas parlé sur le plan matériel. Pour échapper à cette solitude et à cette sordidité, je fis appel à la compagnie de Michael.

— « Où es-tu ? Qu'est-ce qui est arrivé ? » lui demandai-je.

— « On a campé toute la nuit. Trop dangereux de continuer dans les ténèbres. » Il essaya de me donner une idée des lieux tels qu'il les avait vus au crépuscule, mais cela aurait très bien pu être n'importe quel endroit sur la route. « On est allé lentement toute la journée... et on est fatigué. Ils connaissent leurs bois, ces gens de l'Orée. On attendait une véritable embuscade, mais ce n'a été que harcèlements et flèches traîtres. On a perdu trois hommes, et sept ont été blessés... deux sérieusement. »

— « Mais vous continuez quand même ? »

— « Oui. Les gens ont le sentiment que pour une fois qu'une force importante a été réunie, on peut tenter d'infliger à l'Orée quelque chose qui la tiendra tranquille pendant un bon bout de temps. D'autre part, on veut absolument vous attraper. On prétend qu'il existe deux douzaines, voire davantage, de gens comme nous disséminés autour de Waknuk et des districts environnants, et il faut vous ramener pour les identifier. » Il s'arrêta un instant, puis continua, inquiet, troublé :

« En fait, David, je redoute... je redoute terriblement... qu'il n'en reste qu'un. »

— « *Un ?* »

— « Deborah est parvenue à me toucher, à la limite, très faible. Elle dit que quelque chose est arrivé à Mark. »

— « Ils l'ont capturé ? »

— « Non, elle ne croit pas. Il le lui aurait dit si c'était cela. Il s'est simplement arrêté. Rien venant de lui depuis plus de vingt-quatre heures. »

— « Un accident, peut-être ? Rappelle-toi Walter Brent – le garçon qui a été tué par un arbre. Il s'est arrêté comme ça. »

— « Ça se pourrait. Deborah n'en sait rien. Elle a peur ; elle est toute seule, maintenant. Elle était à la limite, et moi aussi. Encore quatre ou cinq kilomètres et on aura perdu le contact. »

— « C'est bizarre que je n'ai pas entendu au moins ton côté de la conversation. »

— « C'était probablement quand tu étais inconscient. »

— « Eh bien, quand Petra sera réveillée, elle prendra contact avec Deborah. Elle n'a pas l'air de connaître de limite. »

— « Oui, bien sûr. J'avais oublié ça, » admit-il. « Ça la soulagera un peu. »

Quelques instants plus tard, une main apparut sous le rideau et poussa un bol en bois dans l'entrée de la grotte. Sophie la suivit à toute allure et me le donna. Elle nettoya les bougies répugnantes et s'accroupit sur la peau d'un animal indéfinissable tandis que je me servais d'une cuillère en bois. Un plat étrange ; il paraissait composé de plusieurs sortes de pousses et de viande panée en cube, mais le résultat n'était pas mauvais et fut très bien accueilli. Je l'appréciai presque jusqu'au bout, lorsque je fus soudain frappé si fort que je renversai une cuillerée sur ma chemise. Petra était réveillée.

Je répondis aussitôt. Petra passa net de la détresse à l'allégresse. Ce fut flatteur mais assez douloureux. De toute évidence, elle réveilla Rosalind, car je saisis son schème au milieu du chaos soulevé par Michael qui demandait ce qui pouvait bien se passer et l'amie zélandaise de Petra, anxieuse, qui protestait.

Petra finit par se ressaisir et les remous se calmèrent. J'eus l'impression que tout le monde se détendait prudemment.

« Elle n'est plus dangereuse, maintenant ? Pourquoi ces éclairs et ce tonnerre ? » demanda Michael.

Petra répondit en s'efforçant avec peine d'aller doucement : « On croyait que David était mort. On croyait qu'ils l'avaient tué. »

Je commençai alors à percevoir les pensées de Rosalind qui se fixaient en formes compréhensibles après une sorte de tourbillon. Je fus mortifié, renversé, heureux et désespéré tout à la fois. Malgré mes efforts, je ne pouvais penser très clairement. C'est Michael qui mit fin à cela.

— « Ce n'est guère convenable pour les étrangers, » fit-il remarquer. « Une fois que vous aurez terminé, tous les deux, pensez qu'il y a d'autres choses dont discuter. » Une pause. « Bon, quelle est la situation ? »

Nous fîmes le point. Rosalind et Petra se trouvaient toujours dans la tente où je les avais vues pour la dernière fois. L'homme-araignée était parti en laissant derrière lui un grand homme aux yeux roses et aux cheveux blancs.

« Très bien, » fit Michael. « Vous dites que cet homme-araignée semble être l'un de leurs chefs et qu'il est parti au combat. Vous ne savez pas s'il a l'intention de se joindre à la bataille ou simplement de procéder à des manœuvres tactiques ? Sinon, en ce cas, il risque de revenir à tout instant. »

— « Je l'ignore. »

Rosalind, proche de l'hystérie comme jamais je ne l'avais vue, déclara alors :

— « J'ai peur de lui. Il est différent. Pas comme nous. Pas du tout de la même race. Ce serait obscène... comme avec un animal. Je ne pourrais pas, non... S'il essaye de me prendre de force, je me tuerai... »

Michael jeta sur ces paroles une manière de seau d'eau glacée.

— « Tu ne feras rien d'aussi bêtement idiot. Tu tueras cet homme-araignée, si nécessaire. » Avec l'air d'avoir réglé cette question de façon définitive, il tourna ailleurs son attention. À pleine puissance, il adressa une question à l'amie de Petra :

« Vous pensez toujours pouvoir nous atteindre ? »

La réponse nous parvint de loin, mais claire et nette cette fois-ci. Elle était calme et confiante. « Oui. »

— « Quand ? » demanda Michael.

Il y eut un silence comme pour une demande de renseignements, puis :

— « Dans moins de seize heures, » répondit-elle, tout aussi confiante. Le scepticisme de Michael diminua. Pour la première fois, il se permit d'admettre la possibilité de ces secours.

— « Alors, il s'agit que tous trois restiez en sécurité jusque-là, » nous dit-il sur un ton méditatif.

— « Une minute. Attendez une seconde, » leur lançai-je.

Je levai les yeux sur Sophie. Les bougies graisseuses donnaient suffisamment de lumière pour que je puisse voir qu'elle regardait mon visage avec attention et un certain malaise.

— « Tu "parlais" à cette fille ? »

— « Et à ma sœur. Elles sont réveillées. Elles se trouvent dans la tente, gardées par un albinos. C'est curieux. »

— « Curieux ? »

— « Eh bien, j'aurais pensé que ce serait une femme qui veillerait sur elles... »

— « Nous sommes dans l'Orée, » me rappela-t-elle avec amertume.

— « Ce... oh, je vois, » fis-je gauchement. « Bon, voilà de quoi il s'agit : penses-tu qu'il existe un moyen de les sortir de là avant qu'il ne revienne ? Il me semble que c'est le moment où jamais. Une fois de retour... » Je haussai les épaules en gardant les yeux fixés sur les siens.

Elle détourna la tête et contempla quelques instants les bougies. Puis elle hocha la tête.

— « Oui, cela vaudrait mieux... pour tout le monde sauf lui, » ajouta-t-elle un peu tristement. « Oui, je pense que ça peut se faire. »

— « Sur-le-champ ? »

Elle hocha encore la tête. Je pris l'épieu posé à côté de la paillasse, et je le soupesai. Il était assez léger et bien équilibré. Elle le regarda et secoua la tête.

— « Tu dois rester ici, David. »

— « Mais... »

— « Non. Si on t'apercevait, l'alerte serait donnée. Personne ne fera attention à moi, même si on me voit rentrer dans sa tente. »

Cela tenait debout. Je posai l'épieu, mais à contrecœur.

— « Mais, est-ce que tu... ? »

— « Oui, » fit-elle sur un ton catégorique.

Elle se leva et y alla jusqu'à l'une des niches. Elle en sortit un couteau. La lame large était propre et brillante. Il avait l'air de sortir de la cuisine d'une ferme jadis pillée. Elle le glissa dans la ceinture de sa robe, et seul dépassait le manche foncé. Puis elle se retourna et me dévisagea longuement.

« David... » commença-t-elle avec une certaine hésitation.

— « Quoi ? »

Elle changea d'avis. Sur un ton différent, elle me demanda : « Tu veux bien leur dire de ne pas faire de bruit ? Quoi qu'il arrive, pas un souffle. Dis-leur de me suivre avec des morceaux d'étoffe noire prêts à être enroulés autour d'elles. Tu peux leur expliquer tout ça ? »

— « Oui. Mais je regrette que... »

Elle secoua la tête et me coupa.

— « Non, David. Le risque ne serait que plus grand. Tu ne connais pas les lieux. »

Elle pinça les bougies pour les éteindre et décrocha le rideau. Un moment, je distinguai sa silhouette découpée sur les ténèbres plus pâles de l'entrée, puis elle disparut.

Je transmis ses instructions à Rosalind, et nous expliquâmes à Petra la nécessité du silence. Il n'y avait plus alors qu'à attendre et écouter dans la nuit le dégouttement régulier.

Je ne pus rester longtemps assis de la sorte. J'allai à l'entrée et sortis la tête dans les ténèbres. Quelques feux de cuisine clignotaient dans l'ombre, des gens allaient et venaient et leur silhouette se profilait parfois devant un feu. Un murmure de voix, des mouvements légers et divers ; un oiseau de nuit lançait au loin son cri perçant. Rien de plus.

Nous attendions tous. Une vaguelette informe d'excitation échappa un instant à Petra. Personne ne fit de commentaire.

Puis, venant de Rosalind, une forme rassurante en « tout-va-bien », mais teintée d'une certaine indignation secondaire. Je jugeai préférable de ne pas détourner leur attention en posant une question.

J'écoutai. Aucune alerte, aucun changement dans le murmure composite. Le temps me parut long avant que j'entende le crissement de la terre directement au-dessous. Les poteaux de l'échelle ripèrent sous le poids. Je reculai à l'abri dans la grotte. Rosalind demanda

silencieusement, avec un certain doute :

— « C'est ça ? Tu es là, David ? »

— « Oui. Continue de monter. »

Une silhouette se découpa légèrement. Puis une autre forme plus petite, et une troisième. L'ouverture fut bouchée. Les bougies furent bientôt rallumées.

Rosalind, ainsi que Petra, observèrent, fascinées et horrifiées, Sophie prendre une louche d'eau dans le seau pour laver le sang sur ses bras et nettoyer le couteau.

Chapitre seize

Les deux filles s'étudièrent, curieuses et méfiantes. Le regard de Sophie étudia Rosalind de haut en bas dans sa robe de laine fauve brodée de la croix marron et, anxieuse, s'attarda un instant sur les chaussures en cuir. Elle baissa les yeux sur ses propres mocassins puis sur sa robe courte dépenaillée. Au cours de cette inspection, elle découvrit des taches qui ne se trouvaient pas sur son corsage une demi-heure auparavant. Sans la moindre gêne, elle l'ôta et le mit à tremper dans l'eau froide. Elle s'adressa à Rosalind :

« Il faut que tu te débarrasses de cette croix. Et de la sienne, » ajouta-t-elle avec un coup d'œil en direction de Petra. « Cela attire l'attention. Nous autres femmes de l'Orée ne trouvons pas qu'elle nous a été très utile. Les hommes aussi ne l'apprécient guère. Tiens. » Elle prit un canif dans une niche et le lui tendit.

Rosalind l'accepta un peu dubitativement. Elle jeta un regard dessus, puis sur la croix qui avait décoré toutes les robes qu'elle avait portées jusqu'alors. Sophie l'observait.

« Moi aussi j'en ai porté une. Et elle ne m'a servi à rien. »

Toujours dans le doute, Rosalind me jeta un coup d'œil. Je hochai la tête.

— « On n'aime pas tellement parler de l'image véritable, par ici. C'est probablement très dangereux. » Je regardai Sophie.

— « En effet, » acquiesça-t-elle. « C'est non seulement une caractéristique, mais un défi. »

Rosalind leva le canif et se mit presque à contrecœur à faire sauter les points.

Je demandai à Sophie : « Et maintenant ? On ne devrait pas s'enfuir aussi loin que possible avant le jour ? »

Sophie, qui tamponnait toujours son corsage, secoua la tête.

— « Non. Ils risquent de le trouver à tout instant. Il y aura alors des recherches. Ils penseront que vous l'avez tué pour vous enfuir dans les bois. Ils ne songeront jamais à vous chercher ici, n'est-ce pas ? Mais ils ratisseront toute la région. »

— « Tu veux dire qu'on reste ici ? » lui demandai-je. Elle hocha la tête.

— « Pendant deux, même trois jours. Alors, quand les recherches seront abandonnées, je vous ferai partir. »

Rosalind leva songeusement les yeux de son travail.

— « Pourquoi fais-tu tout cela pour nous ? »

Je lui parlai de Sophie et de l'homme-araignée beaucoup plus rapidement que je ne l'aurais pu verbalement. Elle ne parut pas totalement satisfaite. Elle et Sophie continuèrent à se considérer fixement à la lumière vacillante.

Sophie lâcha bruyamment le corsage dans l'eau. Elle se redressa lentement. Elle se pencha vers Rosalind, les yeux rétrécis, des mèches de cheveux noirs se balançant sur ses seins nus.

— « Que le Diable t'emporte, » fit-elle méchamment. « Fous-moi la paix et que le Diable t'emporte ! »

Rosalind se tendit, prête à agir. Je me plaçai de façon à pouvoir m'interposer si nécessaire.

La scène resta figée pendant de longues secondes. Sophie, négligée, à demi nue dans sa jupe en haillons, en équilibre ; Rosalind, dans sa robe fauve avec la branche gauche de la croix décousue pendant en avant, ses cheveux de bronze brillant à la chandelle, ses traits délicats transformés, les yeux piquants. La crise passa et la tension se relâcha. La violence mourut dans les yeux de Sophie, mais celle-ci ne bougea pas. Sa bouche se tordit un peu ; elle tremblait.

« Que le Diable t’emporte ! Vas-y, rigole. Rigole parce que moi, je le veux pour moi ! » Elle lâcha un rire étrange et étouffé. « À quoi bon ? Oh, mon Dieu, à quoi bon ? S’il n’était pas amoureux de toi, à quoi lui servirais-je... telle que je suis ? »

Elle plaqua ses mains sur son visage et resta un instant debout à sangloter violemment, puis elle fit volte-face et se jeta sur le lit de brindilles.

Nos regards se fixèrent sur le coin sombre. Un mocassin était tombé. J’aperçus la plante brune et sale de son pied, et l’alignement de six orteils. Je me tournai vers Rosalind. Ses yeux rencontrèrent les miens, contrits et horrifiés. Instinctivement, elle voulut se lever. Je secouai la tête et elle se laissa retomber avec hésitation.

Dans la caverne, il n’y avait plus que les sanglots désespérés et solitaires, et le *plop-plop-plop* des gouttes d’eau.

Petra jeta un regard dans notre direction, puis dans celle du lit, puis de nouveau dans la nôtre, en attente. Comme aucun de nous deux ne bougeait, elle parut décider que l’initiative lui revenait. Elle s’avança jusqu’à la pailasse et s’agenouilla à côté d’un air préoccupé. Elle posa une main hésitante sur la chevelure noire.

— « Ne pleure pas, » dit-elle. « S’il te plaît, ne pleure plus. »

Les sanglots s’arrêtèrent, surpris. Un silence, puis le bras bruni enlaça les épaules de Petra. Le bruit devint un peu moins affligeant – il ne déchirait plus le cœur ; mais il le laissait meurtri et douloureux...

Je sortis à regret de mon sommeil, raide et froid après être resté allongé sur la roche dure. Presque immédiatement, Michael fut là.

« Tu avais l’intention de dormir toute la journée ? »

Je levai les yeux et aperçus un rai de lumière sous le rideau en peau.

— « Quelle heure est-il ? »

— « Aux alentours de huit heures, je crois. Il y a trois heures qu’il fait jour, et on s’est déjà battu. »

— « Qu’est-ce qui s’est passé ? »

— « On a eu connaissance d’une embuscade, alors on a envoyé un groupe pour la prendre de flanc. Il s’est heurté à ceux qui devaient tendre l’embuscade. Ils ont dû penser que c’était le gros de nos forces ; de toute façon, il en est résulté une déroute qui nous a coûté deux ou trois blessés. »

— « Alors, maintenant, vous foncez ? »

— « Oui. Je suppose qu’ils se regrouperont quelque part, mais ils sont tous dispersés, pour l’instant. Pas la moindre opposition. »

C'était loin d'être ce que j'aurais désiré. J'expliquai notre situation et que nous ne pouvions espérer sortir inaperçus de la caverne en plein jour. D'un autre côté, si nous restions et que la place forte était prise, elle ne manquerait pas d'être fouillée, et nous serions découverts.

« Et les amis Zélandais de Petra ? » demanda Michael. « Tu crois qu'on peut vraiment compter dessus ? »

L'amie de Petra en personne intervint alors quelque peu froidement.

— « Vous *pouvez* compter sur nous. »

— « Le délai est toujours le même ? Vous n'avez pas été retardés ? » demanda Michael.

— « Il n'a pas changé. Approximativement huit heures et demie, encore. » Puis le ton légèrement raide disparut, et une teinte horrifiée colora ses pensées.

« C'est vraiment un pays terrifiant. Nous avons déjà vu des Terres Maudites, mais aucun de nous n'avait imaginé quelque chose d'aussi abominable. Nous franchissons des étendues de plusieurs kilomètres où l'on dirait que le sol a été réduit à l'état de verre noir ; il n'y a rien d'autre, uniquement ce verre semblable à un océan d'encre gelée... puis des secteurs de Terres Maudites... puis un autre désert de verre noir. Cela n'en finit pas... Qu'ont-ils donc fait ? Qu'ont-ils bien pu faire pour créer un lieu si effrayant ? Rien d'étonnant à ce qu'aucun de nous ne soit jamais allé par là auparavant. C'est comme de franchir le bord du monde et de pénétrer dans la banlieue de l'Enfer. Tout sera interdit à toute forme de vie pour l'éternité... mais pourquoi ?... pourquoi ?... pourquoi ? Nous savons que la puissance des dieux était entre les mains d'enfants ; mais étaient-ce des enfants *fous*, tous fous ?... Les montagnes ne sont que cendres et les plaines verre noir... et cela après des siècles ! Tout cela est sinistre, oui, sinistre. Une folie monstrueuse... Il est effrayant de penser qu'une race entière puisse perdre la raison. Si nous ignorions que vous vous trouvez de l'autre côté, nous aurions fait demi-tour à toute allure... »

Petra l'interrompit tout à coup en nous envahissant de sa détresse. Nous ne savions pas qu'elle était éveillée. J'ignore ce qu'elle avait compris, mais elle avait certainement saisi l'idée du demi-tour. J'allai la calmer, de telle sorte que la Zélandaise pu nous recontacter et la rassurer. L'inquiétude s'apaisa et Petra se remit.

Michael demanda : « David, et Deborah ? »

Je me rappelai son anxiété de la veille.

— « Petra, ma chérie. On est trop loin pour toucher Deborah. Tu peux lui demander quelque chose ? »

Petra opina du chef.

« On veut savoir si elle a entendu parler de Mark depuis qu'elle a contacté Michael. »

Petra posa la question. Elle secoua la tête.

— « Non. Elle n'a rien entendu. Je crois qu'elle est très malheureuse. Elle veut savoir si Michael va bien. »

— « Dis-lui qu'il va très bien... comme nous tous. Dis-lui qu'on l'aime tous et qu'on est désolé qu'elle soit seule, mais qu'il faut qu'elle se montre vaillante... et prudente. Personne ne doit s'apercevoir de son inquiétude. »

— « Elle a compris. Elle dit qu'elle va essayer, » rapporta Petra. Elle demeura songeuse un

instant. Puis elle m'annonça verbalement : « Deborah a peur. Elle pleure, intérieurement. Elle veut Michael. »

— « C'est elle qui t'a dit ça ? »

Petra secoua la tête. « Non. C'est une sorte de pensée cachée, mais je l'ai vue. »

— « On ferait bien de ne pas en parler, » décidai-je. « Ça ne nous regarde pas. Les pensées cachées des gens ne sont pas destinées à autrui, alors on doit prétendre qu'on n'a rien remarqué. »

— « Très bien, » acquiesça Petra, très honnêtement.

J'espérai que tout irait très bien. En y réfléchissant bien, je ne crois pas que cette façon de détecter les « pensées cachées » me plût tellement. Cela vous laissait un brin mal à l'aise et rétrospectivement méfiant...

Sophie s'éveilla quelques minutes plus tard. Elle semblait calme et digne, comme si la tempête de la veille s'était apaisée d'elle-même. Elle nous envoya au fond de la caverne et défit le rideau pour laisser entrer le soleil. Elle alluma bientôt un feu dans le creux. La majeure partie de la fumée sortait par l'entrée ; le reste avait l'avantage d'obscurcir l'intérieur de la caverne aux yeux d'éventuels curieux. À la louche, elle versa des mesures d'ingrédients dans une marmite en fer, ajouta un peu d'eau et mit le tout sur le feu.

« Fais-y attention, » ordonna-t-elle à Rosalind, puis elle disparut par l'échelle extérieure.

Une vingtaine de minutes plus tard, sa tête reparut. Elle jeta deux rondelles de pain sec par-dessus le seuil et les suivit. Elle alla jusqu'à la marmite, touilla et renifla le contenu.

— « Pas d'ennuis ? » lui demandai-je.

— « Pas trop. On l'a découvert. Ils croient que c'est toi qui l'as fait. On a fait quelques vagues recherches, au début de la matinée. Ç'aurait été mieux fait avec davantage d'hommes. Mais pour l'instant ils ont d'autres sujets d'inquiétude. Les hommes qui étaient partis combattre reviennent par deux ou par trois. Qu'est-ce qui s'est passé, tu le sais ? »

Je lui parlai de l'embuscade ratée et de la résistance ainsi éliminée.

« Où sont-ils, maintenant ? » voulut-elle savoir.

Je le demandai à Michael.

— « On quitte enfin la forêt et on pénètre sur des terres accidentées. »

Je retransmis à Sophie. Elle hocha la tête. « Trois heures, où un peu moins, jusqu'à la berge du fleuve. »

Elle versa l'espèce de porridge dans des bols. Son goût était meilleur que son apparence. Le pain était moins agréable. Elle en cassa une rondelle avec une pierre, et il fallut le tremper dans l'eau pour pouvoir le manger. Petra marmonna que ce n'était pas du bon manger comme à la maison. Cela lui rappela quelque chose. Sans avertissement, elle posa sa question :

— « Michael, mon papa est là-bas ? »

Je le pris par surprise. Je saisis son « Oui » avant qu'il ait pu le réprimer.

Je regardai Petra en espérant qu'elle ne comprendrait pas ce que cela impliquait. Dieu merci, ce fut le cas. Rosalind baissa son bol et le fixa sans mot dire.

Les soupçons ne protègent guère du choc de la connaissance. Je me souvins de la voix de

mon père, doctrinal et impitoyable. Je connais l'expression que devait arborer son visage comme si je l'avais vu parler.

« Un bébé... un bébé qui grandirait, se reproduirait et, ce faisant, répandrait la pollution pour que nous ne soyons plus entourés que de Mutants et d'Abominations. Ceci s'est produit en des lieux où la volonté et la foi étaient faibles, mais cela ne se produira jamais ici. »

Puis ma tante Harriet : « *Je vais prier Dieu d'envoyer la charité en ce monde hideux.* »

Pauvre tante Harriet aux prières aussi futiles que ses espoirs.

Un monde où l'homme se livrait à la chasse à l'homme ! Mais quelle sorte d'homme ?

Rosalind posa la main sur mon bras. Sophie leva les yeux. Lorsqu'elle vit mon visage, son expression changea.

— « Qu'y a-t-il ? » me demanda-t-elle.

Rosalind le lui dit. Ses yeux s'écarquillèrent d'horreur. Ils se dirigèrent vers Petra, puis, lentement, hébétés, de nouveau vers moi. Elle ouvrit la bouche mais ne put exprimer sa pensée. Je regardai aussi Petra puis Sophie, ses haillons et la caverne dans laquelle nous nous trouvions.

— « La Pureté, » dis-je. « La volonté du Seigneur. Tu honoreras ton père... Suis-je censé lui pardonner ? Ou tenter de le tuer ? »

La réponse me surprit. Je ne m'étais pas aperçu que mes pensées avaient été si fortes.

— « Laisse-le, » fit le schéma sévère et clair de la Zélandaise. « Votre but est de survivre. Ni sa race, ni même sa façon de penser ne survivront bien longtemps. Ils sont le couronnement de la création, ils sont l'ambition réalisée, ils ne peuvent aller nulle part. Mais la vie est changement, et c'est ainsi qu'elle diffère des roches : le changement est dans sa nature.

« La forme vivante défie l'évolution à son propre péril – si elle ne s'adapte pas, elle doit être morcelée ; les Anciens ont provoqué la Tribulation et ont été morcelés par celle-ci. Ton père et les siens font partie de ces fragments résiduels. Ils sont toujours convaincus qu'il existe une forme ultime à défendre. Ils ne vont pas tarder à trouver la stabilité à laquelle ils aspirent, sous la seule forme existante – une place parmi les fossiles.

« Que l'intolérance totale et une rectitude absolue soient une armure cachant la crainte et les déceptions, ou qu'elles soient l'habit de carnaval du sadique, elles dissimulent un ennemi de la force vitale. Les différences entre espèces ne peuvent être comblées que par le sacrifice – son sacrifice, en l'occurrence, ne comblerait rien. Il ne reste donc plus que la rupture. Nous avons un monde nouveau à conquérir, ils n'ont qu'une cause perdue à perdre. »

Elle s'arrêta et me laissa quelque peu ébahi. Rosalind aussi eut l'air d'avoir besoin de reprendre son souffle. Quant à Petra, elle avait l'air de s'ennuyer.

Sophie nous considérait avec curiosité. « Vous donnez aux étrangers une impression désagréable. Est-ce quelque chose que je pourrais apprendre ? »

— « Eh bien... » commençai-je pour m'arrêter en me demandant comment l'exprimer.

— « Je crois qu'elle a dit de ne pas s'occuper de mon papa parce qu'il ne peut pas comprendre, » avança Petra. Ce résumé paraissait assez exact.

— « Elle... ? » demanda Sophie.

Je me rappelai alors qu'elle ignorait tout des Zélandais.

— « Oh, une amie à Petra, » lui dis-je vaguement.

Sophie était assise à proximité de l'entrée et nous étions plus en retrait, invisibles du sol. Elle jeta bientôt des coups d'œil vers le bas.

— « Pas mal d'hommes sont maintenant de retour... la majorité, je crois. Certains sont rassemblés autour de la tente de Gordon et la plupart se dirigent vers elle. Lui aussi doit être revenu. »

Elle continua de considérer le tableau tout en finissant le contenu de son bol. Puis elle le posa à côté d'elle. « Je vais voir ce que je peux apprendre, » dit-elle en disparaissant par l'échelle.

Elle fut absente une bonne heure. Je risquai un coup d'œil rapide une ou deux fois, et j'aperçus l'homme-araignée en face de sa tente. Il semblait diviser ses hommes en groupes auxquels il donnait des instructions en dessinant des diagrammes sur la terre nue.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demandai-je à Sophie à son retour. « Quel est leur plan ? »

Elle hésita, dans le doute.

« Pour l'amour de Dieu, on *veut* que les tiens gagnent, non ? Mais on ne veut pas que Michael soit blessé, si on peut l'éviter. »

— « Nous allons leur tendre une embuscade de ce côté du fleuve. »

— « Pour les laisser traverser ? »

— « Il n'y a pas de position forte de l'autre côté, » m'expliqua-t-elle.

Je suggérai à Michael de rester de l'autre côté ou, sinon, de tomber durant le passage à gué et de se laisser emporter par le courant. Il me répondit qu'il garderait ma proposition à l'esprit mais essaierait de trouver un système plus confortable.

Quelques minutes plus tard, une voix lança d'en bas le nom de Sophie. Elle nous chuchota :

— « Reculez. C'est lui, » et elle fonça au bas de l'échelle.

Après plus d'une heure sans aucun incident, la Zélandaise reprit le contact.

— « Répondez-moi, s'il vous plaît. Il nous faut une position très précise, maintenant. Envoyez-nous des nombres. »

Petra réagit énergiquement, comme si ces derniers temps on l'avait un peu laissée de côté.

« Ça suffit, » lui dit la Zélandaise. « Attendez un moment. » Elle ajouta bientôt : « C'est mieux que nous l'espérions. Cela fait encore une heure de moins. »

Une autre demi-heure s'écoula. Je glissai quelques coups d'œil au-dehors. Le camp avait l'air quasiment désert. Tout le monde avait disparu hormis quelques femmes âgées.

— « Fleuve en vue, » fit Michael.

Quinze ou vingt minutes passèrent. Puis Michael à nouveau :

« Ils ont tout gâché, les idiots. On en a repéré deux qui bougeaient en haut des falaises. De toute façon, ça ne fait pas beaucoup de différence – cette faille est un piège bien trop voyant. Conseil de guerre, pour l'instant. »

Celui-ci fut bref. Au bout de dix minutes, il était de retour :

« Plan : retraite à couvert face à la faille. Dans une trouée, une demi-douzaine d'hommes passeront et repasseront en vue afin de donner l'impression que nous sommes stoppés par quelque chose. Le reste des forces se sépare pour traverser en deux endroits différents, en amont et en aval. Puis nous les prendrons à revers derrière la faille. Informe-les, si tu peux. »

Le camp n'était pas loin des falaises et du fleuve. Nous risquions de nous trouver coincés dans le mouvement tournant. Je souhaitais de toutes mes forces le retour de Sophie. Une heure s'écoula, puis : « Nous avons traversé en aval. Aucune résistance, » nous apprit Michael.

Nous continuâmes d'attendre.

Soudain, dans les bois, un coup de fusil retentit à gauche. Trois ou quatre coups suivirent, puis un silence, puis deux encore.

Quelques minutes plus tard, une foule d'hommes dépenaillés en compagnie d'un bon nombre de femmes jaillit des bois en quittant les lieux d'embuscade prévus pour se diriger vers la fusillade. C'était une flopée de malheureux abattus, en partie déviants, mais la majorité avait le même air que des épaves humaines normales. Je ne vis pas plus de trois ou quatre fusils. Le restant disposait d'arcs et aussi d'épieux courts sur le dos. L'homme-araignée se tenait parmi eux, plus grand naturellement, et derrière lui je pus apercevoir Sophie un arc à la main. Le degré d'organisation qui pouvait exister s'était manifestement dissout.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » demandai-je à Michael. « Sur quoi avez-vous tiré ? »

— « C'est l'autre groupe. Ils essayent d'attirer les gens de l'Orée de leur côté pour que nous puissions les prendre à revers. »

— « Ça a marché. »

D'autres coups de feu retentirent dans la même direction. Des clameurs s'élevèrent. Quelques flèches perdues retombèrent dans le côté gauche de la clairière. Quelques hommes sortirent des fourrés en courant.

Soudain, une question claire et nette :

— « Vous êtes toujours en sécurité ? »

Nous étions tous trois allongés à l'avant de la caverne. Nous voyions ce qui se passait et nous ne courions pas le risque d'être aperçus, et peu nous importait que cela se produisît. Le cours des événements était évident aux yeux mêmes de Petra. Elle lâcha un éclair surexcité, angoissé.

— « Du calme, mon petit, du calme ! Nous arrivons, » l'exhorta la Zélandaise.

De nouvelles flèches tombèrent dans la clairière, et de nouvelles silhouettes dépenaillées apparurent, battant rapidement en retraite. Elles se mirent à l'abri parmi les tentes et les cahutes. D'autres firent leur apparition, suivies par une volée de flèches. Les hommes de l'Orée s'accroupissaient derrière leurs pauvres abris, jaillissant de temps à autre pour tirer à la va-vite sur des personnages à peine visibles parmi les arbres.

À l'improviste, une averse de flèches s'abattit de l'autre côté de la clairière. Les hommes et femmes en haillons se retrouvèrent entre deux feux et se mirent à s'affoler. La plupart se levèrent et coururent vers les cavernes. Je me préparai à repousser notre échelle si l'un d'eux

tentait de l'escalader.

Une demi-douzaine de cavaliers apparut à la droite. J'aperçus l'homme-araignée. Il se tenait près de sa tente, arc à la main, et observait les nouveaux arrivants. Sophie, à son côté, tirait sur sa veste en lambeaux et l'incitait à courir vers les cavernes. De son long bras il la repoussa sans détacher les yeux des cavaliers. Son bras droit se posa sur la corde et maintint l'arc à demi bandé. Son regard continuait de fouiller parmi les cavaliers.

Il se raidit d'un seul coup. Son arc se leva en un éclair et se banda au maximum. Il lâcha son trait. La flèche toucha mon père au côté gauche. Il sursauta et tomba en arrière sur la croupe de Saba. Puis il glissa sur son flanc et heurta le sol, le pied droit coincé dans l'étrier.

L'homme-araignée rejeta son arc et fit volte-face. D'un geste de ses bras allongés il souleva Sophie et se mit à courir. Ses jambes en fuseau n'avaient pas accompli plus de trois pas prodigieux lorsque deux flèches le touchèrent simultanément dans le dos et au côté, et il tomba.

Sophie se débattit pour se relever et se mit à courir. Une flèche transperça son bras droit, mais elle continua, la flèche logée dans le bras. Une autre la toucha à la base du cou. Elle tomba en pleine course, et son corps glissa au sol.

Petra n'avait rien vu. Elle regardait dans toutes les directions avec une expression ébahie.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que ce drôle de bruit ? »

La Zélandaise s'exprima d'une façon calme et inspirant la confiance :

— « N'ayez pas peur. Nous arrivons. Restez où vous êtes. »

J'entendis alors le bruit. Une sorte de tambourinage étrange croissant petit à petit. On ne pouvait le situer ; il semblait emplir toute chose, émaner de nulle part.

Des hommes arrivaient encore dans la clairière, la plupart à cheval. J'en reconnus un bon nombre, des hommes que je connaissais depuis toujours, unis aujourd'hui pour nous pourchasser.

L'un des cavaliers poussa soudain un cri et tendit la main vers le ciel.

Je levai aussi les yeux. Le ciel n'était plus limpide. Une sorte de banc de brouillard parcouru d'éclairs irisés nous surplombait désormais. Au-dessus, comme à travers un voile, je pus distinguer l'un des étranges vaisseaux en forme de poisson dont j'avais rêvé dans mon enfance, et qui volait dans les airs. Les détails étaient rendus flous par la brume, mais ce que j'en voyais était exactement ce que je me rappelais : un corps blanc et luisant avec quelque chose d'à demi invisible qui tournait au-dessus. Il grossissait et se faisait plus bruyant en descendant vers nous.

Lorsque mon regard redescendit, je vis quelques fils luisants semblables à ceux d'une toile d'araignée qui dérivait devant l'ouverture de la caverne. Il y en avait de plus en plus qui brillaient soudain dans l'air sous l'effet de la lumière.

Les tirs s'arrêtèrent. Dans la clairière, les envahisseurs baissèrent leurs arcs et leurs fusils et levèrent des yeux ronds, étonnés. Incrédules, ceux de gauche sautèrent de cheval avec des cris d'alarme et firent demi-tour avant de s'enfuir. À la droite, les chevaux trépignaient de terreur, hennissaient, et se mirent à foncer dans toutes les directions. En l'espace de quelques instants, les lieux furent plongés dans le chaos. Des hommes en fuite se télescopaient, des

chevaux paniqués piétinaient les fragiles abris et trébuchaient sur les cordes des tentes en faisant tomber leurs cavaliers.

J'appelai Michael.

— « Ici ! » lui lançai-je. « Par ici. Viens par là. »

— « J'arrive. »

Je le repérai alors qu'il se redressait à côté d'un cheval à terre qui donnait de violents coups de pieds. Il regarda en direction de la grotte, nous aperçut et agita la main. Il se retourna pour jeter un coup d'œil à l'engin dans le ciel. Il descendait doucement, à une soixantaine de mètres de nous. Dessous, la brume bizarre tourbillonnait.

« J'arrive, » répéta Michael.

Il se tourna vers nous. Il s'arrêta alors et toucha quelque chose sur son bras. Sa main y demeura.

« Bizarre. Comme une toile d'araignée, mais en plus collant. Ma main ne peut... » Ses pensées se firent soudain angoissées. « Elle est collée. Je ne peux plus la bouger ! »

La Zélandaise lui conseilla froidement :

— « Ne te débats pas. Tu te fatiguerais pour rien. Allonge-toi si possible. Reste calme. Ne bouge pas. Attends tranquillement. Garde le dos au sol pour que ça ne puisse *pas t'entourer*. »

Je vis que Michael obéissait à ses instructions, quoique ses pensées fussent loin d'être confiantes. Soudain, je m'aperçus que dans la clairière les hommes se grattaient violemment pour essayer de détacher cette substance, mais leurs mains restaient collées là où elles se posaient. Ils se débattaient comme des mouches dans de la mélasse, et cependant davantage de fils leur tombaient doucement dessus. La plupart se bagarraient quelques secondes avant de courir à l'abri des arbres. Ils faisaient dans les trois pas avant d'avoir les pieds collés et de se retrouver affalés sur le sol. Les fils s'enroulaient alors autour d'eux. Il en tombait tant qu'ils finissaient par ne plus pouvoir bouger le petit doigt. Les chevaux n'étaient pas mieux lotis. J'en vis un dans un fourré. En avançant il arracha les racines du buisson, lequel toucha l'autre jambe arrière. Les deux jambes étaient désormais inséparables. Le cheval tomba et continua à donner des coups de pieds... pendant quelques instants.

Une fibre en train de choir glissa sur ma main. J'ordonnai à Rosalind et Petra de se retirer au fond de la grotte. Je fixai la fibre sans oser la toucher de l'autre main. Je retournai lentement ma main et tentai précautionneusement de gratter la substance sur le rocher. Je ne fus pas suffisamment précautionneux. Le mouvement fit venir le fil, et d'autres avec lui, vers mon corps, et ma main était collée au rocher.

— « Les voilà ! » s'écria Petra, verbalement et mentalement à la fois.

Je levai les yeux pour apercevoir le poisson argenté qui se posait au milieu de la clairière. Sa descente faisait tournoyer les filaments flottants et créait un courant d'air ascendant. Je vis que quelques fils hésitaient en face de l'ouverture de la caverne ; ils ondulèrent et y pénétrèrent lentement. Involontairement, je fermai les yeux. Mon visage reçut une caresse arachnéenne. Lorsque je voulus rouvrir les yeux, je découvris que cela m'était impossible.

Chapitre dix-sept

Il faut une bonne dose de vaillance pour rester parfaitement immobile, allongé, tandis que l'on sent des milliers de filaments qui se posent sur le visage et les mains ; et davantage encore lorsque l'on découvre que ceux qui ont atterri les premiers appuient sur la peau comme de fines cordelettes et tirent doucement dessus.

Je surpris Michael à se demander avec quelque inquiétude s'il ne s'agissait pas là d'une machination et s'il n'aurait pas mieux valu s'enfuir en courant. Avant que je pusse répondre, la Zélandaise revint nous rassurer en nous disant de rester calmes et de prendre patience. Rosalind le fit bien comprendre à Petra.

« Toi aussi, tu t'es fait avoir ? »

— « Oui, » me répondit Rosalind. « Le vent produit par l'engin a fait entrer les fils dans la grotte... Petra, ma chérie, tu as entendu ce qu'elle a dit. Tu dois essayer de rester tranquille. »

Les vrombissements et les ronflements qui avaient tout dominé diminuèrent tandis que la machine ralentissait. Elle ne tarda pas à stopper. Le silence consécutif fut brutal. Il y eut quelques appels à demi étouffés et des sons assourdis, mais pas davantage. J'en compris la raison. Les fils étaient aussi sur ma bouche ; je n'aurais pu l'ouvrir pour appeler si je l'avais désiré.

L'attente parut interminable. Ma peau était parcourue de fourmillements sous cette substance, et la traction exercée devenait douloureuse.

La Zélandaise demanda : « Michael ? Compte pour me guider vers toi. »

Michael se mit à compter en formes chiffrées. Elles persistèrent jusqu'au moment où le un et le deux de son douze vacillèrent et se dissolvèrent en un schème de soulagement et de gratitude. Dans le silence désormais total, je l'entendis dire verbalement : « Ils sont dans cette caverne, là-haut. »

L'échelle émit un craquement, ses piquets raclèrent contre le mur, puis il y eut un léger sifflement. Quelque chose d'humide tomba sur mon visage et mes mains et ma peau cessa d'être parcourue de frissons. J'essayai de rouvrir les yeux ; ils résistèrent mais finirent par céder. Mes paupières parurent collantes lorsque je les soulevai.

Devant, tout près de moi, sur l'un des échelons supérieurs, penchée en avant, se tenait une silhouette entièrement engoncée dans une combinaison blanche luisante. Quelques filaments dérivèrent paresseusement dans l'air, mais en tombant sur la tête ou les épaules de la combinaison, ils ne collaient pas. Ils glissaient dessus et continuaient leur chemin vers le bas. Je n'aperçus de celui qui portait la combinaison que deux yeux qui me regardaient par de petits hublots transparents. Dans une main gantée de blanc se trouvait une bouteille métallique d'où jaillissait un fin nuage.

— « Retourne-toi, » me fit la pensée de la femme.

Je me retournai et elle fit passer le vaporisateur sur tout le devant de mes vêtements. Puis elle monta les deux ou trois derniers échelons, m'enjamba et se dirigea vers Rosalind et Petra au fond de la grotte tout en continuant à vaporiser les lieux.

La tête et les épaules de Michael apparurent sur le seuil. Lui aussi avait été humecté par

l'atomiseur, et les quelques filaments vagabonds qui se posaient encore sur lui luisaient un instant avant de se dissoudre. Je m'assis et regardai derrière lui.

L'engin blanc reposait au milieu de la clairière. L'appareil qui le surmontait avait cessé de tourner, et maintenant que l'on pouvait l'observer, il ressemblait à une spirale conique en quelques sections séparées faites d'un matériau presque transparent. Il y avait des hublots en verre sur le côté du fuselage de poisson, et une porte était ouverte dedans.

Dans la clairière, on aurait cru qu'un nombre fantastique d'araignées avaient filé de toutes leurs forces. Les lieux étaient festonnés de fils désormais plus blancs que luisants ; il fallait quelques instants avant de sentir que quelque chose n'allait pas : ils ne bougeaient pas au vent comme des toiles d'araignée. Non seulement eux, mais toute chose était immobile, pétrifiée.

Les formes d'un certain nombre d'hommes, et de chevaux, étaient dispersées parmi les cahutes. Elles étaient aussi immobiles que le reste.

Un craquement aigu brutal retentit à droite. Je tournai les yeux, juste à temps pour apercevoir un jeune arbre qui se cassait à trente centimètres du sol. Un autre mouvement attira mon regard – un buisson qui penchait lentement. Sous mes yeux, les racines sortirent de l'humus. Un autre buisson bougea. Une baraque se ratatina et s'écroula, puis une autre. C'était mystérieux et inquiétant.

Dans la grotte, Rosalind émit un soupir de soulagement. Je me levai et allai vers elle, Michael à ma suite. Petra annonça sur un petit ton de reproche : « Ça a été tout à fait *horrible*. »

Réprobateurs et curieux, ses yeux se posèrent sur la silhouette vêtue de blanc. La femme effectua quelques ultimes passes très larges avec son vaporisateur, puis retira ses gants et rabattit sa cagoule. Elle nous considéra. Nous la dévisageâmes franchement.

Elle avait de grands yeux avec des iris plus marron que verts, bordés de longs cils dorés. Elle avait un nez droit, mais ses narines avaient des courbes d'une perfection sculpturale. Elle avait une bouche peut-être un peu grande ; le menton était arrondi sans être mou. Ses cheveux étaient un peu plus sombres que ceux de Rosalind et, chose étonnante chez une femme, ils étaient courts. Coupés pratiquement au niveau de la mâchoire.

Mais avant tout, c'était la clarté de son teint qui nous paralysait. Ce n'était pas de la pâleur, mais une blancheur crémeuse, et ses joues paraissaient saupoudrées de pétales rosés. À peine une ride sur ce velouté qui paraissait tout neuf, parfait, comme si ni vent ni pluie ne l'avaient jamais touché. Il était difficile de croire qu'une personne réelle pût avoir cette apparence si intacte, si impeccable.

Car ce n'était pas une jeune fille en plein épanouissement, mais sans nul doute une femme – d'une trentaine d'années, peut-être ; on ne pouvait trop dire. Elle était sûre de soi, avec une sérénité et une confiance qui faisaient presque une bravade de l'assurance de Rosalind.

Elle nous jaugea, puis fixa son attention sur Petra. Elle lui sourit en laissant entrapercevoir quelques dents parfaitement blanches.

Il y eut un schéma extrêmement complexe fait de joie, satisfaction, succès, soulagement, approbation et, à ma grande surprise, quelque chose approchant la terreur. Ce mélange subtil échappa bien sûr à Petra, mais il suffit à créer quelques secondes en elle un sérieux

inhabituel et hébété tandis qu'elle regardait les yeux de la femme comme si elle savait, j'ignore comment, sans comprendre pourquoi ni comment, que c'était là le moment crucial de son existence.

Au bout de quelques instants, son expression se détendit. Elle sourit et gloussa. De toute évidence, quelque chose passait de l'une à l'autre, mais d'une qualité, ou à un niveau, qui ne pouvait me toucher, je surpris le regard de Rosalind, mais elle se contenta de hocher la tête et d'observer.

La Zélandaise se baissa, et souleva Petra. Leurs visages se touchaient presque. Petra leva la main et toucha, hésitante, la face de la femme comme pour s'assurer qu'elle était réelle. La Zélandaise éclata de *rire*, l'embrassa et la reposa à terre. Elle hocha lentement *la tête* d'un air quelque peu incrédule.

« Cela en valait la peine, » dit-elle verbalement, mais en prononçant les mots de façon si curieuse que j'eus d'abord de la peine à les comprendre. « Oui, cela en valait certes la peine ! »

Elle passa aux formes pensées beaucoup plus faciles à suivre que ses paroles.

« Ce ne fut pas simple d'obtenir la permission de venir. La distance est tellement grande, plus de deux fois ce qu'aucun de nous a jamais tenté. Le coût de l'expédition. Ils ont eu de la peine à croire que cela serait payant. Mais ce le sera... » Elle jeta un nouveau coup d'œil émerveillé à Petra. « À son âge, et sans entraînement... et elle peut envoyer une pensée de l'autre côté du globe ! » Elle hocha encore la tête, comme si elle avait encore des difficultés à le croire véritablement. Puis elle se tourna vers moi.

« Il lui reste encore beaucoup à apprendre, mais nous lui donnerons les meilleurs professeurs et, un jour, c'est elle qui les instruira. »

Elle s'assit sur le lit de rameaux et de peau de Sophie. Dans la cagoule rejetée en arrière, sa tête magnifique semblait encadrée par un halo. Tour à tour, elle nous étudia pensivement et parut satisfaite. Elle opina du chef.

« En vous entraînant, vous êtes parvenus très loin ; mais vous découvrirez que nous vous apprendrons davantage. » Elle saisit la main de Petra. « Eh bien, comme vous n'avez aucun bien à récupérer et que rien ne peut nous retenir, autant partir tout de suite. »

— « Pour Waknuk ? » demanda Michael.

C'était autant une affirmation qu'une question ; elle ne se redressa pas, comme elle en avait l'intention, pour le considérer d'un œil inquisiteur.

« Il y a encore Deborah, » s'expliqua-t-il.

La Zélandaise réfléchit.

— « Je ne sais trop... Attendez une minute. »

Elle communiqua d'un coup avec quelqu'un à bord de l'engin, à une vitesse et un niveau dont je ne pus rien saisir. Elle secoua bientôt la tête d'un air désolé.

« C'est ce que je redoutais. Je regrette, mais nous ne pouvons l'emmener. »

— « Il ne faudrait pas longtemps. Ce n'est pas loin, pour votre engin volant, » insista Michael.

Elle secoua de nouveau la tête.

— « Je regrette, » répéta-t-elle. « Nous le ferions bien sûr si nous le pouvions, mais c'est une question d'ordre technique. Vous voyez, le voyage fut plus long que nous ne l'escomptions. Nous avons craint de franchir certaines régions redoutables, même à haute altitude : il nous a fallu les contourner. Et en raison de ce qui se passait ici, il nous a fallu aller plus vite que prévu. » Elle marqua une pause, l'air de se demander si elle ne tentait pas de donner une explication incompréhensible à des primitifs comme nous. « La machine utilise du carburant. Plus elle doit transporter de poids, et plus vite elle doit voyager, plus elle utilise du carburant ; et maintenant il nous reste juste ce qu'il faut pour revenir, en étant prudents. S'il nous fallait aller à Waknuk, atterrir de nouveau, redécoller et en plus transporter quatre personnes avec Petra, nous devrions utiliser tout notre carburant avant d'arriver à bon port. Ce qui nous ferait tomber dans la mer où nous nous noierions. Nous pouvons juste en emmener trois sans danger ; quatre et l'atterrissage, voilà qui est impossible. »

Il y eut un silence tandis que nous apprécions la situation. Elle l'avait rendue assez claire, et elle s'assit, silhouette immobile dans sa combinaison luisante, les genoux relevés encerclés par ses mains, attendant avec patience que nous acceptions les faits.

On ne pouvait que prendre conscience du silence mystérieux qui nous entourait. Aucun son n'était perceptible. Aucun mouvement. Même les feuilles des arbres ne pouvaient bruire. Cette soudaine et brutale prise de conscience amena une question à l'esprit de Rosalind.

— « Ils ne... ils ne sont pas... tous morts ? Je n'avais pas compris. Je croyais... »

— « Si, » lui répondit simplement la Zélandaise. « Ils sont tous morts. Les fibres plastiques se contractent en séchant. Lorsque l'on se débat, on s'emperlificote dedans et l'on ne tarde pas à perdre conscience. Cela est plus doux que vos flèches et vos épieux. »

Rosalind frémit. Moi aussi, peut-être. Cela avait un côté tellement immuable... quelque chose de tellement différent de l'issue fatale d'un combat d'homme à homme, ou de la liste des victimes d'une bataille ordinaire. Nous étions également intrigués par la Zélandaise, car il n'y avait dans son esprit ni dureté ni grande inquiétude – rien qu'un léger dégoût pour une nécessité inévitable mais non pas exceptionnelle. Elle perçut notre trouble et secoua la tête d'un air réprobateur.

« Il n'est pas agréable de tuer une créature vivante, mais prétendre que l'on peut vivre sans ce faire est une illusion. Il faut manger de la viande, des légumes qui ne pourront se reproduire, des graines qui ne pourront germer ; le cycle microbien lui-même doit être sacrifié aux nôtres. Cela n'a rien de honteux ni de choquant. Ce n'est qu'une partie de la grande roue de l'économie naturelle. Et de même qu'il nous faut rester en vie de la sorte, de même il nous faut préserver notre espèce de celles qui désirent la détruire, sinon c'est la fin.

» Ces pauvres gens de l'Orée étaient condamnés injustement à une vie sordide et misérable – leur avenir était nul. Quant à ceux qui les avaient condamnés, eh bien il en était de même. Il y a déjà eu des seigneurs du monde auparavant, vous savez. Avez-vous déjà entendu parler des dinosauriens ? Lorsque vint pour eux le temps d'être remplacés, ils durent disparaître.

» Un jour viendra où ce sera notre tour de laisser la place à quelque chose de nouveau. Il est à peu près certain que nous lutterons contre l'inévitable de la même manière que les vestiges des Anciens. Nous utiliserons toute notre force à la faire retourner dans la terre d'où elle sera sortie, car la trahison envers sa propre espèce semblera toujours un crime. Nous la

forcerons à faire ses preuves et, cela fait, nous disparaîtrons ; de la même manière qu'ils sont en train de disparaître.

» Par loyauté envers leur propre race ils ne peuvent tolérer notre développement ; par loyauté envers notre race, nous ne pouvons tolérer leur opposition.

» Si ce processus vous gêne, c'est que vous n'avez pu prendre du recul et que, sachant ce que vous êtes, vous voyez ce que doit signifier une différence de *races*. Votre esprit est troublé par vos liens et votre éducation, vous pensez à eux comme à votre propre race. C'est pour cela que vous êtes choqués. Et c'est pour cela qu'ils ont un avantage sur vous, car eux ne sont pas troublés. Ils sont sur le qui-vive, conscients en tant que groupe du danger que court leur espèce. Ils voient très bien que s'ils veulent survivre, il leur faut la protéger non seulement de la détérioration, mais de la menace encore plus sérieuse des variants supérieurs.

» Car nous sommes des variants supérieurs, et nous sommes seulement dans l'enfance. Nous pouvons penser-ensemble et nous comprendre comme jamais ils ne le purent ; nous commençons à comprendre comment assembler un esprit d'équipe composite pour résoudre un problème, et où cela ne nous conduira-t-il pas un jour ? Nous ne sommes pas enfermés dans des cages individuelles d'où nous ne pouvons communiquer qu'avec des paroles inadéquates. Nous comprenant, il ne faut aucune loi qui traite les formes de vie comme s'il s'agissait de briques toutes semblables ; jamais nous ne commettrions l'énormité de nous imaginer que nous pouvons devenir identiques et égaux comme des pièces de monnaie ; nous ne tentons point de nous forger mécaniquement aux schèmes géométriques d'une société ou d'une politique ; nous ne sommes pas des dogmatistes qui apprennent à Dieu comment il aurait dû ordonnancer le monde.

» La qualité essentielle de la vie, c'est de vivre ; la qualité essentielle du vivant, c'est le changement ; le changement, c'est l'évolution ; et nous en faisons partie.

» Le statique, ennemi du changement, est ennemi de la vie : c'est donc notre ennemi implacable. Si vous éprouvez encore quelque indignation ou quelque doute, songez à ce qu'on fait ces gens qui vous ont appris à les considérer comme vos frères. Je ne suis pas tellement au courant de votre vie, mais le schéma ne varie guère là où une poche de l'espèce ancienne essaie de se préserver. Songez aussi à ce qu'ils avaient l'intention de vous faire, et pour quelles raisons. »

Je trouvais son style rhétorique quelque peu écrasant mais, en général, je pus suivre sa ligne de pensée. Je n'avais pas le détachement permettant de penser à moi-même en tant qu'espèce différente, et d'ailleurs je ne crois pas encore le posséder. À mon idée, nous n'étions que de malheureux petits variants ; mais je pouvais regarder en arrière et songer à ce qui nous avait forcés à fuir.

Je jetai un coup d'œil à Petra. Cette homélie l'avait plutôt ennuyée et elle considérait le visage magnifique de la Zélandaise avec une sorte d'émerveillement rêveur. Une série de souvenirs coupa ce que voyaient mes yeux : le visage de ma tante Harriet dans l'eau, les cheveux flottant dans le courant ; la pauvre Anne, silhouette molle pendue à une poutre ; Sally, se tordant les mains d'angoisse pour Katherine et de terreur pour elle-même ; Sophie, rabaissée au rang de sauvage, mourant une flèche dans le cou...

Tout ceci aurait pu être le destin de Petra.

Je me tournai vers elle et l'enlaçai.

Durant tout le sermon de la Zélandaise, Michael avait fixé l'entrée, les yeux couvant l'engin qui attendait dans la clairière. Il continua de l'étudier pendant une ou deux minutes après qu'il se fut arrêté, puis il soupira et se détourna. Pendant quelques instants il contempla le sol rocheux. Il finit par relever les yeux.

— « Petra, » demanda-t-il, « est-ce que tu crois pouvoir atteindre Deborah pour moi ? »

Petra lança une question à sa façon brutale.

— « Oui, elle est là. Elle veut savoir ce qui se passe. »

— « Dis-lui d'abord que, quoi qu'on prétende, nous sommes tous sains et saufs. »

— « Oui, » fit bientôt Petra. « Elle a bien compris. »

— « Maintenant, dis-lui ça, » continua prudemment Michael. « Il faut qu'elle se montre très vaillante, et très prudente, et dans quelque temps, dans trois ou quatre jours peut-être, je viendrai la chercher. Tu veux le lui dire ? »

Nous regardâmes tous Michael sans faire le moindre commentaire.

« Eh bien, » fit-il, sur la défensive, « vous deux êtes hors-la-loi, donc vous ne pouvez pas y aller. »

— « Mais, Michael... » commença Rosalind.

— « Elle est totalement *seule*. Est-ce que tu laisserais David seul là-bas, ou est-ce que David te laisserait ? »

Aucune réplique à cela.

— « Tu as dit “venir la chercher”, » fit remarquer Rosalind.

— « Je ne me suis pas trompé. On *pourrait* rester un certain temps à Waknuk en attendant le jour où nous ou nos enfants serions découverts... Ça ne nous suffit pas. Ou bien nous pourrions revenir dans l'Orée. » Il adressa un regard circulaire écoeuré à la caverne et à la clairière. « Ça ne nous suffit pas non plus. Deborah mérite tout autant que chacun de nous. Très bien ; puisque la machine ne peut l'emmener, il faut que quelqu'un aille la chercher. »

La Zélandaise se penchait en avant en l'observant. Ses yeux reflétaient sa compassion et son admiration, mais elle secoua lentement la tête.

— « La route est longue, très longue... et il existe des terres horribles et infranchissables, » lui rappela-t-elle.

— « Je le sais. Mais la terre est ronde, donc on doit pouvoir passer par l'autre côté. »

— « Ce sera difficile et certes dangereux. »

— « Pas davantage que de rester à Waknuk. D'autre part, comment pourrions-nous y rester en sachant qu'il existe un lieu pour des gens comme nous, qu'il y a un endroit où nous pouvons aller ?

« Le *savoir* fait toute la différence. Savoir que nous ne sommes pas de simples monstres... quelques Déviations affolées espérant sauver leur peau. Toute la différence réside entre essayer de rester en vie et avoir quelque chose pour quoi vivre. »

La Zélandaise réfléchit quelques instants, puis son regard rencontra celui de Michael.

— « Quand vous nous rejoindrez, Michael, soyez assurés que vous aurez votre place parmi nous. »

La porte se referma avec un bruit sourd. L'engin se mit à vibrer et à soulever dans toute la clairière un grand vent de poussière. Par les fenêtres nous vîmes Michael qui y résistait, les vêtements claquant. Même les arbres déviants autour de la clairière bougeaient sous leur chape arachnéenne.

Le sol s'inclina. Il y eut une légère secousse, puis la terre s'éloigna tandis que nous montions de plus en plus vite dans le ciel vespéral. Nous ne tardâmes pas à nous rétablir pour pointer vers le Sud-ouest.

Petra était surexcitée, un peu trop bruyamment d'ailleurs.

« C'est terriblement magnifique, » annonça-t-elle. « Je vois sur des kilomètres et des kilomètres. Oh, Michael, que tu as l'air drôle et minuscule, là en bas ! »

La silhouette miniature dans la clairière agitait les bras.

— « Pour l'instant, » nous parvint la pensée de Michael, « je me sens un peu drôle et minuscule, ici-bas, ma petite Petra. Mais ça passera. On vous rejoindra. »

Ce fut exactement comme dans mes rêves. Un soleil plus brillant qu'à Waknuk déversait ses rayons sur la grande baie bleue où les alignements de crêtes blanches rampaient doucement vers la plage. De petits bateaux, certains aux voiles de couleurs, certains sans voiles, se dirigeaient vers un port déjà bien garni de navires. Longeant le rivage, s'éparpillant vers les collines, se trouvait la ville aux maisons blanches enchâssées dans des parcs et des jardins. Je pouvais même distinguer les véhicules minuscules glissant le long d'avenues larges et bordées d'arbres. Un peu à l'intérieur des terres, à côté d'un carré de verdure, une lumière brillante clignotait sur une tour, et une machine en forme de poisson flottait en direction du sol.

Cela m'était si familier que pendant un court instant je m'imaginai que j'allais me réveiller dans mon lit à Waknuk. Je pris la main de Rosalind pour me rassurer.

« C'est réel ? Tu le vois aussi ? »

— « C'est magnifique. Je ne croyais pas qu'il puisse exister quelque chose d'aussi joli. Et il y a aussi quelque chose dont tu ne m'avais jamais parlé. »

— « Quoi ? »

— « Écoute ! Tu ne le ressens pas ? Ouvre un peu plus ton esprit. — Petra, ma chérie, si tu arrêtais un peu de bouillonner pendant quelques minutes... »

J'obéis à Rosalind. Je m'aperçus que le mécanicien de notre engin communiquait avec quelqu'un à terre, mais hormis cela, en fond, il y avait quelque chose de nouveau et d'inconnu. En termes sonores, cela ressemblait assez au bourdonnement d'une ruche ; en termes lumineux, à un rougeoiement diffus.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je, intrigué.

— « Tu ne devines pas, David ? Ce sont des gens. Plein, plein de gens comme nous. »

Je me rendis compte qu'elle avait sans doute raison et j'écoutai un peu jusqu'à ce que l'excitation de Petra prenne le dessus, et je dus me protéger.

Nous étions désormais au-dessus des terres et je regardais la ville qui montait à notre rencontre.

— « Je commence enfin à croire que c'est la réalité, » annonçai-je à Rosalind. « Tu n'étais jamais avec moi, les autres fois. »

Elle tourna la tête. La Rosalind sous-jacente se lisait sur son visage, souriante, les yeux brillants. Le blindage avait disparu. Elle me laissait regarder en-dessous. C'était comme une fleur qui s'ouvre...

— « Cette fois-ci, David... » commença-t-elle.

Elle fut alors oblitérée. Nous vacillâmes et portâmes nos mains à la tête. Même le plancher fut un peu secoué.

Des protestations angoissées jaillirent de toutes les directions.

— « Oh, pardon, » s'excusa Petra auprès de l'équipage et de toute la ville. « Mais c'est terriblement excitant. »

— « Cette fois-ci, ma chérie, on te pardonne, » lui dit Rosalind. « Tu as raison. »

FIN

NOTES

[1] *Skinner* = Écorcheur, en anglais (NDT).